





La gouvernante comedie

---

amour pour amour comedie

Lecole des meres comedie

Le triumvirat tragedie

---

de Montenay

LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE NOUVELLE.

En cinq actes, en vers.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,
de l'Académie Françoise.

Représentée pour la première fois sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 18. Janvier 1747.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.

APPPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *La Gouvernante*; & je crois que l'on en peut permettre l'impression. Ce 30. Janvier 1747. CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *l'Ecole des Amis, & les Oeuvres de Poësie & de Théatre du Sieur de la Chaussée*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilége sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Li-

braires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibiotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée com-

me à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent trente-ſept, & de notre régne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Régiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 436. *Folio* 397. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le ſix Avril* 1737. Signé, MARTIN, Syndic.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE. . . . . *M. Sarazin.*

SAINVILLE, fils du Président. *M. Grandval.*

UNE BARONNE, parente du Président. . . . . *Mlle Dumenil.*

ANGÉLIQUE. . . . . *Mlle Grandval.*

UNE GOUVERNANTE. *Mlle Gaussin.*

JULIETTE, suivante. . . . *Mlle Dangeville.*

UN LAQUAIS. . . . . *M. Poisson.*

La scéne est dans une Maison commune au Président & à la Baronne.

Le fond de la Gouvernante est une aventure arrivée à M. de la Faluere, Conseiller au parlement de Bretagne qui, ayant, sans le vouloir, fait rendre un arrêt injuste dans une cause considérable dont il était rapporteur, répara, aux dépens de sa propre fortune, le tort fait à la partie condamnée.



LA GOUVERNANTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*



ANGÉLIQUE, est-tout? Faites-vous violence :
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence?
Il ne guérit de rien, au contraire, il aigrit
Les maux, & les tourmens du cœur & de l'esprit.
Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;
Le babil est le charme, & l'ame de la vie....
Vous ne répondez rien! Quel est donc votre but,
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Un ſoupir ! Beau début ?
Après, continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité ?
Nos entretiens faiſoient votre félicité ;
Vous ne pouviez finir, lorſque je me rappelle.... ?

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidéle.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un inconſtant ;
Perdre auſſi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon dépit, rien n'eſt plus ſalutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raiſon, le dépit doit ſe taire.

JULIETTE.

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah, le bel entretien ! Ma foi, gare l'ennui ;
Mais il eſt tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon ! L'amour bien-tôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! Comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer ?

A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas ! Pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ? Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah ! Diantre, vous voilà tout-à-fait ſurprenante,
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'hommie :
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du couvent :
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette . . .
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;
Mais parlons de Sainville, eſperez que vos cœurs
Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Je ſai que de ſa part un peu de négligence. . . .

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon ?
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde ;
C'eſt malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-temps s'y plaire & le goûter ;
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractére,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger :
Il eſt trop philoſophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il eſt trop bien né, c'eſt ſur quoi je me fonde ;
Quel triomphe pour vous ! Quand, dégouté du monde...

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reste, & s'y fasse un destin éclatant;
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier asile.

JULIETTE.

Eh! Pourquoi faire? au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaise.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire davantage;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage:
Demeurez, les absens sont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere;
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere;
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier; cela se voit souvent:
Il ne sera plus temps de sortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois sa folie & la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident;
Mais la voici qui vient avec le Président.
Sortons.

[*Elle entraîne Angélique.*]

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE,

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte !
Ah! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pû réparer un malheur,
Dont en quelque façon je suis presque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'étes point; est-ce qu'on est comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
Quoi ! Ne peut-on jamais cacher la vérité ?
Tant de gens sont payés pour conspirer contr'elle ;
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle :
Quel Juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste :
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste ;
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus ?

LA BARONNE.

Eh! Croyez-moi, monsieur, quand on est misérable ;
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable ;
Ils en ont pû changer. Peut-être que la mort
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille,
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques ſoupçons, mais ils ſont ſi legers;
Ils ſont ſi dépourvûs....

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? Ils me ſont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zéle,
Vous n'aurez jamais eu d'occaſion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'eſt à quoi mon zéle s'intéreſſe.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieilleſſe;
J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'eſt preſcrit:
Que je ſerois content & de cœur, & d'eſprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un ſi cruel reproche!
Ce ſeroit mon plus cher & mon plus grand bonheur;
En tout cas, j'ai mon fils, il eſt homme d'honneur;
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eterniſe après moi le ſang dont il eſt né,
Et me donne en mourant un repos fortuné:
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame eſt tranquille;
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, diſſipé comme il l'eſt à préſent,
Eût alteré ſes mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple eſt ſéduiſant;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'eſt ſur quoi je me fonde;
Sainville a grand beſoin de l'école du monde.
Philoſophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à ſon zéle imprudent:
Ami de la franchiſe, il croit que la ſoupleſſe
Eſt indigne d'un homme, & taxe de baſſeſſe

Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la ſociété.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante ?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raiſon même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,
Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre,
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de ſe répandre, & de ſe faire voir ;
Mais ſon obéiſſance a paſſé mon eſpoir :
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour ſeul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Pourvû qu'il ne ſoit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux ;
Je lui laiſſe le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai préſenté ; mais je l'attens ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage ;
Et ſur-tout, point d'éclat, le moindre eſt un outrage ;
Vous avez des ſoupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT *en voyant arriver son fils.*
[à part.]
IL me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.
[Haut.]
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.
Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

LE PRÉSIDENT.
Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.
Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.
Ce sont des complimens, & je vous en dispense.
Hé bien ! Vous voilà donc au milieu du torrent ?
Votre genre de vie est un peu différent :
Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.
Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire ;
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.
Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.
Avec sincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vû que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en imposer est le seul art utile ;
Qu'une louange aride, une estime stérile,

Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien :
Briſons là ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie ;
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh ! Croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on appelle ainſi ?
J'ai tout vû, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille ;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis
Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſocieté
Croit en être, de droit, la véritable ſphére
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimére
De la fatuité des airs & du jargon ;
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom ;
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie ;
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt dû ;
Mais avec ces défauts le monde vous a plû,
Et j'en vois la raiſon ; parlons avec franchiſe,
L'amour... Eh ! Comment donc, ce mot vous ſcandaliſe ?
A votre âge ? parbleu, c'eſt une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRÉSIDENT.

L'eſprit, ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle :
Quant à l'eſprit du ſexe,

LE PRÉSIDENT.

Il eſt, ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit,

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige ;
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-même le preſtige.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;
Elle peut tout riſquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur, & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon ſens anime ſes propos,
Et ſur tout avec art diſtribue à propos
Une œillade traîtreſſe, un ſouris infidéle,
Et voilà tous nos ſots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre ?

SAINVILLE.

Ah, vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer ?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit être,
Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon eſtime eſt mon bien.

LE

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Le bel amendement ! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde;
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaisoit, & je déplûs à tous;
Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de rusticité;
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines;
Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux:
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune;
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser,
L'expérience enfin sût me désabuser:
Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre,
Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug, qui se révolte, à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance:
L'usage des vertus a besoin de prudence.
Dans un juste milieu la raison l'a borné:
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné
Des graces & des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré;

Quoi, d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit: je suis dans un poste honorable,
Où l'on n'amasse point; ainsi je vous préviens,
Que, bien-loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage:
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang, & par son opulence;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence:
Allez, voyez le monde; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous prescrit.

SCENE IV.

SAINVILLE *seul.*

OUi? Moi, pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris?
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah! Mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre!
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?
Hé bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence :
Adorable Angélique, ah, quelle différence !
Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi.....
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme,
Puis-je encore espérer de régner dans son ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

[*Il va pour sortir.*]

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

MOnsieur, un mot, de grace, Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! Quelle est ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixiéme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! Je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres ;
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidéle amour !
O bonheur qui m'assure un éternel retour !

Quand je ſemblois avoir abjuré ſon empire,
Elle penſoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce ſont tous ces billets.

JULIETTE *voulant ſortir.*

Vous verrez à loiſir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me ſouviens pas de t'avoir fait plaiſir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant ſa bourſe.*

Tu m'as trop bien ſervi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenſer ton zéle.
[*Il lui donne de l'argent.*] [*Il lui donne ſa bourſe.*]
Tiens, Juliette . . . . . Ah! Prens tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! Puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

[*Elle veut ſortir.*]
Je ſuis votre ſervante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monſieur, je n'oſe.

SAINVILLE.

Sois témoins des tranſports que mon bonheur me cauſe.
Tu lui diras . . . Grands dieux, quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main,
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE *à part.*

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'eſpoir n'a donc ſervi qu'à mieux m'aſſaſſiner,
[*à Juliette.*]
Eh quoi! Tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton ſilence augmente mon ſupplice.
Tu ne te tairois pas, ſi tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ſerez-vous mieux, quand je vous aurai dit;
Que juſqu'à la rupture on pouſſe le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'eſt donc que trop vrai que tout choix eſt égal.
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'eſt qu'en idée;
Enfin c'en eſt donc fait, ma perte eſt décidée:
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé;
Il faudroit réſider auprès d'une maîtreſſe,
Cultiver par ſoi-même, & nourrir ſa tendreſſe.
L'amour qu'on nous inſpire exige bien du ſoin;
Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours beſoin;
La moindre négligence y porte un coup funeſte.
Eſt-ce que notre cœur a des forces de reſte?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu:
Mais je ſuis ſans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a ſur elle un empire,
Que pendant votre abſence, elle a juſqu'à ce jour;
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refuſera conſtamment de vous lire;

Car ce maudit Argus penſe à tout, n'omet rien ;
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! C'en eſt trop enfin..... Je ne veux rien entendre ;
Puiſqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puiſqu'on briſe ma chaine, il faut bien en ſortir.
Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laiſſe-moi, c'eſt en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vêcu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je ſuis ſoulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais déſormais vivre heureux & tranquille !
Tu le veux, j'écrirai, mais ce ſera d'un ſtile...
Elle apprendra qu'on peut ceſſer de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raiſon ? Au lieu de réparer....

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne ;
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
[*Il ſort.*]

SCENE VI.

JULIETTE.

VOilà comme ils ſont tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de ſens, c'eſt une eſpéce étrange ;

Mais enfin, quels qu'ils ſoient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laiſſer que d'en avoir pitié.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O tendreſſe du ſang ! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie!
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands dieux ! Lorſque j'y penſe, étoit-ce-là mon ſort?
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre mere;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah, Ciel! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis,
Et ſi, pour ſon bonheur, elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant ?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*] [*haut.*]
Que je crains ces tranſports! Qu'eſt-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pû m'en priver ſans des peines mortelles;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah! Je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre;
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié:
De ces perſonnes-là craignez le caractére,
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtére;
Et, ſi vous m'en croyez, détachez-la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous;

Me voilà donc réduite à ne voir plus personne?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui sa lettre....
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi! Vous hésitez? Vous vous taisez? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous m'y forcez : devez-vous ignorer,
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer,
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh ! Pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits ?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor ! Que j'en crains les effets !
[*à part.*]
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
[*haut.*]
Ma fille, (vous m'avez permis un ſi doux nom)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon ;
Non, ce n'eſt point à vous que le ciel le deſtine :
Peut-il s'aſſocier avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais ?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raiſon ? N'eſt-elle pas ma tante ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſavoir ?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidéle.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté :
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez? Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah, Grands dieux! Et ma mere alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-temps sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps;
A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pû survivre à ce coup si funeste;
Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus ſur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au couvent, où je ſens, entre nous;
Juſqu'où pouvoit aller votre diſgrace affreuſe,
Quand le ciel qui vouloit que vous fuſſiez heureuſe;
De la Baronne un jour y conduiſit les pas:
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêtérent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes;
Elle vous prodigua ſes généreux ſecours:
Enfin, ſon amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & ſa vive tendreſſe
Daigna vous honorer du titre de ſa niéce.

ANGÉLIQUE.

Ah! Quelle différence!

LA GOUVERNANTE.

Ainſi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice eſt ouvert ſous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'eſpoir inutile
De devenir un jour l'épouſe de Sainville?
Non, ceſſez de compter ſur cet heureux lien:
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour que l'on vous préfére
Au plus riche parti que lui cherche ſon pere;
Sainville en a beſoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien-tôt ſon rang & ſon état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'eſt donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on ſe marie.
Pourvû qu'on ſoit bien riche, on eſt donc bien content?
Je ne l'aurois pas crû.

LA GOUVERNANTE.

Le plus ſûr eſt pourtant
De ne plus eſpérer que l'hymen vous uniſſe;
N'attendez pas, vous dis-je, un ſi grand ſacrifice;

Je n'imagine pas qu'il y puiſſe ſonger.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arroſés de mes larmes !
Ce n'eſt que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réfléxions l'a toujours emporté ;
Et ſi je reſte ici . . . .

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux piéds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux,
Elle aime la vertu, ſon cœur eſt généreux ;
Priez-la de finir une peine ſi rude,
En vous faiſant rentrer dans cette ſolitude
Où vous étiez. Preſſez, redoublez votre effort ;
Elle eſt riche, elle y peut aſſurer votre ſort.
Doutez-vous du ſuccès ? La Baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'eſt-il que ce moyen ? Si je vous intereſſe,
Ma bonne, ſauvez-moi l'aveu de ma foibleſſe.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs ſi preſſans,
Les remedes tardifs ſont toujours impuiſſans.

ANGÉLIQUE.

Diſpoſez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez.... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvû qu'on nous rassemble.
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.
[*Elle sort.*]

ANGÉLIQUE.

Ah! Je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCENE III.

JULIETTE, UN LAQUAIS, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *au Laquais.*

VIens quand je toufferai.

LE LAQUAIS.

Comptez fur mon adreffe.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

POurroit-on vous parler ?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'eft moi qui vous demande audiance en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui ? Toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raifon ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu ?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-tems, parlons de bonne foi ;
Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiéte,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complette ;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on méne à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finissons ; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je sai qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? Je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée ?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers s'il m'en avoit chargée ;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus ;
A revenir à nous si-tôt qu'on les rappelle ?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

C'eſt à nous à préſent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtreſſe exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos eſclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place ;
Ils ſe ſont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour eſt retombé ſur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe ?

JULIETTE.

Avouez, que ſi par aventure
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter ſon cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniére rigueur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas ſe commettre ;
Je dis plus, s'il oſoit hazarder une lettre
Pleine de déſeſpoir (je ſuppoſe le cas,)
Vous la refuſeriez ?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

[*à part.*]

Il ſe le tient pour dit. Il eſt temps que je touſſe.
[*Elle touſſe.*]
A la derniére épreuve il faut que je la pouſſe.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE *à part.*

Eſt-il ſourd ? Recommençons encor.
[*Elle touſſe.*]

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

N'Avez-vous pas toussé ?

JULIETTE *à part.*

Peste soit du butor.

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce ?

JULIETTE.

Une lettre
Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, JULIETTE,

ANGÉLIQUE.

AH ! La belle finesse !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?
De grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je sai ce que c'est.

Il faut, pour m'attrapper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte est ....

JULIETTE.

De qui ?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui ?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE *en défaisant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu ?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte ;
[*Elle lit haut.*]
Et lisons autrement. Pourquoi prendre un prétexte ?

ANGÉLIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

» Lorsque nous avons crû nous aimer l'un & l'autre :
» Nous nous sommes trompés.

ANGÉLIQUE *à part.*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

JULIETTE *continue à lire.*

» Il n'est pas malheureux de rompre en même temps,
» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.

» J'accepte la rupture, ainſi n'en parlons plus.

ANGÉLIQUE *à part, en ramaſſant l'enveloppe.*

Eſt-ce à moi qu'on écrit ? ... Regardons le deſſus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on ? Quelle eſt cette aventure ?
Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture ?

ANGÉLIQUE *animée.*

Elle eſt de mon perfide.

JULIETTE *ingénuement.*

Ah ! Vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt ; c'eſt à moi qu'il écrit,
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur !
Acheve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore ?

ANGÉLIQUE.

Aimer ſans eſpérance,
Eſt un état cruel. Mais quelle différence !
Haïr, eſt le tourment le plus affreux de tous ;
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.

[*à part.*]
Avertiſſons Sainville, il eſt temps qu'il arrive.

[*Elle ſort.*]

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

CÉdons, l'impatience où je ſuis eſt trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons, ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez ?

ANGÉLIQUE *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pû vous déplaire ?

ANGÉLIQUE.

Autre inſulte mortelle.

SAINVILLE.

C'eſt de mes ſentimens l'expreſſion fidéle,

ANGÉLIQUE *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous aſſurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop.

SAINVILLE.

Quel courroux !

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace ?
Auriez-vous la fureur de m'inſulter en face ?

SAINVILLE.

Quel eſt donc mon forfait ?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclairciſſement pourriez-vous m'honorer ?

ANGÉLIQUE.

Perfide, on en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un ſi cruel refus.
Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénére en offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure ;
La révolte devient permiſe au déſeſpoir :
Vous me rendrez raiſon d'un procedé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en riant.*

Eh ! Je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce là cette lettre
Qu'à l'inſtant de ma part tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître, eſt-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiſelle en eſt dans un courroux

Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira ? . . .

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE.

[*à Sainville.*]

Écoutez ; vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

» Le secours de l'absence
» M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur ;
» Et lorsque je reviens à mon premier vainqueur ,
» C'est avec plus d'amour & plus de connoissance.

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même temps.*]

SAINVILLE.

» Par tout où j'ai porté mes pas ;
» Je n'ai trouvé que vous , dont mon ame asservie
» Pût faire mon bonheur le reste de ma vie.

ANGÉLIQUE *d'un ton moins courroucé.*

Il a raison . . . Juliette.

JULIETTE.

Hé bien , vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais , quoi ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.

Quelle explication faut-il que je vous donne ?
[*En leur prenant la main.*]
Eh ! Trop heureuſe encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint.... Sainville, il n'eſt plus temps,
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! Qu'eſt-ce que j'entens ?
Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Et ſans doute la mienne.
[*Haut.*]
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?
Eh, que voulez-vous donc faire dans ce couvent ?

ANGÉLIQUE.

On eſt allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui ſe paſſe,
J'en attens la réponſe : & je vous dirai plus,
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE *ingénuement.*

Entendez mes raiſons ſans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me déſeſpérer,
Lor qu'à tout l'univers je viens vous préférer,
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie ;
A vous faire régner ſur mon ame ravie,

A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux! Quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivol & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû souffrir qu'on me fit cette injure?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous, qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés?
Eh! Regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc? Qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes?

Quels ſecrets devez-vous cacher à mon amour?
ANGÉLIQUE *en s'approchant de lui.*
J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.
[*Juliette ſe retire au fond du théatre pour faire le guet.*]
Vous croyez que je ſuis niéce de la Baronne?
SAINVILLE.
Comment?
ANGÉLIQUE.
Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.
SAINVILLE.
Ah, Grands Dieux! Quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon eſpoir.
ANGÉLIQUE.
Quoi, malgré cet aveu?
SAINVILLE.
Je n'en aurai point d'autre;
Aſſurez à la fois mon bonheur & le vôtre.
ANGÉLIQUE.
Je pourrois être à vous?
SAINVILLE.
Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ſerment.
Tendez-moi cette main .... Mais quel trouble vous preſſe?
ANGÉLIQUE.
Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe?
SAINVILLE *en ſe jettant à ſes pieds.*
Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour;
Diſſimulons tous deux juſques à l'heureux jour.
[*Il lui baiſe la main.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE ; ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *arrivant en courant.*
LEvez-vous, & fuyez.
ANGÉLIQUE.
Que vois-je ! C'eſt ma bonne !
SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.
[*Tous s'enfuyent.*]

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE,

LA BARONNE *ironiquement.*
SOnt-ce là les adieux de ces pauvres enfans ?
LA GOUVERNANTE.
Je ſuis au déſeſpoir.
LA BARONNE.
Vos ſoins ſont triomphans,
LA GOUVERNANTE.
Ah ! Madame.
LA BARONNE.
En voilà l'heureuſe réuſſite :
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.
LA GOUVERNANTE *confuſe.*
Ah ! Daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent passer toute sa vie ?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrêmité,
Madame ; il faut user de votre autorité.
Eh, comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage ?
Quand la séduction, avec tous ses appas,
L'environne, l'obséde, & la suit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que son propre penchant entraîne dans l'abime.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser,
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance ?
Dans l'yvresse où son cœur est plongé sans retour ;
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour ;
Et son bonheur présent qui n'est qu'une chimére,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guére :
Elle ne sait qu'aimer & ne sait rien prévoir.
Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des sermens autorise sa flamme,
Et, malgré la raison, régne au fond de son ame ;
Que de sujets pour vous de crainte & de terreur !
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sai comme vous, Sainville est dépendant ;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Président.
Mais sur une terreur qui peut étre indiscrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,

C'eſt une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui ſauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous même en ſa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi ! Vous priveriez-vous d'une fille ſi chere ?
Vous ſoupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]
Fort bien. Je ne ſaurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler ; &, ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus,
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilance.
[*Elle ſe jette à ſes pieds.*]
J'embraſſe vos genoux.

LA BARONNE *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah ! Voulez-vous la voir ſe perdre ſous vos yeux ?

LA BARONNE.

C'en eſt trop ; laiſſez-moi, je vous demande grace ;
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

[*en ſe relevant.*] [*en s'en allant.*]
Eh ! Puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.
Ah ! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs !

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

Le piége a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.
ALlons, il faut un peu faire tête à l'orage.
ANGÉLIQUE.
Trop de confuſion a glacé mon courage.
JULIETTE.
L'amour eſt cependant fait pour en inſpirer.
ANGÉLIQUE.
Je ne puis que rougir, me taire, & ſoupirer.
JULIETTE.
Reprenez vos eſprits.
ANGÉLIQUE.
Non, quoi que je me diſe,
Je ne puis revenir d'avoir été ſurpriſe.
JULIETTE.
Pour un petit malheur faut-il ſe dérouter?
La Baronne, entre nous, n'eſt pas à redouter;
Elle eſt femme du monde, & n'en ſera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laiſſer dire.
ANGÉLIQUE.
C'eſt elle qui me cauſe auſſi le plus d'effroi.
JULIETTE.
Quelle enfance! Eh, qui peut malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à reſter ainſi ſous ſa tutelle?
ANGÉLIQUE.
Sa raiſon, ſa vertu.
JULIETTE.
Je n'en ai pas moins qu'elle.
ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Je ne ſai, mais je ſens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien :
C'eſt un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit ; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment, oui !

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du Jardin eſt avec votre bonne,
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon, bon ! Qu'importe ? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre ſalutaire,
De nos vœux mutuels couvriroit le myſtere :
Cependant vous voyez que tout eſt découvert.
Vous puis-je à ce ſujet parler à cœur ouvert ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon déſeſpoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'ou vient?

SAINVILLE.

Je ſuis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous! Quel trouble eſt le mien?

SAINVILLE.

On pourroit me ſauver, mais vous n'en ferez rien;
Vous ſavez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien?

SAINVILLE.

Vous trahirez & ſon choix, & le vôtre.
Les perſécutions vous feront ſuccomber;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle eſt le ſeul qui nous reſte;
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter;
On ſaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! On obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGÉLIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer;
Mais ſans nous déſunir on peut nous ſéparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes aſſurances !
Jamais l'éloignement, le temps, les remontrances
Ne produiront ſur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

Que me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh ? N'avois-je pas lieu de vous croire infidéle ?

SAINVILLE.

Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
Mais au fond du déſert où l'on va vous mener,
On ne tardera guere à vous le faire croire,
A noircir un abſent par quelque fauſſe hiſtoire
Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier ;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long-temps un foible cœur ;
Notre ennemie alors uſera de noirceur :
Les unes en ſecret ſeront interceptées ;
Les autres à ſon gré ſeront interprétées.
La perfide ſaura d'un air doux & trompeur,
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
Elle s'en ſervira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les ſupprimera quand il en ſera temps.

ANGÉLIQUE.

Je vois, en frémissant, quel péril nous menace!
Puis-je le détourner? Que faut-il que je fasse?

SAINVILLE *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en signer autant;
Voila ce que l'amour exige en cet instant:
[*En lui donnant l'écrit.*]
De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE *en prenant le papier.*

Quel est donc ce papier?

SAINVILLE.

Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le sceau de ce don solemnel,
Que vous font à jamais l'amour & l'hymenée,
De ma main, de mon cœur, & de ma destinée.....
Quoi donc! Vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi?

ANGÉLIQUE.

Eh! Le puis-je?

SAINVILLE *animé.*

Comment?

ANGÉLIQUE *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Et! Quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?
Hélas! Vous le cherchez & ne le trouvez pas?
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rens grace au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est la vérité;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoisse.
Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être assez ma maîtresse,

Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconstante !

ANGÉLIQUE.

Mais si je consultois....

SAINVILLE.

Qui ? Votre gouvernante !
Et vous, consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :
Je ne sai déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh ! Comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le temps nous presse ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE *en lui tendant la main tendrement.*

Ah, quelle tyrannie !

SCENE III.

JULIETTE *en courant*, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en poussant Angélique.*

DÉcampez au plus vîte ; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc ?

JULIETTE.

Le Président.

ANGÉLIQUE.

Ah ! J'ai le cœur transi.

JULIETTE *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.
JULIETTE.
Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.
[*Elle sort.*]

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE,

LE PRÉSIDENT.

BOn, nous serons ici plus en particulier:
On voudroit votre avis sur un cas singulier.
SAINVILLE.
Mon pere, vous savez que jamais je ne flatte.
LE PRÉSIDENT.
C'est par cette raison; l'affaire est délicate.
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un Juge assez habile, honnête homme d'ailleurs.
Vous riez?
SAINVILLE.
C'est de voir ce titre imaginaire
Etre si constamment l'épithéte ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.
LE PRÉSIDENT.
Ainsi, vous ne croyez guére aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !
Il est des gens de bien.... Je pense, sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique !

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh ! Prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont,
Tout aussi-bien que vous je les connois à fond :
Mais je suis envers eux avec moins de rudesse,
Indulgent par lumiere, & non pas par foiblesse :
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, regler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras est de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie,
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis ?
A ce fleau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez pour surcroît que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidéle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en sert a tort : c'est mon systême ;
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même :

Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout son temps,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses cliens.
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traitre, un serpent domestique
Priva la vérité de sa preuve autentique.
Le titre disparut; le bon droit succomba;
L'erreur dicta l'arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux,
Peut-il se consoler de leur désastre affreux,
Et d'en avoir été la cause?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laissé trahir son ministere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps, & le hazard, firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître;
On sut la vérité: le titre n'étoit plus;
Et le Juge, accablé de regrets superflus,
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes;
Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illustre famille,

L'avoit abandonnée auſſi-bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Hé bien ! S'il eſt ainſi, que me demande-t-on ?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte, eſt peu ſûr de lui-même ;
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait dans un ſemblable cas ?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble ! Mais à quoi ſervira ma réponſe ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe :
Qu'il répare ſes torts s'il veut qu'on les excuſe ;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui :
Celui dont je vous parle, eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte.....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRÉSIDENT *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;

Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere?

LE PRÉSIDENT.

J'ai penſé comme vous; j'ai fait plus, & j'eſpere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah! Grands dieux! Que ma ſource m'eſt chere!
Que je ſuis enchanté de vous avoir pour pere!
[*Il l'embraſſe.*]
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Qu'il eſt doux de voir que je revis en vous!
Ah! Pere fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'eſtime la plus haute:
Que vous étes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l'heureuſe occaſion,
De faire une ſi grande & ſi bonne action!
[*Juliette paroît & fait des ſignes.*]

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inſpira, le ciel la récompenſe;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonſtance.

Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui ſoient peut-être en France;
C'eſt une fille unique, une fortune immenſe:
Je répons de ſes mœurs, & j'en ſuis enchanté:
Car c'eſt-là, ſelon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle eſt charmante; enfin, l'on vous préfére;
Je vous en parle ici de la part de ſon pere;
Et c'eſt un mariage à conclure au plûtôt.
Vous ſavez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaiſiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en ferai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroiſſez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille eſt trop riche, & ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

[*Juliette reparoît encore.*]

Il faudroit lui devoir ma fortune,
C'eſt une dépendance un peu trop importune;
Les grands biens d'une femme augmentent trop ſes droits,
Et par reconnoiſſance il faut ſubir ſes loix;
Ce bienfait là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquiter avec elle.
Quoiqu'il en ſoit, malgré ma ſituation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon! Eſt-ce qu'un mari n'eſt pas toujours le maître ?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'eſclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut;
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même;
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême :
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & non pas s'aſſortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Vos réflexions détruiront ce ſcrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il eſt trop ridicule.
Je vous laiſſe y penſer, & je vais de ce pas
Engager cet hymen.

[*Il ſort.*]

SAINVILLE.

Qui ne ſe fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

QUe diantre, un fils a-t-il tant à dire à ſon pere ?
Votre Angélique eſt folle, elle me déſeſpére ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de ſa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah! Ciel, quel coup de foudre

JULIETTE.

Voyez ſi vous pouvez vous-même la réſoudre;

Mais ne l'eſpérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle eſt dans le jardin qui s'occupe à rêver.

[*Sainville ſort.*]

SCENE VII.

JULIETTE *ſeule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute ſa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder ! N'eſt-il pas bien charmant,
Sur-tout lorſque l'on peut épouſer ſon amant ?...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut être Angélique ?

JULIETTE.

Ah ! Je vous le demande !
L'ai-je à ma garde ? Elle eſt, ce me ſemble, aſſez grande
Pour être ſa maîtreſſe ?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame, elle peut ordonner ;

Mais, vous.

LA BARONNE.

Obéissez, quand Mardame l'ordonne.

JULIETTE *regardant la Gouvernante.*

Madame! Ah! Par ma foi, l'épithéte m'étonne.

[*Elle sort.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, ma chere amie!

LA GOUVERNANTE.

Ah! C'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer;
Avouez que c'est vous, qu'un procès déplorable,
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame, achevez
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté;
Un courage au-dessus de toute adversité,
Vous fait désavouer votre infortune extrême;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté;

Mais, ce que vous cachez, n'en eſt pas moins viſible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop ſenſible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit,
Madame, écartez donc le charme qui vous ſuit.

LA GOUVERNANTE:

Vous étes dans l'erreur, le Préſident s'abuſe.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuſe.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre ſecret n'en eſt plus un pour moi,
J'ai ſurpris des papiers qui ſont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez ſoutenir le contraire;
Vous étes ſûrement la Comteſſe d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez, pour finir vos malheurs;
Cette conviction m'étoit trop néceſſaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel uſage en avez-vous pû faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quel importance eſt pour moi mon ſecret;
Puiſque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſaura rien.

LA BARONNE.

Héquoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien?

LA

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! Que lui produiroit ma douloureuse histoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir
Sa naissance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux désespoir.
Non, Madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état, & de sa destinée.
On n'est point malheureux quand on peut ignorer,
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! Ma chere Comtesse,
Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret ;
J'ai sû le ménager avec un soin extrême :
Le Président qui veut être inconnu lui-même ;
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui suffit ; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

MAdame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez crû vous-même ;
Pour moi, tout votre zéle en vain s'est déployé.
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel ! Quelle est ma surprise !

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise,
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc que je me justifie ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,
Et que j'avoue enfin une secret échappé.
[*Au Président.*]
C'est vous-même, Monsieur, qui vous étes trompé.

LE PRÉSIDENT *à la Baronne.*

Est-elle du secret ?

LA BARONNE.

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entens-je ?
Votre indiscrétion me paroît bien étrange !

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer ;
Ce renvoi vous étonne ? Avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis, à cette infortunée,
De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller en cette occasion ?
La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah! Je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;
Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté ?
Elle a tout refusé ; ce n'est point par fierté,
Par dédain, par mépris, elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que son Juge est coupable
D'avoir été surpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
Il a crû bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de son ministére il s'est mal acquité.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité ;
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée :
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage ;

De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut comme un songe effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire ;
Dans son abaissement laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je serois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.

[*Elle sort.*]

SCENE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

PArdonnez ma surprise, elle est trop légitime,
Je n'en saurois douter ; voilà donc ma victime,
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux !
Dieux ! Quelle m'a rendu confus & malheureux !
Que son abaissement l'éléve & m'humilie !
Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie ;
Et pour le réparer mes soins sont sans effet,
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh ! C'est trop se venger, unissons-nous contre elle ;
Je prétens m'acquiter, la dette est trop cruelle !

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux combats,

LE PRÉSIDENT.

Eh ! L'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zéle,
J'en ressens, comme vous, une peine mortelle ;

S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer
Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE,

LA GOUVERNANTE *à part.*
ELle rêve .... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorsque tous deux ont eu leur derniere entrevûe.
ANGÉLIQUE *appercevant la Gouvernante.*
Vous m'avez fait chercher ?
LA GOUVERNANTE.
Oui, mon empressement
Vous donne, je le vois, du refroidissement ;
Il m'a, dans votre cœur, en secret desservie.
ANGÉLIQUE.
Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.
LA GOUVERNANTE.
Puis-je vous demander, sans indiscrétion,
S'il vous souvient encor d'une commission,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?
ANGÉLIQUE.
Vous me la rappellez.... Mais à propos.... ma bonne....
LA GOUVERNANTE.
Quoi ?
ANGÉLIQUE.
Si vous m'en croyez, sans trop précipiter ;
Vous attendrez encore à vous en acquiter.
LA GOUVERNANTE.
[*à part.*]
Pourquoi ? Dissimulons.
ANGÉLIQUE.
C'est qu'il faut que j'y pense,
Mettez-vous à ma place en cette circonstance ;

Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.
LA GOUVERNANTE.
Le monde vous doit-il inſpirer tant de goût ?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes ;
Et de l'incertitude où je vois votre ſort,
Lorſqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port ;
On peut, ainſi que vous, ſe rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute ſa deſtinée ?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours ;
On croit que l'avenir y répondra toujours.
ANGÉLIQUE.
Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiſcrettes.
LA GOUVERNANTE.
Vous vous éblouiſſez de l'état où vous êtes ;
Et s'il vient à changer que ferez-vous alors ?
Le néant eſt caché ſous de ſi beaux dehors ;
La Baronne vous aime, & j'en ſuis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévûe
Peut, en vous l'enlevant, vous laiſſer ſans eſpoir.
ANGÉLIQUE.
Vous mettez tout au pis.
LA GOUVERNANTE.
Je ne fais que prévoir,
Je ne ſoutiendrai pas cette diſgrace affreuſe.
ANGÉLIQUE.
Ne craignez rien pour moi, je ſerai plus heureuſe.
LA GOUVERNANTE.
Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs ;
Et ce ſera pour vous le moindre des malheurs.
Je ſai que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image ;
La jeuneſſe s'en fait un portrait peu charmant,
Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'eſt-il permis de vous citer la mienne ?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la ſienne ;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut ſe conformer ;
On ne veut pas vous perdre ; Eh ! Qui pourroit for-
mer

Un projet, un complot si cruel ? Non, vous dis-je ;
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige :
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage.

ANGÉLIQUE.

Eh, de qui ?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins ?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on ?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future ?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! Pourquoi voulez-vous vous flatter ;
Quand cet évenement va bien-tôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zéle ardent je me livre moi-même ;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour ;

Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir! Excusez de trop vives alarmes;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystére?
Faut-il que je l'ignore?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! Pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, & la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Quels secrets vont éclore?

ANGÉLIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé:
Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé!
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,
Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sûre....
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Ciel! Quel est mon effroi?

[*Haut.*]
Sainville est engagé, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eſt-il poſſible ?

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons inviſible ;
Nous enchaîne à jamais au gré de nos ſoupirs.
Quoi ! N'étoit-ce pas là l'objet de vos deſirs ?
Vous doutiez ſeulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime ? Hé bien ! Soyez tranquille.
J'ai ſa main & ſa foi, ſes deſtins ſont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh ? De quels droits ?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens ?
Mon aveu doit ſuffire, à ce que j'imagine :
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et ſans nulle fortune, à la merci du ſort ?
S'il eſt vrai, j'ai donc pû, ſans avoir aucun tort ;
Ne prendre, auparavant, les ordres de perſonne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû conſulter la Baronne,
Peut-être auriez-vous pû me faire cet honneur.....
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre.
[*En tirant la promeſſe de Sainville.*]
Tenez, voyez, liſez. Qu'aurez-vous à répondre ?
Eſt-ce là, de ſa foi, le garant immortel ?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel,
Confirmer, en ſecret, cette union parfaite....
Vous en ſerez témoin .... Etes-vous ſatisfaite ?
Sur-tout, ne dites rien de ma félicité ;
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du miſtére ;
Auroit dû vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quel eſt l'abîme où vous vous enchaînez !
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,

Sont un piége couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus temps.
Ah! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?
Eh! N'est-on pas assez à plaindre quand on aime?
Un amant n'est déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vû l'amour abuser tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable;
C'est en vain qu'on se flatte, & qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse,
Et l'on cede, par force, à sa propre foiblesse:
Tout se découvre alors, un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
[*Haut.*]
Eh! Tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdrez.

ANGÉLIQUE.

Ma surprise est extrême!
Eh! Comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſous de lui :
Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe,
Le Préſident, ſurpris, en cherchera la cauſe :
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité ;
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidéle ;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, je ne ſonge
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge ;
Enfin vous perſiſtez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir ſi ces nœuds ſont bien faits ;
Je n'en ſai pas aſſez touchant cette matiere ;
Pour prendre, en ce papier, une aſſurance entiere,
Il faut que je conſulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin ;
Je ne ſouffrirai pas que vous preniez ce ſoin :
La moindre défiance eſt un manque d'eſtime,
Sainville, avec raiſon, pourroit m'en faire un crime ;
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas, ſi je l'eſtimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de ſûreté, ſouffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh! Que m'importe, à moi, mes vœux ſont ſatiſ-
faits?
J'en crois mieux les ſermens que Sainville m'a faits,
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainſi, ma
Bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi le garder, j'oſe vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à Angélique.*

Quel eſt donc ce papier
Qu'elle cache avec ſoin?

ANGÉLIQUE.

C'eſt notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel eſt donc ce langage!
Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai crû pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entens-je ?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous juſtifier.

SAINVILLE.

De quoi, donc ?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort ; il lui plaiſoit de croire
Que vos feux offenſoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal eſpoir j'oſois m'abandonner.
A préſent, je ne ſai quel ſcrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penſer d'un hymen clandeſtin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre deſtin
Que par un nœud ſecret ? Il étoit néceſſaire ;
Mais enfin, je le ſai, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuſer du malheureux ſecret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiſcret.
Vous fûtes, vous ſerez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous déteſterois ſi j'étois criminel :
Connoiſſez un amour qui doit être éternel ;
Sachez qu'il n'en eſt pas moins pur pour être extrême ;
J'adore ſa vertu, j'en fais mon bien ſuprême ;
Je n'ai rien qui me ſoit plus cher que ſon honneur :
Pourrois-je l'en priver, ſans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, ſans m'avilir moi-même ?
Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on corrompt ce qu'on aime ;
Connoiſſez mes deſirs ; je borne tous mes droits
Au ſeul titre ſecret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! Qui les ignore ?
Je les ſai comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-deſſus de leur autorité,
C'eſt celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toujours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer,
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je répons de lui. . . .

SAINVILLE.

Hé bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen, la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je ſais à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zéle,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent :
J'ai le bien de ma mere, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort le plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toujours impoſſible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.
[*à Angélique.*]
N'y conſentez-vous pas juſqu'à des temps plus doux ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! Pourvû que je vive pour vous,

Au milieu des transports d'une si douce attente ;
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente ;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh ! Ma bonne, y consent.... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous étes-vous flattés, aveugles que vous étes,
Que je me prêterois au complot que vous faites ?
Voilà donc la vertu que vous me supposez ?
C'est un enlévement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimére ?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh ! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangére.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere ;
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espére ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement :
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance ...

LA GOUVERNANTE.

Qui ? Moi, je garderois un coupable silence ?
Je me suis contenue autant que je l'ai pû :
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere ;
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à part.*

AH! Grands dieux, c'eſt mon pere!
Je frémis! Elle eſt femme à lui révéler tout.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, gardez-vous de me pouſſer à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique;
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.
[*Elle s'en va.*]

SAINVILLE *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?
Qu'ai-je lû ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRÉSIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pû promettre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquiter un ſemblable ſerment ?

SAINVILLE.

Eh ! Regardez, mon pere, un objet ſi charmant.
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus belle ?
[*à Angélique.*]
Raſſurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quelque ſoit votre choix,
Ainſi donc vous croyez être au-deſſus des loix ?

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sai tout, mais je demande grace;
La forme est contre moi; mais, sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? Laissez-m'en donc le soin.
Eh! Qui peut mieux choisir sa chaine que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh! Que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame:
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidéle.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait. Eh, quelle illusion?
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plûtôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;

On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée;
Il savoit que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimére ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGÉLIQUE.

Eh, ne savez-vous pas ?

LE PRÉSIDENT.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, elle me veut du bien;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE *à part.*

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT *à part.*

Quel soupçon !

SAINVILLE *à part.*

Ma diſgrace eſt entiere.

LE PRÉSIDENT *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le juſtifier,
Et vous autoriſer à me ſacrifier.

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]
Quelle énigme! En effet vous n'étes point ſa niéce?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur; je ne dois ce nom qu'à ſa tendreſſe.

LE PRÉSIDENT *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE *à part.*

Il en eſt encor plus irrité.

ANGÉLIQUE *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT *à part.*

Plus j'y ſonge... Ah, Grands dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme!
Un rapport enchanteur régne au fond de notre ame.
Quels titres ſont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laiſſez-moi... Seroit-elle?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE *ſe jettant aux piéds de ſon pere.*

Ah! Mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds ſans votre aveu;
Mais ſi dans votre cœur l'excuſe n'a plus lieu,
J'irai dans un déſert déplorer ce que j'aime,
Et ſubir les horreurs d'un déſeſpoir extrême.
Puiſſe le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,

Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpére ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! Rapportez-vous-en, de grace, à votre pere :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bien-tôt de votre ſort vous ſerez averti.
[*à ſon fils.*] [*à Angélique.*]
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
[*à ſon fils.*] [*ſeul.*]
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ;
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'eſt pas poſſible ;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'eſt pas viſible :
L'accès près d'Angélique eſt ſi bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon eſprit. . .

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'eſt un fait, elle eſt comme enchainée :
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévûe.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe :
Mais il vous eſt aiſé de vous l'imaginer ;
Sans ſe voir, quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah ! Mon pere ſans doute achéve la vengeance !
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne ſai, mais ſouvent au déclin des beaux jours;
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte eſt réſolue;
Je veux la voir, dûſſai-je expirer à ſa vûe.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

JULIETTE *ſeule.*

JE commence à douter qu'il ſoit ſi doux d'aimer;
D'abord, la ſeule idée avoit ſû me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie,
Ce que j'en vois m'en fait preſque paſſer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'eſt un cruel vainqueur,
Il eſt vrai. Cependant, que faire de ſon cœur?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *à Angélique qui rêve.*

COmment, vous voilà ſeule?

ANGÉLIQUE.

Ah! Laiſſe-moi tranquille.

[*Elle ſe promene.*]

JULIETTE *à part.*

Allons tout au plus vîte en avertir Sainville.

[*Elle ſort.*]

SCENE

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

[*à Angélique.*]

AH! Ciel, je te rens grace... Eh, daignez me parler.

ANGÉLIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.

Que m'importe à présent, pourvû que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.
Non, entre vous & moi c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout, pourvû qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juste ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux désespoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! De quels sentimens suis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.

D'un zéle amer, toujours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois grace au ciel d'un préſent ſi funeſte.
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le ciel que j'en atteſte,
Connoît ſi je vous aime. Hélas! Juſqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! Grands dieux, à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache ſi fort?
Pourquoi vous étes-vous ſubordonné mon ſort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh, non, il ne l'eſt pas... Ah! Ma chere Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes:
Quel eſt cet aſcendant? Où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous étes étonnée
De me voir si sensible à votre destinée ?
Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai crû vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire :
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystére,
Et vous causer peut-être un éternel regret.
[*à part.*]
Que vais-je découvrir ?

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce secret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment ? De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir,
Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir...
Vous la pleurez ?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini sa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGÉLIQUE.

Elle vit ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Oui ;
Et c'est pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoüi !

Je vous pardonne tout. Ah ! Ciel ! Quelle eſt ma joie !
Ma bonne, abſolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Ceſſez.

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me déſeſpérez... Que vois-je dans vos yeux ?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous ſon état & le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! Vous étes ma mere ; oui, je n'en veux point d'autre :
Tout me le dit ; cédez, & qu'un aveu ſi doux
Couronne tous les biens que j'ai reçûs de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puiſque je vous ſuis chere ;
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Ciel ! Mais quel remord vient déchirer mon cœur !

[*Elle ſe jette à ſes genoux.*]

C'eſt vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

LA GOUVERNANTE *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende ;
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laiſſons régner ici la paix.
Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'eſpoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que ſacrifiez-vous ? Une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli, cherchons un ſort plus doux ;
Abandonnons le monde, il n'eſt pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rens, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas ! comment fuir ?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris ſoin ;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.

Un parent éloigné, dont j'étois héritiére;
A depuis quelques jours terminé ſa carriére;
Je viens de le ſavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſons d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête.
Partons ſecrettement, que rien ne nous arrête;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ſi-tôt pour jamais il faut s'en ſéparer?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir? Quoi, partir tout-à-l'heure;
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois.

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois...
Arrachez-moi d'ici; je me perds ſi je reſte.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *en les arrêtant.*

AH! Vous me trahiſſez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeſte!

SAINVILLE.

Cruelle! Il eſt donc vrai que vous lui pardonnez?
A ſes ſéductions vous vous abandonnez?
Elle triomphe encore.

ANGÉLIQUE.
Arrêtez! C'eſt ma mere...
[*en lui baiſant la main.*]
Si vous ſaviez combien elle doit m'être chere!
SAINVILLE *à part.*
Quel obſtacle cruel!... O ſort plein de rigueur!
[*haut.*]
Madame... Dites-vous... Elle auroit ce bonheur?
ANGÉLIQUE.
J'en fais gloire.
SAINVILLE.
Elle doit en faire auſſi la ſienne.
[*après avoir rêvé.*]
[*à Angélique.*] [*ſe jettant aux piéds de la Gouvernante.*]
C'eſt votre mere!... Hé bien, ſoyez auſſi la mienne.
Eh, Madame, d'où vient cette oppoſition?
Je ne reconnois point de diſproportion;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admiſe.
LA GOUVERNANTE.
Tant de félicité ne nous eſt pas permiſe.
Un inutile eſpoir vous enyvroit tous deux;
La fortune s'oppoſe aux ſuccès de vos vœux.
SAINVILLE.
Ah! Vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort!
LA GOUVERNANTE *à ſa fille.*
Que rien ne nous arrête.
ANGÉLIQUE *en s'en all nt.*
Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.
SAINVILLE.
Que dites-vous?
ANGÉLIQUE.
Liſez le reſte dans mes yeux.
SAINVILLE.
Barbares, arrêtez...

SCÈNE VI. & derniere.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH ! Madame. Ah ! Mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiſcrétion.

SAINVILLE.

[*à la Baronne.*] Je n'y ſurvivrai pas.
Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui ? Moi ?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie ;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas ;
Mais un pere cruel n'y conſentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un ſi grand ſacrifice ?
Nos enfans n'ont jamais ſû nous rendre juſtice.
[*à la Gouvernante.*]
Madame, épargnons nous des diſcours ſuperflus.
Nous nous connoiſſons tous, ne diſſimulons plus ;
Ce déſaveu cruel n'a rien qui m'en impoſe.
J'ai voulu réparer les maux dont je ſuis cauſe ;

Vos refus m'ont porté le poignard dans le ſein;
[*en montrant la Baronne.*]
Madame en eſt témoin. Eſt-ce votre deſſein,
Que le pere & le fils périſſent l'un par l'autre.
C'en eſt fait ſi mon ſang ne s'aſſocie au vôtre.
Ah! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y conſent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'eſt que par reconnoiſſance.

LA BARONNE.

Ah! Comteſſe, agréez cette heureuſe alliance.

SAINVILLE.

Ciel! Qu'entens-je?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord ſi charmant
Puiſſe au moins vous ſervir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je conſentir qu'il perde ſa fortune?

LA BARONNE.

Eh! Madame, calmez cette crainte importune
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux;
Ils auront tout mon bien, je l'aſſure à tous deux;
Ils ſeront mes enfans, ils ſont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE *au Préſident.*

Monſieur, qu'ils ſoient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE *en prenant la main d'Angélique, & en regardant le Préſident & la Gouvernante.*

Ah! Quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Eſt le moindre préſent que vous nous ayez fait.

FIN.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

De Monſieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoiſe.

EN TROIS ACTES EN VERS,

Avec un Prologue.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe au mois de Janvier 1742.

Le prix eſt de 30 ſols.

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde. *Marot.*



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A ZEMIRE.



O Toi qui m'as prêté tes talens enchanteurs,
Assemblage parfait des dons les plus flatteurs,
Eléve & modéle des Graces :
Aimable & cher objet, que Thalie & ses sœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs
Que tu fais naître sur tes traces.
Si je n'ai point encore essuyé de revers ;
Je n'en dois, qu'à toi seule, un éternel hommage ;
Tes charmes & ta voix sont l'ame de mes vers.
Mais, que dis-je, ils sont ton ouvrage ;
Qui les inspira, les a faits ;
Qu'ils te soient consacrés par la reconnoissance.
Tes yeux n'ont rien laissé de plus en ma puissance ;
Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

Noms des Acteurs de la Comédie.

UNE FÉE, ſous le nom d'Aſſan.
Mlle. Dumeſnil.

AZOR, Génie. . . . . . . M. Grandval.

ZALEG, ſecond Génie. M. Armand.

ZEMIRE. . . . . Mlle. Gauſſin.

NADINE. . . . . Mlle. Dangeville.

AMOUR

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN AMI de l'Auteur.

UN JEUNE SOT.

DAMIS.

La Scene est sur le Théâtre.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, L'AMI DE L'AUTEUR.

L' A M I.

A foi, pour un Auteur, c'est avoir du courage
Que de venir ainsi faire tête à l'orage.

L' A U T E U R.

On n'a que des soupçons, qui seront dissipés
Si-tôt qu'on me verra si fort en évidence.
Comptez que les plus fins y seront attrapés.
D'ailleurs, je veux savoir au vrai ce que l'on pense
M'entendre, sans détour, juger de vive voix;
Peser le bien, le mal, la louange, le blâme;
Récapituler tout dans le fond de mon ame,
Et recueillir de quoi mieux faire une autre fois.

L' A M I.

Ma foi, l'intention est très-bonne, sans doute:
Mais l'exécution?....

L' A U T E U R.

Je sçais ce qu'elle coûte.

L' A M I.

Vous êtes inquiet?

L'AUTEUR.

Où peut-il s'être mis ?

L'AMI.

Qui cherchez-vous de l'œil ?

L'AUTEUR.

Je ne vois point Damis.

L'AMI.

Il ne manque jamais une Piéce nouvelle.

L'AUTEUR.

Oh ! je ne doute pas qu'il ne vienne aujourd'hui.
Il sçait bien que ce jour est un grand jour pour lui ;
Et que plus d'un Bureau d'esprit mâle & femelle,
De ses décisions Echo toujours fidelle,
Attend ce qu'il dira pour se déterminer,
Pour juger comme lui, sans rien examiner.

L'AMI.

Sa Sentence, je crois, n'est pas toujours mortelle.

L'AUTEUR.

Mais il est clef de meute ; on le suit au hazard ;
Et malheur aux Auteurs ; du moins à la plupart
Il est, & fut toujours en butte :
C'est un homme excellent pour hâter une chute.

L'AMI.

Le beau talent !

L'AUTEUR.

Aussi l'a-t'il, jusqu'à ce jour ;
Exercé, sans quartier, sur les Piéces qu'on donne.

L'AMI.

Il est bien attrapé, quand une Piéce est bonne.

L'AUTEUR.

Un Auteur qui fait bien, lui joue un mauvais tour.

L'AMI.

Pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

Ah pourquoi ? Quand une Comédie
Est, par malheur pour lui, justement applaudie,
Que diable voulez-vous qu'il en dise ?

L'AMI.

Du bien.

L'AUTEUR.

Eh, ne voyez-vous pas qu'il iroit trop du ſien ?
Il croiroit déroger, en donnant ſon ſuffrage.

L'AMI.

Déroger ! Et comment ?

L'AUTEUR.

En louant un Ouvrage.

L'AMI.

Mais il faut être fou pour ſe l'imaginer.

L'AUTEUR.

En matiere d'eſprit, on ne veut point de Maître.
Sur les gens du métier on aime à dominer.
On s'érige en Juge, on veut l'être.
On ſe met au deſſous de ceux qu'on applaudit :
Au lieu, qu'en ſe rendant difficile & cauſtique,
On ſe met au deſſous de ceux que l'on critique.
Outre que l'amour propre y fait mieux ſon profit,
Le rôle de Cenſeur a bien plus de reſſource.
La louange eſt ſi ſeche, elle produit ſi peu !
Mais la Critique abonde ; elle coule de ſource,
Anime le génie, & lui donne du jeu :
Le rend vif pétillant, ironique, fertile ;
Lui fournit des bons mots qui, trotant par la Ville,
Font citer leur Auteur, & penſer comme lui.
On ne brille jamais mieux qu'aux dépens d'autrui,

L'AMI.

Cela pourroit bien être.

L'AUTEUR.

Ah ! Vous pouvez m'en croire ;

L'AMI.

Ma foi, ſerviteur à la gloire ?
Sans être cependant aveugle admirateur,
Pour moi, j'embraſſerois l'honnête-homme d'Auteur
Qui me régaleroit d'un excellent Ouvrage,
Je lui donne du moins hautement mon ſuffrage ;
J'applaudis franchement ſans en être fâché,

A iij

Sans regretter l'encens que je donne en échange :
Parbleu, c'eſt du plaiſir que je paye en louange ;
Et je penſe que c'eſt l'avoir à bon marché.

L'AUTEUR.
Je ſuis de votre avis... Mais qui vois-je paroître ?
De grace, dites moi quel eſt ce nouvel Eſtre.

L'AMI.
Et qui donc ?

L'AUTEUR.
Cet Adoleſcent
Que l'on voit depuis peu, comme un Aſtre naiſſant,
Commencer ſa carriere, & *parfumer* le monde
De l'ambre qu'il exhale une lieue à la ronde.
Eh ! le voici lui-même avec tout ſon éclat,
Qui ſort de la couliſſe, armé de ſa lorgnette.

L'AMI
La définition en ſera bientôt faite.
Ce n'eſt qu'un jeune Sot qui voudroit être un fat.
Ah ! le voici qui nous regarde.
Il va nous aborder ſi nous n'y prenons garde.
Tâchons de l'éviter.

SCENE II.

LE JEUNE SOT, L'AUTEUR, L'AMI.

LE JEUNE SOT.
OU diable courez-vous ?

L'AMI.
Nous allons nous placer

LE SOT.
Parbleu, vous êtes fous,

L' AMI.

Pourquoi ?

LE SOT.

Dans un moment vous ſerez à votre aiſe.
Prétendez-vous reſter ?

L' AMI.

Si vous le trouvez bon.

LE SOT.

Reſtez ; amuſez-vous beaucoup.

L' AMI.

Et pourquoi non ?

LE SOT.

Vous ne ſçavez donc pas ? . . . .

L' AUTEUR.

Que la Piéce eſt mauvaiſe ;

LE SOT.

Fiez-vous à l'Affiche ! On va faire un beau bruit.

L' AMI,

Qu'eſt-il donc arrivé ? Peut-on en être inſtruit ?

LE SOT.

Point de Piéce nouvelle : oui , vous dis-je , elle eſt nulle ;
On ne la donne point. Rien n'eſt plus ridicule.

L' AMI.

Mais le ſçavez-vous bien ?

LE SOT.

Attendez un moment.
Suivant toutes les apparences ,
L'Orateur de la troupe , après trois révérences ,
Vous va faire un ſot compliment ;
Et puis , du Bajazet , tant qu'il pourra s'étendre ,
Que vous ſerez priés très-humblement d'entendre.
A votre avis , le tour vous paroît-il galant ?
Du Bajazet ! ma foi rien n'eſt plus régalant !
Qu'en dites-vous ? Parlez, je veux voir la déroute.

L' AMI.

Ce que vous m'apprenez , m'étonne.

L'AUTEUR.

Et moi, j'en doute.

LE SOT.

J'ai vû dans les foyers les Acteurs en Turban,
Les Actrices en Doliman.
Repliquez. Vous riez ?

L'AMI.

Je n'ai point de replique.

LE SOT.

Peut-être les Acteurs, en ce moment critique,
Un peu mieux avisés, ont craint un mauvais sort.
Mais n'importe ; la Troupe a tort.
Une Piéce nouvelle est toujours assez bonne.
Les vieilles à présent n'amusent plus personne.

L'AMI.

Et celle qu'on devoit aujourd'hui nous donner,
Vous est-elle connue ?

LE SOT.

On m'en a fait l'histoire.

L'AMI.

Eh bien ?

LE SOT.

Je n'en ai pas surchargé ma mémoire.

L'AUTEUR.

Ce que nous dit Monsieur, a dequoi m'étonner;
Car l'Auteur ne lit guere, autant qu'on m'a pu dire.

LE SOT.

J'avois pourtant promis de me la laisser lire.
La Lecture devoit s'en faire un certain jour,
[Lecture d'amitié s'entend] j'en devois être.
Justement j'eus à faire un voyage à la Cour.
On remit la partie.

L'AUTEUR. *A part.*

Ah, le Sot petit-Maître !

L'AMI.

Mais à votre retour on sçut mieux ménager...

LE SOT.

Les femmes, à leur tour, ne purent s'arranger.

Tenez, la Piéce eſt malheureuſe.
Cette fatalité, qui la pourſuit ici,
A fait qu'aucun projet ne nous a réuſſi.
L'Auteur, je crois, m'en garde une rancune affreuſe.

L' A M I.

Comment ?

L E S O T.

C'eſt qu'il comptoit un peu ſur mes avis.

L' A M I.

Ah ! je n'y penſois pas.

L' A U T E U R.

Il les auroit ſuivis.

L E S O T.

Peut-être : mais du moins, il me l'a fait accroire ;

L' A M I.

Vous vous intéreſſez fortement à ſa gloire ?

L E S O T.

Oh ! beaucoup. Il peut s'en flatter.

L' A M I.

Vous le connoiſſez ?

L E S O T.

Fort.

L' A U T E U R. *A part.*

Oh ! je vais éclater.

L' A M I.

Il eſt de vos amis ?

L E S O T.

On ne peut davantage

L' A U T E U R.

Cet aveu m'eſt bien cher ; je vous ſuis obligé.

L E S O T.

Dequoi ?

L' A M I.

C'eſt que Monſieur eſt votre protégé.

L' A U T E U R.

Ah ! J'ignorois que j'euſſe un ſi grand avantage.
Du jour qu'il vous plaira, nous n'aurons qu'à datter.
Soyez toujours pour moi, Monſieur, ce que vous êtes,

L'AMI.

A part.
Oui, C'eſt-à-dire un Sot.

LE SOT *ſaluant.*

Monſieur....

L'AUTEUR.

Ce ſont des dettes.
Que ma reconnoiſſance aura ſoin d'acquitter.

LE SOT

Je connois tant d'Auteurs, que j'ai crû vous connoître.
D'ailleurs, je ſuis ravi....

L'AUTEUR.

Non; c'eſt moi qui dois l'être.

LE SOT.

Meſſieurs, je vous ſalue.

L'AMI.

Adieu donc.

LE SOT *de loin.*

Serviteur.

SCENE III.

L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

N'Etes-vous pas charmé de cette connoiſſance?
Vous venez d'acquérir un nouveau protecteur.

L'AUTEUR.

N'ai-je point trop bleſſé ſa ſotte ſuffiſance?

L'AMI.

Il peut être fâché; mais non pas affligé.
Comptez qu'il eſt puni, ſans être corrigé.
Mais Damis vient. Il a quelque choſe à nous dire,
Tenez-vous bien.

L'AUTEUR.

Pourquoi ?

L'AMI.

Votre procès eſt fait.
Ne le voyez-vous pas à ſon air ſatisfait !

SCENE IV.

DAMIS *riant.* L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

PEut-on rire avec vous de ce qui vous fait rire ?

DAMIS.

Je ris de la détreſſe & de l'épuiſement
De ceux qui ſont chargés de notre amuſement :
Où nos faiſeurs de Comédies
Vont-ils préſentement chercher leurs rapſodies ?
Il eſt bien ſingulier que les Auteurs du temps
Ne puiſſent rien tirer de la ſource publique !
Et que, pour leur fournir une Piéce Comique,
Il faille un autre monde, & d'autres habitans !
Ah ! Bien-tôt ils iront ſe pourvoir dans la Lune ;
Oui, les Auteurs iront....

L'AMI.

C'eſt la même rancune
Que vous gardez toujours contre ces pauvres gens !

DAMIS.

Point du tout ; je ſuis juſte, & des plus indulgens ;
Et j'éclate, à regret, contre leur ignorance.
Ne fourniſſons-nous plus à rire à nos dépens ?
Eſt-ce que le bon ſens a fait fortune en France ?
Et les Originaux y ſont-ils moins fréquens ?
A la Ville, à la Cour, l'eſpéce manque-t'elle ?
Il me ſemble pourtant que la moiſſon eſt belle ;

Et que, ſans en tàxer directement aucun,
Il en eſt parmi nous, plus de cent, au lieu d'un;
Dont les Miniſtres de Thalie
Peuvent avec ſuccès célébrer la folie.

L'AMI.

Que n'êtes-vous Auteur?

DAMIS.

Vous vous mocquez de moi.

L'AMI.

J'en ſerois bien fâché. Mais à propos de quoi,
Où va cette tirade? elle eſt pourtant fort belle.

DAMIS.

Parbleu, c'eſt à-propos de la Piéce nouvelle.

L'AMI.

On vous l'a lue apparemment?

DAMIS.

Non: mais dans les Foyers une petite amie
M'en a fait à l'inſtant toute l'anatomie.

L'AMI.

C'eſt une Actrice, ah bon! Suivant ſon ſentiment
Cela ne vaut donc rien?

DAMIS.

C'eſt aſſez ſon idée:
Mais ce n'eſt pas par où l'affaire eſt décidée:
Car on peut appeller de ces jugemens-là;
D'autant plus, que pour l'ordinaire,
Une Actrice ne voit que le rôle qu'elle a.
S'il n'a pas l'honneur de lui plaire,
Sur le reſte, auſſi-tôt, elle étend ſon arrêt.

L'AMI.

Et vous, ſur ſon rapport, qu'eſt-ce qui vous déplaît?
D'abord le titre eſt bon.

DAMIS.

Oui, s'il tient ſa promeſſe.
C'eſt ce qu'on ne voit point pour la plûpart du tems;
Et je ne crois non plus au titre d'une Pièce
Qu'aux Affiches des Charlatans.

L' A M I.

Celle-ci, ſelon vous, ne peut qu'être mauvaiſe ?

D A M I S.

Très-mauvaiſe.

L' A M I.

Voyons.

D A M I S.

C'eſt que, par parenthéſe,
La fable en eſt abſurde.

L'AUTEUR *à part.*

Ah ! Ceci me confond;

D A M I S.

Oui, bizarre, apocriphe, étrange, imaginaire.

L' A U T E U R.

Elle peut n'être pas dans la forme ordinaire.

D A M I S.

Soyez ſûr que la forme emportera le fond.
Voici d'abord ſur quoi ma critique s'exerce.
Le lieu de la Scéne eſt en Perſe.
Les perſonnages ſont des François déguiſés ;
Ou, ſi vous l'aimez mieux, des Perſans franciſés ;
Dont l'habit & le nom, ſuivant toute apparence,
Feront entre eux & nous la ſeule différence :
Car l'Auteur aura fait comme les autres font.
Sans doute il n'a pas pris la peine
De nous repréſenter des Perſans tels qu'ils ſont.

L' A U T E U R.

Oſe-t'on aujourd'hui dépaïſer la Scéne ?
L'Auteur en connoît le danger.
Imputez-en la faute. . . .

D A M I S.

A qui donc ?

L' A U T E U R.

A vous autres ;
Qui ne ſupportez rien qui vous ſoit étranger,
Et qui n'admettez plus d'autres mœurs que les vôtres;
Eh ! Comment varier vos plaiſirs en ces lieux ?
Renfermés dans la ſphére où le ſort vous fit naître,

Vous bornez la nature à votre façon d'être.
Tout ce qui n'est point vous, est absurde à vos yeux.
Vous ne reconnoissez aucune autre maniére
De parler, de penser, & même d'exister,
Que celle qui vous est propre & particuliére.
Que faire? L'on a beau réclamer, insister;
Vous ne voulez plus voir, que vous, sur vos Théatres,
Ou de vos préjugés soyez moins idolâtres,
Ou souffrez, puisqu'on cherche à combler vos desirs,
Que l'uniformité régne dans vos plaisirs.

DAMIS.

Vous êtes du métier, Monsieur, à vous entendre?

L'AUTEUR.

Et vraiment oui, pour mes péchez.

DAMIS.

Je ne sçais pas pourquoi vous vous le reprochez:
Mais aurez-vous aussi la bonté de deffendre
Une autre absurdité?

L'AUTEUR.

Voyons-la, j'y consens,

DAMIS.

L'Auteur a crû faire un chef-d'œuvre,
En mettant la Féerie en œuvre.

L'AUTEUR.

C'est une nouveauté.

DAMIS.

Qui n'a pas le bon sens.
Comment! Du merveilleux & de l'imaginaire
Dans un tableau des mœurs, où tout doit être vrai.
Dans un portrait naïf de la vie ordinaire,
Dans une Comédie; enfin?

L'AUTEUR.

C'est un essai,

DAMIS.

Qui tombera d'abord; comptez sur ma parole.

L'AMI.

Il peut plaire.

DAMIS.

Jamais. Le genre eſt trop frivole,

L' AMI.

Mais on s'y prête ailleurs.

DAMIS.

Oui, dans un conte bleu;

Ou ſur le Théatre Lyrique :
On veut bien ſouffrir la, que tout ſoit chimérique :
Mais à la Comédie, il n'en eſt pas ainſi.

L' AUTEUR.

N'eſt-ce pas le plaiſir que vous cherchez ici ?

DAMIS.

Oui : mais on veut qu'il ſoit d'une certaine eſpéce.
Si-tôt qu'il extravague, il nous choque, il nous bleſſe.
Il a ſon caractére, il a ſon genre à part,
Preſcrits dans tous les tems par les régles de l'Art.

L' AUTEUR.

Comment, vous prétendez lui donner des entraves,
Mais le connoiſſez-vous, le plaiſir ?

DAMIS.

Je crois qu'oui.

L' AUTEUR.

Vous y gagnerez plus en dépendant de lui.
Loin d'être ſes tyrans, devenez ſes eſclaves.
Ennemi d'un joug rigoureux,
Si tôt qu'il n'eſt plus libre, il devient l'ennui même.
Renoncez au plaiſir, ou changez de ſyſtême.
Quand il cherche à vous rendre heureux,
Ceſſez de lui preſcrire une triſte formule.
Les moyens qu'il ſaiſit ſont toujours les meilleurs :
Quelque forme qu'il prenne, ici tout comme ailleurs,
Croyez que le plaiſir n'eſt jamais ridicule.
Son nom le définit. Dès qu'il eſt, c'eſt aſſez.
Les régles n'y font rien. Il eſt au deſſus d'elles.
Quant à nous, ne ſoyons jamais embarraſſez
Que de le préſenter ſous des formes nouvelles,

C'eſt à nous autres d'en trouver ;
C'eſt à vous de les approuver.

L' AMI.

Eh mais ! il a raiſon : que diable ! au bout du compte,
Nous ne devons ici proſcrire que l'ennui.

DAMIS.

S'il eſt vrai, craignez donc la Piéce d'aujourd'hui.

L' AMI.

Elle peut réuſſir.

DAMIS.

L'épreuve en feroit prompte.

L' AMI.

Je me préviens pour elle.

DAMIS.

Ah ! je m'en réjouis.
Pour moi, je ſuis prévenu contre.

L' AMI.

Eſtes-vous toûjours juſte en pareille rencontre ?

DAMIS.

Seriez-vous curieux de perdre cent Louis ?

L' AMI.

Gagez contre Monſieur.

DAMIS.

Il en eſt bien le maître.

L' AUTEUR *à part.*

ne riſque déja que trop.

L' AMI.

Cela peut être.

L' AUTEUR *à Damis.*

Et combien mettrez-vous ?

DAMIS.

Autant.

L' AUTEUR.

Ah ! c'eſt trop peu.
Quand il s'agit du ſort d'une Piéce nouvelle,
On a tant d'avantage à parier contre elle,
Qu'on ne peut mettre moins de dix contre un au jeu.

Pou

Pour qu'elle réussisse il faut presque un miracle.
Mais la Toile se léve.

DAMIS.

Adieu, Messieurs, adieu.
Je m'en vais me placer.

L'AMI.

Vous vous troublez ?

L'AUTÉUR.

Morbleu ;
Son préjugé pourroit devenir un oracle.

Fin du Prologue.

AMOUR
POUR AMOUR,
COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

Pièce dans le genre gracieux, tirée du conte de la Belle et la Bête, comme l'opéra de Zémire et Azor.

ACTEURS.

UNE FE'E, ſous le nom d'ASSAN, Prince Perſan.

AZOR, Génie, Amant de Zemire.

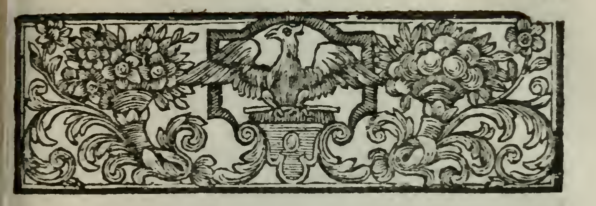
ZALEG, Génie, Amant de Nadine.

ZEMIRE.

NADINE.

Troupe d'Habitans & d'Habitantes.

La Scène eſt dans un Hameau voiſin de Bagdat.



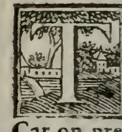
AMOUR POUR AMOUR.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.


U ſors d'avec Nadine ; & cet Objet charmant
T'aura communiqué ſon aimable enjoûment :
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime ;
N'eſt-il pas vrai, Zaleg ;

ZADEG.

Je ris d'un ſtratagême ;

Dont je vais essayer le succès en ce jour.
Mais à quoi me sert-il d'être heureux en amour ?

AZOR.

Comment donc ?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laisser revoir un jour notre Patrie,
Dès long-tems sa promesse auroit eu son effet.

AZOR.

Tu murmures ?

ZALEG.

J'ai tort !

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait !
Pour des êtres tels que nous sommes,
Il est fort amusant de vivre avec des Hommes ;
Pour peu qu'on les connoisse, on en est bien-tôt las.
Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas ;
Et je regrettai moins le séjour des Génies.
A tout prendre, il est vrai, que chez le genre humain,
On peut rencontrer sous la main
Des Mortelles assez jolies ;
Et que parmi l'espéce, il se trouve des cœurs,
Dont il nous seroit doux de nous rendre vainqueurs,
Mais tout ce que l'on en peut dire,
Est que la Terre a ses plaisirs.
Hé comment pourroient-ils remplir tous nos désirs,
Puisqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent suffire ?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'espoir.

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus,

AZOR.

Va, nous verrons finir notre métamorphose.
Tu sçais la loi qu'on nous impose

Pour rentrer dans les droits dont nous ſommes déchus.

ZALEG.

Oui, ſous cette figure aſſez hétéroclite,
Je ſçais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui ſoit jeune, & digne de charmer :
C'eſt la condition que l'on nous a preſcrite :
Nous avons ſatisfait à tout éxactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment ?
N'avons-nous pas rempli cette clauſe importune ?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah ! c'eſt à quoi je ne m'attendois pas.
Quelque part où le ſort ait promené nos pas,
Quoi ! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour une ?
Cependant nous voilà, tout comme au premier jour,
Habitans enchaînés dans ce maudit ſéjour :
Et la clauſe a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour,
Il falloit inſpirer un véritable amour :
Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre ! Hé, qu'avons-nous donc fait ?

AZOR.

Nous n'avons inſpiré qu'un goût foible & volage,
Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de paſſage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien : je ſuis sûr de mon fait.
J'ai plû, je me ſuis fait aimer.

AZOR.

En apparence.

ZALEG.

Et mais, on me l'a dit cent fois.

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG.

Vous me poussez à bout . . . . Parbleu j'en suis charmé ;
Vous verrez qu'on peut être heureux sans être aimé.

AZOR.

Le véritable Amour n'est plus guére en usage.

ZALEG.

Vous rafinez sur tout... Pour moi, je suis plus sage.
Nous serions selon vous, pour jamais en éxil,
Puisqu'on ne peut trouver de cet amour sincére !
Mais où se tient-il donc ? C'est donc une chimére !
Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, se peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable ?

AZOR.

Ah ! rien n'est plus indubitable.
Mais laissons le passé, songeons présentement.....

ZALEG.

Croyez que le présent n'ira pas autrement.

AZOR.

Et pourquoi donc ? Nadine, & l'aimable Zémire,
Sont capables d'aimer bien véritablement.

ZALEG.

On se flatte toujours de ce que l'on désire.
Aussi, que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à présent infléxible & cruelle,
Dont le cœur fut pour vous vainement enflammé ?
C'est notre Souveraine. Elle étoit assez belle.
Elle ne nous eut pas envoyés ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
Car, sur quoi fondez-vous un espoir qui m'étonne ?
Si la Fée eût voulu nous laisser nos attraits,
Passe encor : mais Seigneur, Nous paroissons tout prêts
D'entrer dans la saison qui précéde l'Automne.

AZOR.

AZOR.

Depuis qûe, ſous ces traits, nous ſommes déguiſés,
Ont-ils changé ?

ZALEG.

Non : mais nos tréſors épuiſés....

AZOR.

En avons-nous beſoin auprès de nos maîtreſſes ?
Ce ne ſont, à leurs yeux, que de fauſſes richeſſes.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en conſomme toûjours.
Il vous eſt défendu de dire qui vous êtes.
Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots conſacrés aux plus tendres amours :
Ceux *d'aimer*, *d'adorer*, *de flâme*, *de tendreſſe*,
Ne vous ſont pas permis. La défenſe eſt expreſſe.
Vous en êtes réduit aux ſoins officieux,
Aux aſſiduités, au langage des yeux,
Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire ?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas beſoin de commentaire.
Et pour vous achever, vous avez un Rival,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour paſtoral.
Ses grands airs, ſes grands mots, ſon rang, ſon opulence,
Doivent emporter la balance.
Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaiſon ?
De l'eſprit, du ſçavoir, du ſens, de la raiſon,
Et le reſte; Seigneur, tout cela mis en ſomme
Fait tout juſte en amour zero, je le ſçais bien.

AZOR.

Mais Aſſan n'eſt qu'un fat.

ZALEG.

Et morbleu, n'eſt-ce rien ?
Pour l'ordinaire, un fat ſupplante un honnête homme.
C'eſt l'ordre. Attendez-vous à jouer de malheur.

AZOR.

Ah ! Zémire, Zémire, aurois-je la douleur
De vous voir devenir ſon heureuſe conquête ?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.
Zémire aura le ſort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.
Toute comparaiſon ſeroit injurieuſe.

ZALEG.

Je m'attendois à ce diſcours ;
Car, en fait de maîtreſſe, il arrive toûjours
Qu'on croit que la derniere eſt la plus merveilleuſe.

AZOR.

Ah, quelle différence ! Et que j'ai de raiſons
Pour excepter Zémire, & pour mieux juger d'elle !
A cet âge, où l'on croit qu'il ſuffit d'être belle,
Zémire croit avoir beſoin de mes leçons.
Que dis-je ? Elle en connoît le prix.
Loin de laſſer ſa complaiſance,
Mes conſeils ſont reçus avec reconnoiſſance.
Les progrès que j'ai faits, ne m'ont pas moins ſurpris
Que le fonds de ſon cœur & de ſon caractére.
Non, Zaleg, les ſoins aſſidus
Que je prends tous les jours d'une éléve ſi chére,
Pour Zémire & pour moi ne ſeront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit-elle rien à travers ce myſtére ?

AZOR.

Hélas ! je n'en ſçais rien. Mais independamment
De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,
Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
Je crois que le plus ſûr eſt de chercher à plaire,
D'aimer, avant que d'être un Amant déclaré.
Un aveu bien ſouvent ne devient téméraire
Que faute d'être préparé.
C'eſt ainſi que mes ſoins, agréés par Zémire,
La ménent pas-à-pas vers l'amoureux empire ;

Elle s'attache à moi, ſans s'en appercevoir.
Elle s'accoutume à m'entendre ;
La ſincere amitié qu'elle me laiſſe voir,
Se changera bientôt en amour le plus tendre :
Ce moment n'eſt pas loin ; il viendra ; je l'attends.

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
Suppoſez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui vous eſt néceſſaire ;
S'il demeure ſecret, il vous ſervira peu.
Il faut qu'elle en faſſe l'aveu,
De façon que la Fée en ſoit bien convaincue :
Autrement, marché nul, & l'affaire eſt rompue.
Il faut qu'avec ſincérité,
Et ſans aucune obſcurité,
Zémire diſe d'elle-même ;
J'aime Azor ; c'eſt Azor que j'aime.
Ce ſont les mots preſcrits.

AZOR.

Hélas ! je le ſçais bien.

ZALEG.

Tous les équivalens ne ſerviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimére eſt nouvelle !
Elle ne les ſçait pas ; comment les dira-t-elle !

AZOR.

Comment ?

ZALEG.

Oui ; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature & l'amour les lui pourront apprendre.

ZALEG.

Ah Seigneur ! c'eſt fort bien le prendre.
En admettant la ſuppoſition,
Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun uſage,
Que vous ne vous ſoyez déclaré ſon Amant ;

Que vous n'ayez parlé, comme on parle en aimant ?
Préviendra-t-elle votre hommage ?
Quand vous en feriez adoré,
Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré ?
Elle doit vous laiffer venir, & vous attendre.
Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainfi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah ! je crois mieux l'entendre.
Je compte, en dépit d'elle, être bientôt heureux.
Sans craindre qu'elle s'en offenfe,
J'ai trouvé le fecret d'éluder fa défenfe.
Nadine va fçavoir, à n'en pouvoir douter,
Que je l'aime.

AZOR.

Tu fçais ce qui peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du meffage
Certains jeunes oifeaux dreffés pour cet ufage.
Nadine, avant la fin du jour,
Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, & réuffis.

ZALEG.

Je n'en fuis pas en peine.

AZOR.

Adieu.

SCENE II.

AZOR *feul.*

Voici l'heure à peu près :
Voyons dans la route prochaine
Si Zémire n'eft point fous ces ombrages frais.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

Ne ferions-nous pas mieux d'être avec nos compagnes
A folâtrer enſemble au milieu des campagnes ?

ZEMIRE.

Ces prétendus plaiſirs ne flattent plus mes ſens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéreſſans ?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies ?
Je voudrois égayer un peu mes rêveries.
Pour moi j'irois plûtôt au bord de nos ruiſſeaux :
On entend leur murmure ; on voit couler leurs eaux ;
Aſſiſe ſur les fleurs qu'ils font ſans ceſſe éclore ;
On en cueille ; on s'en pare ; on s'embellit encore ;
On y reſpire un air délicieux,
Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle :
Leur onde claire & pure eſt un miroir fidelle ;
On peut avec plaiſir y promener ſes yeux ;
Le Ciel s'y peint, & l'on s'y voit ſoi-même.

ZEMIRE.

Ces amuſemens-là ne ſont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change !

NADINE.

Oui, ſans ſçavoir pourquoi.
Ne l'éprouvai-je pas moi-même ? expliquez-moi,
Pourquoi, de jour en jour, je deviens ſi joyeuſe.
Souvenez-vous du tems, où vous diſiez très-bien
Qu'une fille ennuyée eſt toujours ennuyeuſe.
Je l'étois ; ou plutôt je n'étois bonne a rien :

Mais nous avons troqué d'humeur l'un avec l'autre ;
Vous avez pris la mienne ; & moi, j'ai pris la vôtre :
Je crois, en bonne foi, vous devoir du retour.

ZEMIRE.

Peut-être.

NADINE.

Ah ! rien n'eſt plus viſible,
Eh quoi ! Tous vos plaiſirs s'envolent chaque jour.

ZEMIRE.

D'autres ont ſuccédé.

NADINE.

Cela n'eſt pas poſſible !
Et quels ſont ces plaiſirs ?

ZEMIRE.

Ce ſont ceux que le temps,
L'âge, avec la raiſon, aménent chaque année.

NADINE.

Ah, ah, vous parlez d'âge ! A peine êtes-vous née.

ZEMIRE.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas vingt ans ?

NADINE.

Et mais, un jour viendra que nous en aurons trente.
D'ici-là, c'eſt un ſiécle. On n'en voit pas la fin.
Cependant, profitons de la ſaiſon courante.
Dans les plaiſirs du tems coulons notre deſtin.
Nous ferons comme ont fait nos méres, nos parentes.
D'ailleurs, chaque ſaiſon a des fleurs différentes ;
Chaque âge doit avoir ſes plaiſirs ; au ſurplus....

ZEMIRE.

Tout me donne à rêver ;

NADINE.

Et moi tout me diſſipe.

ZEMIRE.

Je me forme l'eſprit ;

NADINE.

Et moi je m'émancipe.

ZEMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZEMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
De quoi me faire un fond heureux & suffisant
Pour un temps à venir :

NADINE.

Vous perdez le présent
Qui vaut tout l'avenir ensemble.
On ne rajeunit pas.

ZEMIRE.

Hé qu'importe ?

NADINE.

Fort bien.

ZEMIRE.

Ah ! de grace, finis ce fâcheux entretien.

NADINE.

Vous ne méritez pas, d'être à l'âge où vous êtes;
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.
Peut-on s'en soucier si peu !
Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
Vous l'êtes parmi nous ; & d'un commun aveu,
Nous vous cédons l'honneur d'en être la plus belle;
Encor faut-il y prendre un peu de part !
Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,
Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art,
La beauté même a besoin de parure.
Pardonnez ma franchise, & sçachez votre état;
Déja cette langueur qui vous est étrangére,
A fait sur vos appas une trace legére :
Et l'ennui qui vous gagne altére votre éclat.

ZEMIRE.

Je suis donc bien changée ?

NADINE.

Eh mais, un peu, vous dis-je :
Si vous n'y mettez ordre . . .

ZEMIRE.

Hélas !

NADINE.

Vous ſoupirez ?

ZEMIRE.

Il eſt vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous ? Quel ſujet vous afflige,
Zémire, eſt-ce-là tout ce que vous me direz ?

ZEMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en ſçais encore.

NADINE.

Le myſtére entre nous n'eſt pas trop de ſaiſon.

ZEMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore ?

NADINE.

Hé quoi, vous prétendez que c'eſt à la raiſon
Qu'il faut attribuer votre métamorphoſe ?

ZEMIRE.

Je l'ai cru.

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cauſe.

ZEMIRE.

Une autre cauſe ?

NADINE.

Aſſurément.
C'étoit votre penſée ; & moi, voici la mienne.
Lorſque la raiſon vient (puiſqu'il faut qu'elle vienne)
Peut-elle en même-tems, & ſi différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur & la vôtre;
Egayer l'une, attriſter l'autre ?
Elle doit opérer de la même façon.

ZEMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque ſoupçon.

NADINE.

Avouez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe au-dedans de vous-même?

ZEMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.
Hélas ! depuis un temps que ſuis-je devenue ?
Il ſemble que j'habite une terre inconnue :
Tout ce qui m'environne eſt étrange à mes yeux :
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vue ;
Mon ame eſt autrement émue.
Mes eſprits & mes ſens n'ont plus le même cours :
J'y trouve un changement qui n'eſt que trop viſible ;
Je me cherche en moi-même, & je m'y perds toûjours.
Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'eſt pas poſſible
De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.
C'eſt en vain que je veux ſortir de ma langueur :
Je m'y ſens retenir par d'invincibles charmes.
Je m'exhale ſans ceſſe en ſoupirs, en regrets :
Et ſans ſçavoir quels ſont mes ſentimens ſecrets,
Souvent je m'attendris juſqu'à verſer des larmes.
Cependant, quel que ſoit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur ſeroit, ce me ſemble,
De chercher à ſortir d'un état importun.
C'eſt comme un ſort : il y reſſemble.
A l'égard du reméde, il doit s'en trouver un.
Que ne conſultez-vous ? . . .

ZEMIRE.

Qui donc ?

NADINE.

Azor.

ZEMIRE.

Je n'oſe.

NADINE.

Vous n'oſez ?

ZEMIRE.

Non, vraiment.

NADINE.

Et quelle en eſt la cauſe ?

ZEMIRE.

Hélas ! c'eſt ce que juſqu'ici
Je n'ai pas encor éclairci. *Elle ſe regarde.*
Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.
Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J'attendrai.

ZEMIRE.

Sois toûjours ma compagne fidelle.
Je t'ai confié ma douleur ;
Tu vois que j'ai bien du malheur :
C'eſt un titre de plus pour m'aimer davantage.

NADINE.

Allez, je ſçais à quoi notre union m'engage :
Comptez de plus en plus ſur ma tendre amitié.

ZEMIRE.

Ne t'en vas pas.

NADINE.

Hé non.

SCENE IV.

NADINE *ſeule.*

ELle me fait pitié.
Azor la perd. Depuis cette époque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, & dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raiſonner morale ;
Et, qui pis eſt encore, à s'en remplir l'eſprit !
J'ai toûjours bien penſé qu'elle nous eſt mortelle.
La fureur de ſçavoir quelque choſe de plus,
Et de primer ſur nous d'une façon nouvelle,
De pouvoir abonder en diſcours ſuperflus,

De parler, ou plûtôt d'ennuyer comme un Livre,
Entre Azor & Zémire a fait la liaison.
Si, par un coup du Ciel, elle ne s'en délivre,
La pauvre malheureuse y perdra la raison.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire ?

AZOR.

Oui, Nadine;
Je la cherche.

NADINE.

Elle sort à l'instant de ces lieux.
Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux.

AZOR.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toûjours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre sa volonté ?
Excusez ma franchise.

AZOR.

Elle est un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces sublimes discours, ces propos merveilleux,
Ces entretiens abstraits, que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guére à trouver ennuyeux ?

AZOR.

Nos entretiens sont tels qu'il convient à Zémire.

NADINE.

Je ne ſçais pas comment elle a pu s'en coeffer.
Ce n'eſt point notre fait que de philoſopher.
Quoi qu'on diſe en faveur du ſexe dont nous ſommes,
Les éloges ſont faux, ou du moins trop flatteurs.
Le Ciel ne nous fit point pour être des Docteurs :
C'eſt un métier qu'il faut abandonner aux hommes,
Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a ſon talent. L'art de plaire eſt le nôtre ;
Celui de raiſonner, bien ou mal, eſt le vôtre.
Ainſi tout s'eſt trouvé réparti ſagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve aſſez belle.
Avant que vous euſſiez ſur elle
Acquis un peu trop de pouvoir,
Elle avoit tout l'eſprit que nous devons avoir ;
Elle cherchoit à plaire ; elle paroit ſes charmes ;
Et de l'ajuſtement y joignoit le ſecours.

AZOR.

Sa beauté n'a beſoin que de ſes propres armes.

NADINE.

Chanſons ! En ſe parant, on y gagne toujours.
D'ailleurs, tout s'enſuivoit ; les plaiſirs & les graces
Sembloient voltiger ſur ſes traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus ?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'eſt donc d'aujourd'hui ?

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle ſe meurt d'ennui.

AZOR.

Je n'en ſçais pas la moindre choſe.

NADINE.

C'eſt que l'on ne ſçait pas tous les maux que l'on cauſe.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois auſſi.

AZOR.

Elle ne ſemble pas avoir aucun ſouci.

NADINE.

Sa triſteſſe paroît aſſez ſur ſon viſage;
Et je ne comprends pas que l'on diſpute un fait.

à part. AZOR.

De l'amour que j'inſpire eſt-ce un heureux préſage?
Aurois-je le bonheur de cauſer cet effet?
Ou bien ſeroit-ce Aſſan, pour qui Zémire!...
haut.
Mais quelle viſion! Que venez-vous me dire?
Votre amie a préciſément
Cette douce gayeté, cet aimable enjoûment,
Qui, ſans aller jamais juſques à la folie,
S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Eh! c'eſt qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous paſſer ce point.
Elle, de la triſteſſe? Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle eſt ſi bien en proye au chagrin le plus ſombre;
Que même ſa beauté s'en reſſent.

AZOR.

Ah, grands Dieux!
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ſes yeux:
Les beaux jours du printemps ne ſont pas plus beaux qu'elle:
A chaque inſtant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ſes appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle ſe contrefaſſe.

AZOR.

Nadine, la beauté ne ſe contrefait pas.

NADINE.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en face ;
Je l'attends ici juſtement.

AZOR.

Je conviens avec vous que ſon ajuſtement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la ſimplicité fait toute ſa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raiſon.

SCENE VI.

ZEMIRE, *avec gayeté & ornée galamment avec des fleurs.* AZOR, NADINE.

ZEMIRE.

Me voilà,

AZOR.

Quelle parure ! Ah Ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

à part. AZOR.

Zémire cherche à plaire, & ce n'eſt pas à moi.

ZEMIRE.

J'ai ſuivi tes avis.

NADINE.

Je devine pourquoi.
Vous me paroiſſez bien contente !

ZEMIRE.

Pour contente, à préſent je la ſuis.

NADINE.

Un moment.
Apporte bien du changement.

AZOR.

Ah ! Nadine, un moment, laiſſez-nous, je vous prie.

NADINE.

Volontiers : Auſſi-bien le ſérieux m'ennuye.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor ! ...

AZOR.

Zémire ! . . .

ZEMIRE.

Hé mais. . . .

AZOR.

Hé bien ?

ZEMIRE.

Vous paroiſſez
Rêveur ?

AZOR.

Je le deviens.

ZEMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne ſçais.

ZEMIRE.

Par quelle avanture imprévue
Aurois-je le malheur de bleſſer votre vue ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouit.

ZEMIRE.

Quel eſt ce ſombre accueil ?
Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! vous embelliſſez ce qui pare les autres.

ZEMIRE.

Des complimens ſi vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les attirez.

ZEMIRE.

Daignez mieux me traiter ;
Azor, au nom des Dieux, quels chagrins ſont les vôtres ?

AZOR.

Que me demandez-vous ?

ZEMIRE.

D'en être de moitié.

AZOR.

Je ſuis trop malheureux.

ZEMIRE.

Mes inſtances ſont vaines !
Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?
Elle peut, au défaut de mon expérience,
Du moins, de vos malheurs, adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me preſſez de vous ouvrir mon cœur,
Avez-vous bien en moi la même confiance ?
Depuis qu'auprès de vous je me ſuis attaché,
Voyons, n'avez-vous rien que vous m'ayez caché ?
La confiance exige, & veut du réciproque.
Ce doux épanchement doit être mutuel.
Hé quoi donc ? Vous gardez un ſilence équivoque ?

ZEMIRE, *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR, *à part.*

Ah, quel moment cruel !
Haut.
Le trouble & la rougeur vous ſervent d'interprête.

ZEMIRE.

Azor, ne croyez pas une amie indiſcréte.

AZOR,

AZOR.

Ce reproche ingénu n'eſt pas un déſaveu.
Zémire....

ZEMIRE.

Qu'ai-je dit ?

AZOR.

Remettez-vous un peu.
Concertez mieux votre réponſe.

On entend un bruit de Cors de chaſſe.

Qu'entens-je ? C'eſt Aſſan ! Ce grand bruit nous l'annonce.
Vous l'attendiez, ſans doute ! Il tourne ici ſes pas,
Et vient, fort à propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.

à part.

Obſervons-les des yeux.

SCENE VIII.

ASSAN, ZEMIRE. *Suite d'Aſſan.*

ASSAN *à ſa Suite.*

JE réjoindrai la chaſſe.

SCENE IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN, *à part.*

SOus ces traits empruntés, continuons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ſes amours ;

L'ingrat n'a pû m'aimer, empêchons qu'on ne l'aime.
Haut.
Ah ! Zémire, c'eſt vous ! Mon bonheur eſt extrême.
Je m'échape en ſecret pour venir honorer
L'objet le plus charmant que le Ciel ait fait naître.
Dans ſon plus bel ouvrage, Aſſan vient l'adorer.
Zémire, à ce portrait, devroit ſe reconnoître.

ZEMIRE *inquiéte.*

Qui, moi ?

ASSAN.

Vous ſeule y reſſemblez.
Ramenez vos regards errants dans ces retraites.
Ne cherchez point ailleurs ce qui n'eſt qu'où vous êtes.
L'amour & la beauté ſont ici raſſemblés ;
Aſſan vient, à vos pieds, dépoſer ſon hommage.
Vous ne me dites rien ?

ZEMIRE.

Vous parlez un langage
Qui ne s'eſt pas encore introduit dans ces lieux.

ASSAN.

C'eſt celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inſpire.

ZEMIRE.

Si je vous inſpirois, je vous entendrois mieux.

ASSAN.

Zémire, ſe peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi! vous ne voyez pas que je cherche à vous plaire,
Que je vous aime enfin ?

ZEMIRE.

Vous m'aimez ! Et pourquoi ?
A peine avez-vous fait connoiſſance avec moi.

ASSAN.

Vous avez triomphé dès la premiere vue,
Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévue,
Quand j'ai voulu combattre, il n'en étoit plus temps.

ZEMIRE.

Plus vous vous expliquez, & moins je vous entends.

Ces grands mots de combat, de triomphe, d'atteinte,
M'embarrassent l'esprit.

ASSAN.

En quoi ?

ZEMIRE.

Il sembleroit que c'est par force & par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

ASSAN.

Vous parlez d'amitié, lorsque je vous adore !
Ce que vous m'inspirez porte un nom plus charmant.

ZEMIRE.

Et quel est-il ?

ASSAN.

L'amour, dont le feu me dévore.

ZEMIRE.

Dites-moi, cet amour est donc un sentiment.

ASSAN.

Ah Ciel, si c'en est un !

ZEMIRE.

Voilà ce que j'ignore.
Plus doux que l'amitié ?

ASSAN.

Mille fois plus encore.
De tous les sentimens, l'amour est le plus doux.
Tel qu'il est dans mon cœur, il les renferme tous.

ZEMIRE, *à part.*

Il peut avoir raison.

ASSAN.

Le rapport est fidelle.
Puissiez-vous en juger par vous-même en ce jour !
La plus vive amitié n'en est qu'une étincelle :
Ou plûtôt elle n'est que l'ombre de l'Amour.

ZEMIRE.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles :
J'en ignorois jusques au nom.
Pourriez-vous m'expliquer de si grandes merveilles ?
Quand on a de l'amour, à quoi le connoît-on ?

ASSAN.

A tout ce que je ſens, quand le ſort nous raſſemble.

ZEMIRE.

Et que reſſentez-vous ?

ASSAN.

Tous les plaiſirs enſemble.

ZEMIRE, *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit ſur tous mens ſens.

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je reſſens,
L'effet que font ſur moi vos armes invincibles ?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs ſenſibles.
Ce qu'on ne reſſent point ne s'imagine pas.

ZEMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous ?

ZEMIRE.

Je vous ſuis pas-à-pas.
Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !
Oui, Zémire, auſſi-tôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les ſoucis m'attendent au retour ;
Par-tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux ſéjour,
Aucun amuſement n'eſt plus à mon uſage :
Je ne ſçais quelle affreuſe & mortelle langueur
Répand autour de moi le plus ſombre nuage.

ZEMIRE, *à part.*

Il ſemble, mot-à-mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'inſtruire.
Haut.
Je devine, à peu près, ce que vous m'enſeignez.
J'imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il conduire ?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il eſt mutuel.

ZEMIRE.

Et quand il ne l'eſt pas ?

ASSAN.

Ah ! rien n'eſt plus cruel.

ZEMIRE.

Comment faut-il qu'il ſoit pour être réciproque ?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper ; rien n'eſt moins équivoque.
Pour être l'un à l'autre, il ſemble qu'on ſoit né ;
Chacun, vers l'objet de ſa flâme,
Par un penchant égal, eſt ſans ceſſe entraîné ;
On ne fait plus qu'un cœur, qu'un eſprit & qu'une ame ;
On ne penſe, on n'agit, on n'exiſte en effet
Qu'autant que l'on s'adore ; on devient ce qu'on aime.

ZEMIRE *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez eſt le bonheur ſuprême.
Ah ! de tous les états, voilà le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'eſt pas aſſez de me croire :
Pour en être plus ſûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZEMIRE.

C'en eſt aſſez ; j'ai ſçu ce que je veux ſçavoir.

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reſte encore
A goûter le plaiſir d'aimer à votre tour.

ZEMIRE.

Que ſçavez-vous ſi je l'ignore ?

ASSAN *ſe jette aux pieds de Zémire.*

Que cet aveu m'eſt cher ! Oh, trop heureux retour !
Zémire, l'on peut donc vous aimer & vous plaire ?

ZEMIRE.

Ce tranſport n'eſt pas néceſſaire.
A part, en voyant Azor & fuyant.

SCENE X.

AZOR *prend la place de Zémire.* ASSAN.

ASSAN.

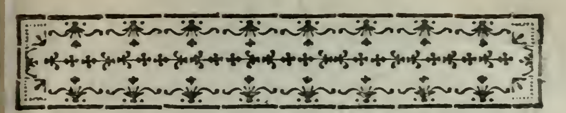
Je connois le prix d'un don ſi précieux.
Zémire, aimez autant que vous êtes aimée ;
Et ſoyez, à jamais, ma fortune, mes dieux....
il ſe léve.
Qu'eſt devenu l'objet dont mon ame eſt charmée ?
à Azor.
C'eſt toi qui l'as fait fuir, rival trop indiſcret !
Reſte ; & dévore ici ta honte & ton regret.

SCENE XI.

AZOR *ſeul.*

Ce qu'il me fait entendre, a dequoi me confondre :
Il n'eſt donc plus de cœur dont on puiſſe répondre ?
D'où vient qu'à mon aſpect Zémire a diſparu ?
Elle a fui dès qu'elle m'a vû.
Seroit-ce par égard pour moi-même, ou pour elle ?
Que veut dire un coup d'œil confus, embarraſſé,
Qu'elle ſemble m'avoir tendrement adreſſé ?
La victoire d'Aſſan peut n'être pas réelle.
N'en croyons que Zémire. On peut lire aiſément
Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.
Je pourrois avoir pris une allarme trop forte....
Je cherche à m'abuſer, je le ſens ; mais n'importe ;
Saiſiſſons une erreur qui flatte mes déſirs :
On n'en refuſe point de la main des plaiſirs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZALEG *seul.*

L'Amour m'a fait trouver un heureux ſtratagême:
Nadine doit ſçavoir à préſent que je l'aime.
On n'avoit jamais pris de pareils truchemens.
Mais il ſuffit d'aimer; & tout ſert aux amans.

SCENE II.

NADINE, ZALEG.

NADINE.

REprenez vos oiſeaux.

ZALEG.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Quel dommage!
Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
En y ſubſtituant un refrain ennuyeux.
Je ne puis ſoutenir cet étrange ramage.

ZALEG.

Que vous difent-ils donc de fi fâcheux.

NADINE.

Comment ?
Du matin jufqu'au foir s'entendre inceffamment
Répéter, fredonner, ramager à l'oreille ;
Zaleg aime Nadine ! Eft-il gêne pareille ?
Que ne leur laiffiez-vous les fons mélodieux
Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines ?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous.

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
Les entendre chanter leurs plaifirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain.
Qui vous paroît trop uniforme.
Pour lui donner une autre forme,
Vous avez un moyen certain.
En tranfpofant les noms....

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Et mais, vous pourriez leur apprendre
A mettre votre nom à la place du mien.

NADINE.

Cela diroit : » Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaifirs & les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils foient dans la bouche des autres.
Bon voyage aux oifeaux : en faveur de leurs chants ;
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites.
Continuer leurs chants nouveaux ;

Et

Et bientôt les autres oiseaux
Seront aussi mes interprêtes.
Ils auront des petits qui les imiteront.
Les uns, de proche en proche, iront dans les campagnes,
Dans les forêts, sur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront;
D'autres, accoûtumés à de plus grands voyages,
Traverseront les vastes mers,
Et porteront au bout de l'univers
La nouveauté de leurs ramages;
Et par-là, nos deux noms réunis désormais,
Seront connus par-tout, & ne mourront jamais.

NADINE.

Non; un pareil honneur n'est pas ce qui m'anime;
Plus nous faisons de bruit, & moins on nous estime:
Ainsi je garderai vos petits indiscrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos secrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je suis en rendez-vous.
Je la vois; elle vient. Laissez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas besoin d'un témoin tel que vous.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

Nadine, excuse-moi, si je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuse au lieu de m'ennuyer.
Eh bien, Azor, Assan, n'ont pû vous égayer?

ZEMIRE.

Je ne ſçais plus auquel entendre.

NADINE.

Eh ! de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZEMIRE.

Ah, Nadine !

NADINE.

Quoi donc ?

ZEMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

NADINE.

Sur quel ſujet ?

ZEMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
Aſſan, qui me déplaît, que je ne puis ſouffrir,
Vient pourtant de me découvrir
Des choſes qui vont te ſurprendre,
Dont il ſemble qu'Azor ait craint de me parler,
Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE.

Voyons.

ZEMIRE.

C'eſt une découverte
Qui pourra bîen cauſer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t-il appris ?

ZEMIRE.

Le ſecret de mon cœur.

NADINE.

Comment ?

ZEMIRE.

Oui, la cauſe cachée
De cette mortelle langueur
Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte eſt bonne ; elle doit vous charmer.

ZEMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer ?

NADINE.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

ZEMIRE.

Eh bien dans la nature, il eſt un ſentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, & plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce ſentiment-là, comment l'appellez vous ?

ZEMIRE.

Il le nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien, s'il eſt ſi doux,
Soit ; ayons de l'amour, Zémire, il en faut prendre.

ZEMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'apprendre.

NADINE.

Comment vous craignez d'en avoir ?

ZEMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on ſçavoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée
Zemire me paroît en être épouvantée ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt rien de plus doux ?

ZEMIRE.

Oui : mais il n'eſt charmant qu'autant qu'on en inſpire :
S'il n'eſt pas mutuel, c'eſt un cruel martyre.

NADINE.

Mais, vraiment, il ſera mutuel entre nous.
Si c'eſt-la le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZEMIRE.

Nous ne pouvons enſemble en faire aucun partage.
Cet amour.... je ne ſçais comment te l'expliquer....
Ah, que j'y ſuis embarraſſée !

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZEMIRE.

Non, j'ai dans la penſée
Qu'il faut que tout me reſte, ou qu'un autre que toi,
Que je n'oſe nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Aſſan m'aime; il me l'a fait connoître:
Il a pour moi de cet amour:
Il ſera malheureux autant qu'on puiſſe l'être;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme eſt un peu moins obſcure;
Mais voyons, contez-moi cette étrange avanture.
Cet Aſſan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa ſituation deviendra bien affreuſe?

ZEMIRE.

Je ſerai dans le même cas.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuſe?

ZEMIRE.

Non; puiſqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE, *à part.*

J'ai mes raiſons auſſi pour chercher à m'inſtruire.
Haut.
Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour?
Quel effet dans ſon cœur auroit-il dû produire?

ZEMIRE.

Tous les tranſports qu'Aſſan m'a fait voir en ce jour.
Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore:
En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,
On ne peut jamais rendre un ſi ſenſible hommage.
L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce langage:
Hélas! c'eſt celui des Amans.
Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes!
Et qu'il m'épargneroit de ſoupirs & de larmes!

Il s'en ſeroit ſervi, s'il avoit de l'amour :
Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?
Je ne me ſouviens pas qu'Azor, juſqu'à ce jour,
M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême
De lui voir éprouver ces tranſports enchanteurs :
Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
Ni ces expreſſions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'uſage eſt ſi doux & ſi tendre.
Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés !
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Suppoſé que vous en ayez,
Eſt-il ſûr que ce ſoit pour Azor ?

ZEMIRE.

Je t'admire !
Et quel autre que lui pourroit m'en inſpirer ?
Sur ce qu'Aſſan m'a dit, je me ſuis reconnue.
Le détail qu'il m'a fait a deſſillé ma vue :
Ce n'eſt que loin d'Azor qu'on me voit ſoupirer ;
Son abſence m'accable, & me devient mortelle :
Il ſemble que ce ſoit une Eclipſe cruelle.
Mais ſi-tôt que je le revois,
Ma ſituation change, elle n'eſt plus la même.
Il ranime mes yeux, mon eſprit, & ma voix.
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il eſt doux ! Ah ! Nadine, en effet, je jouis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces momens, toûjours trop tôt évanouis,
L'avenir, le paſſé, tout ſe perd & s'oublie.
Mes chagrins ſont ſi bien détruits ou ſuſpendus,
Qu'il ne me ſouvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE, *à part.*

Je m'inſtruis fort bien avec elle.

haut.

Ah ! comme vous vous animez !
Vous avez deviné, c'eſt lui que vous aimez.

ZEMIRE.

Oui : mais j'aimerois ſeule.

NADINE.

Il vous ſuit avec zéle ;
Il vous donne des ſoins ; il vous préfere à nous.

ZEMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne ſe plaît ſeulement qu'avec vous.

ZEMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute ſa tendreſſe.
Ce n'eſt que l'amitié qui pour moi l'intéreſſe.
Tous ſes ſoins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'eſprit ou d'âge.
Je ne puis plus me ſupporter.

Elle s'aſſied.

NADINE, *à part.*

Tout bien conſidéré, je crois que Zaleg m'aime ?
Que ne me l'a-t-il dit ? D'où viennent ces égards.

ZEMIRE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZEMIRE.

Cependant, quand je ſonge à ces tendres regards
Qu'il attachoit ſur moi ! . . . Me ſerois-je trompée ?
Les miens plus d'une fois ont fait baiſſer les ſiens :
J'en ai ſouvent été frappée.
J'ai ſurpris des ſoupirs tout ſemblables aux miens.

NADINE.

Tant mieux.

ZEMIRE.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes,
Et quelquefois les yeux prêts à verſer des larmes,
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZEMIRE.

Mais ſa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh ! Ne gardez-vous pas avec lui le ſilence ?

ZEMIRE.

Le ſien peut-il ſe colorer ?
Nadine, ah, quelle différence !
Suppoſé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer. ...
Il me vient une idée. Oſerois-je la croire ?
Eſt-il honteux d'aimer ? Faut-il garder ſon cœur ?
Et ſeroit-ce bleſſer ſon honneur & ſa gloire
Que de reconnoître un vainqueur ?
Ah ! s'il faut que l'amour ne ſoit qu'une foibleſſe,
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'eſt pas naturel....

ZEMIRE.

Cette idée en effet me révolte & me bleſſe.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.
Vous vous fabriquez-là des terreurs inſenſées
Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laiſſer ſaiſir ?
Dans la confuſion de vos triſtes penſées
Votre eſprit ſe travaille, & ſe perd à plaiſir.
J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
Par bonheur je n'ai plus l'eſprit de m'attriſter.

Elle entend quelque bruit, & va regarder.

Qu'entens-je ?

ZEMIRE *languiſſamment.*

Quelle douce & paiſible influence
Vient aſſoupir mes ſens ? Je n'y puis réſiſter.
Sur mes yeux accablés le ſommeil va deſcendre :
C'en eſt fait ; il triomphe, & me force à me rendre.

NADINE *revenant.*

Ce n'eſt rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, eſpérez. Zaleg qui m'aime auſſi,
M'en avoit, juſqu'ici, toûjours fait un myſtere.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que, laſſé de ſe taire,

Il m'a fait sçavoir son amour.
Me diriez-vous pourquoi l'ingénieux détour
Dont Zaleg s'est servi, ne m'a pas moins charmée,
Que le plaisir d'en être aimée ?
Je vais vous le conter.... Mais je parle aux échos !
Ah, ah ! je vous endors ? Hé bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle sommeille;
La pauvre infortunée a besoin de repos.

SCENE IV.

ASSAN, ZEMIRE *endormie.*

ASSAN.

Le charme a réussi, Zémire est endormie.
Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :
Daigne m'aider, redouble tes pavots.
Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,
Employons les moyens qui rendent tout possible;
Déployons à ses yeux, prodiguons, répandons
Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
Zémire comme une autre y doit être sensible.

On lui apporte un coffret ouvert, plein de perles & de pierreries, qu'elle pose à côté de Zémire.

Qu'elle en trouve, en se réveillant,
L'assemblage le plus brillant :
Cette richesse imaginaire
Ne peut manquer d'avoir son succès ordinaire...
Mais, si le piége que je tends
Ne produit pas l'effet que j'en attends;
Quelle sera ma honte & ma douleur extrême !
Dans un songe enchanteur faisons que mon ingrat
Apparoisse à Zémire avec tout son éclat.
Opposons Azor à lui-même.

Puiſſe-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
Et perdre ſon bonheur en ſe faiſant aimer....
Je dois tout eſpérer de ce double artifice....
Que m'importe, pourvû qu'un des deux réuſſiſſe ?
Azor n'en aura pas un deſtin moins fatal.
Elle ſort.

SCENE V.

AZOR, *avec un bouquet à la main.*
ZEMIRE *endormie.*

AZOR.

AMour conduis mes pas... Quoi, toujours mon rival !
Il ſemble qu'en tous lieux ſon ombre m'accompagne!
C'eſt ici que Nadine a laiſſé ſa compagne :
Elle y doit repoſer loin du jour & du bruit.
Avançons, & cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me conduit:
La voici.... Mais, ô Ciel ! Que vois-je à côté d'elle !
Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profuſion ! Je l'avois bien prévue.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vue.
Mes yeux ſont éblouis ! Que deviendront les ſiens ?
Et moi, pour ſoûtenir un combat ſi funeſte,
Voilà ce que j'oppoſe, & quel eſt mon pouvoir.
Cette foible reſſource eſt tout ce qui me reſte.
Si le plus tendre amour ne la fait pas valoir,
Que vais-je devenir ?... Zémire, on vous outrage.
Ce tribut offenſant doit bleſſer votre honneur ;
Et vous devez ſentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil ſuborneur.

Dépoſons à ſes pieds une offrande plus pure.
Puiſſe-t-elle trouver quelque grace à ſes yeux !
Ah ! du moins je la tiens des mains de la nature.
Ce que j'offre à Zémire, eſt ce qu'on offre aux Dieux.

SCENE VI.

ZEMIRE *ſeule, ſe réveillant.*

OU ſuis-je ? Eſt-il bien ſûr que ce ne ſoit qu'un ſonge ?
N'ai-je point en effet diſpoſé de ma foi ?
Raſſurons-nous ; ce n'eſt heureuſement pour moi
Qu'une de ces erreurs où le ſommeil nous plonge.
Tâchons d'en effacer la triſte impreſſion....

Elle apperçoit les diamans.

Seroit-ce une autre illuſion ?
Suis-je encore endormie ? Ah Ciel ! Eſt-il poſſible ?
Eſt-ce à moi qu'on en veut ? La frayeur me ſaiſit.
Tandis que je dormois, quelle main inviſible
A mis auprès de moi ?... Mais liſons cet écrit.

(*Elle lit.*)

Zémire... c'eſt ainſi qu'Aſſan prouve qu'il aime.

Mon cœur ne ſe ſent point flatter
De ces preuves d'amour, qu'Aſſan fait éclater.
Quand j'y penſe, j'éprouve un ſentiment contraire.
Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriſer.
Quoi ! ſe peut-il qu'Aſſan ſoit aſſez téméraire...
Je ne ſçais point haïr ; mais je ſçais mépriſer.

Elle apperçoit le bouquet.

Ah, quel don plus flatteur ſe préſente à ma vue ?
Mon ame, à cet aſpect, eſt tendrement émue :
Il vient d'une autre main.. Ah, s'il venoit d'Azor !
Et quel autre que lui m'offriroit ce tréſor ?

De ſa tendre amitié c'eſt un aimable gage.

Elle prend le bouquet & l'admire.

Rien n'eſt pour moi plus précieux.
Qu'il m'eſt cher! Je l'accepte. Oui, j'en vais faire
uſage.
Que je l'admire encore! Il enchante mes yeux.
Il ſemble que ce ſoient autant de fleurs nouvelles
Qu'auparavant je ne connoiſſois pas.
Je ne leur avois point découvert tant d'appas:
Jamais je ne les vîs ſi fraîches & ſi belles.
On n'en pouvoit pas mieux aſſortir les couleurs.

Elle le flaire.

On ne peut reſpirer de plus douces odeurs.

Elle l'eſſaye.

Que je vais être ornée, & peut-être embellie!

Elle l'attache.

Il ſera beaucoup mieux... Non, rien n'eſt plus parant.
Je n'aurai point été ſi belle de ma vie.
Le plaiſir que je ſens m'en eſt un ſûr garant.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

AZOR, *à part.*

C'En eſt fait, mon ſecret n'eſt plus en ma puiſ-
ſance.
Tombons à ſes genoux... Je perdrois mon bonheur.

ZEMIRE, *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait & ma reconnoiſſance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

ZEMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma penſée;

L'expreſſion ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il eſt vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnue & mieux récompenſée.

ZÉMIRE *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié!

AZOR.

Je ſens à tous momens
Qu'elle augmente pour vous mes tendres ſentimens.

ZEMIRE.

Lui dirai-je mon rêve? Oui.

AZOR, *à part.*

Qui peut la diſtraire?

ZEMIRE, *à part.*

Sur mes doutes ſecrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire? O Ciel!

AZOR.

Vous ſemblez ſoupirer?

ZEMIRE.

Je ſoupire, il eſt vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriſte?
Aurois-je le malheur de vous en inſpirer?

ZEMIRE.

Vous?

AZOR.

Ah! Permettez que j'inſiſte.

ZEMIRE.

Hélas!

AZOR.

Diſſipez mon effroi.
Sur des momens d'abord ſi remplis d'allégreſſe,
Et que j'ai crus, pour vous, auſſi chers que pour moi,
Pourquoi répandez-vous la plus ſombre triſteſſe?

ZEMIRE, *après avoir rêvé.*

Elle vient malgré moi d'un ſonge que j'ai fait.

AZOR.

Un ſonge, dites-vous?

ZEMIRE.

L'impreſſion m'en reſte;
Il ſemble m'annoncer un avenir funeſte;
Et je crains qu'il n'ait ſon effet.

AZOR.

Quoi? vous donnez dans une erreur pareille;
Une chimére, une vapeur,
Qui ne durent qu'autant que la raiſon ſommeille,
Troublent votre repos! Un rêve vous fait peur?
Ah, Zémire, eſt-il vrai?

ZEMIRE.

Je l'avoue à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmerez-vous.

AZOR.

Voyons; j'y ferai mon poſſible.

ZEMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie inſenſible,
Dont la punition eſt d'errer parmi nous....

AZOR.

Je ſçais que je vous ai raconté ſon hiſtoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZEMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire,
Mais, tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes,
Qui forcerent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie....

AZOR.

Hé bien!

ZEMIRE.

M'eſt apparu.

AZOR.

Je vous ſuis;... Il vous eſt apparu?

ZEMIRE

C'eſt lui-même.

AZOR *tranſporté, à part.*

Ah! faut-il lui cacher que c'eſt moi qu'elle a vû?

ZEMIRE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe extrême.
Je l'ai vû de mes yeux, & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant... Mais c'étoit en dormant.
Sa beauté m'a frappée; il faut que je le diſe.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuſer.

ZEMIRE.

Et mais pardonnez-moi; je dois m'en accuſer.
Je n'ai pas même été ſurpriſe
Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer:
En effet, elle a pû s'en laiſſer enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle..

ZEMIRE.

Du moins, il me l'a dit.

AZOR.

Je le crois aiſément.

ZEMIRE.

Elle doit m'en punir, puiſqu'elle eſt ſi cruelle.

AZOR.

Je devine facilement
Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre.

ZEMIRE.

Le plus tendre, il eſt vrai.

AZOR, *à part.*

Que ne m'eſt-il permis!...

Haut.

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toûjours?

ZEMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire?....

ZEMIRE.

Et moi?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu ?
Votre cœur a-t-il pû demeurer inflexible ?

ZEMIRE.

Non.... Mais ce n'eſt qu'un ſonge, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZEMIRE.

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop ſenſible.

AZOR.

Fort bien.

ZEMIRE.

Comment, vous l'approuvez ?
A part.
Eſt-ce ainſi que je l'intéreſſe ?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, pourſuivez.

ZEMIRE, *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à ſa tendreſſe.

AZOR.

Tant mieux.

ZEMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu ?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne ſoit très-poſſible.
Enſuite!

ZEMIRE.

Je ne ſçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme ſur moi, s'eſt fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai ſuivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fuſſe unie.
Tous mes vœux ſe trouvant d'accord avec les ſiens,
J'ai reçu ſes ſermens, il a reçu les miens.
Auſſi-tôt le ſommeil, le Génie, & le ſonge,
Tout a fui. Quel plaiſir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit-là qu'un menſonge !

AZOR.

Peut-être.

ZEMIRE.

Comment donc ?

AZOR.

Ce ſonge peut avoir
Un effet plus conſtant que vous ne pouvez croire.

ZEMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devînt réel ?

AZOR.

Vous pouvez l'eſpérer.

ZEMIRE.

Que vous êtes cruel !
Au lieu de le chaſſer de ma triſte mémoire,
Vous augmentez l'effroi qu'il me laiſſe après lui.
Mais pourquoi penſez-vous autrement aujourd'hui ?
D'où vient que vous changez à préſent de langage ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'un ſonge eſt une erreur ?
Qu'en bien, ainſi qu'en mal, il n'eſt d'aucun préſage ;
Qu'il ne doit inſpirer ni crainte, ni terreur ;
Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye ?
D'un Génie inconnu je deviendrois la proye !
Je l'aimerois par force, ou par enchantement !
Non ; je n'aurai jamais un deſtin ſi contraire :
C'eſt en vain qu'il viendroit réclamer mes ſermens.

AZOR.

Eh quoi ? N'a-t-il pas eu le bonheur de vous plaire ?

ZEMIRE.

Ai-je agi librement en cette occaſion ?
Je n'ai point eu de part à cette illuſion.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZEMIRE.

ZEMIRE.

Je crois en être ſûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

ZEMIRE.

Et moi, je jure, je proteſte
Que jamais ce Génie avec tout ſon amour....

AZOR.

Ah! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reſte.
Tout ce qui vous eſt cher, vous preſſe par ma voix....

ZEMIRE.

Azor, c'en eſt aſſez; j'aurois tort, je le vois.
A vos ſages avis, Zémire doit ſe rendre.
Il faut nous épargner des débats ſuperflus.
Quel que ſoit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.
Ce ſera loin de vous.... Ne nous rencontrons plus;
Evitons-nous tous deux; moi, par obéiſſance;
Et vous, Azor, par complaiſance.

Elle détache ſon bouquet, & le lui rend, en le jettant avec dépit.

Au ſurplus, reprenez ce que je tiens de vous:
Aſſan en ſeroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR *ſeul.*

Que ſon dépit la rend touchante!
Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.

Ah Dieux, que la beauté s'embellit en aimant !
Que ſon courroux eſt cher à mon cœur ! Qu'il m'enchante !
Mais ce n'eſt pas aſſez, s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de ſa tendreſſe extrême.
Ne dira-t-elle point que c'eſt Azor qu'elle aime ?
Fée injuſte, à jamais voulez-vous vous venger ?

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NE me reprochez plus ma triſteſſe profonde.

NADINE.

J'ai crû que votre cœur devoit être content ;
Zaleg, que je quitte à l'inſtant,
M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZEMIRE.

Sa joye eſt un outrage ; & l'éclat qu'il en fait
Eſt d'une cruauté....

NADINE.

Vous pleurez !

ZEMIRE.

Oui, je pleure.
De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure,
Il devroit être ſatisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime,
Eſt-il bien raiſonnable ?

ZEMIRE.

Ah ! j'oſe t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor ; épargne ſa victime.

NADINE.

Allons, n'y penſons plus.

ZEMIRE.

Je le veux oublier.
Ah ! falloit-il qu'il vînt, exprès dans ces retraites,
M'apprêter le ſujet d'un ſi long repentir ?
Sçais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû ſentir
Dans les réponſes qu'il m'a faites ?
Il me céde ſans peine à qui voudra m'aimer ;
Je lui ſuis devenue une charge importune ;
Il ſe laſſe des ſoins qui ſembloient le charmer ;
Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune ;
En termes aſſez clairs il vient de m'annoncer
Qu'à l'eſpoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

NADINE.

C'eſt trop offenſer votre gloire.
D'Azor & de ſes ſoins on pourra ſe paſſer.
De votre ſouvenir il le faut effacer.

ZEMIRE.

Hé, peut-on diſpoſer ainſi de ſa mémoire !

NADINE.

Pour des ſujets moins importans,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie,
Sa plus chére compagne, & ſa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plûpart du tems,
On ſe brouille avec elle ; on la quitte ; on en change,
On la punit, & l'on ſe venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raiſon,
Tout de même en amour.

ZEMIRE.

Quelle comparaîſon !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à votre aiſe.
Aſſan....

ZEMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en faſſe ?

NADINE.

Un vengeur.
Aſſan n'a qu'à vous plaire... Eſt-ce un ſi grand malheur ?

ZEMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaiſe?

NADINE.

Sçais-je comme on inſpire, & comme on prend du goût ?
Je crois que tout cela ſe fait à l'avanture.
On céde à ſon étoile, & l'on ſuit la nature.
Aſſan vous aime Hé bien, le dépit méne à tout ;
Il tient lieu de raiſon dans un cœur qu'on outrage.

ZEMIRE.

Je veux prendre un guide plus ſage.
L'oubli ſera plus ſûr, j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus ſûr que tout le reſte ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance eſt plus preſte,
Et d'ailleurs, fait bien plus d'honneur.

ZEMIRE.

Ainſi donc, contre Azor, Nadine ſe déclare !
Elle veut m'engager à le ſacrifier,
Au lieu de m'obliger à le juſtifier !

NADINE.

Ah, ah, l'amour rend donc l'eſprit un peu bizarre !

ZEMIRE.

Je vois que, ſur ſes maux, on a tort d'éclater,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je conſulte une amie, elle m'accable encore ;
Elle a la cruauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire juſqu'où va votre injuſtice extrême.

ZEMIRE.

Laiſſe-moi, j'aurai ſoin de m'abuſer moi-même.

SCENE II.

ZEMIRE *seule.*

LE pourrai-je en effet ! Ah, trop funeste jour,
Où l'on m'a fait sçavoir ce que c'est que l'amour !
J'étois biens moins à plaindre avant que d'être inf-
truite ;
Mon ignorance étoit paisiblement séduite.
Mon malheur, ce me semble, avoit moins de rigueur,
Ah, qu'il m'est douloureux de connoître mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'Assan m'ait découvert la cause ?...

SCENE III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

ZEmire, connoissez quel est votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaisir que celui de vous voir ;
En vous, est le seul bien que mon cœur se propose,
Je n'envisage plus d'autre félicité,
Que de brûler pour vous de la plus vive flamme ;
Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame
Un peu de sensibilité.
J'y pourrois aspirer sans être téméraire,

ZEMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me
plaire ?

ASSAN.

Je puis vous procurer un sort digne de vous ;

C'eſt-là mon titre le plus doux.

A part.

Tâchons de l'éblouir.

ZEMIRE, *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas ſoumis un Amant ordinaire.

ZEMIRE

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vû tantôt que de foibles prémices :
Ces garants de l'amour dont mon cœur eſt épris ;
Ont dû vous annoncer de plus grands ſacrifices.

ZEMIRE.

Vous vous abaiſſez trop ; placez mieux votre choix;
Je ne mérite point cette grace importune.
Mon deſtin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain, & dans l'ombre des bois.

ASSAN.

Ne faites point au ſort cet injuſte reproche.
C'eſt la beauté qui fait les rangs :
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

ZEMIRE.

Ils me ſont tous indifférens.

ASSAN.

Tant de beautés ne ſont point faites
Pour languir triſtement dans ces ſombres retraites ;
C'eſt dans un plus grand jour qu'elles doivent briller,
Adorable Zémire, apprenez ma puiſſance.

ZEMIRE.

Epargnez-vous le ſoin de me la détailler.
Je me ſens attachée aux lieux de ma naiſſance.
Laiſſez-moi profiter des bontés du hazard,
Qui m'a fait naître au fond de cette ſolitude.
Soit préjugé, ſoit habitude,
Je l'aime. Je ſerois étrangére autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs, rien ne m'appelle.

L'innocence rassemble ici les vrais plaisirs.
La nature avec soin remplit tous nos desirs :
Elle regne sur nous ; & nous regnons sur elle.

ASSAN.

Votre empire est par-tout. Daignez suivre mes pas ;
Et devenez sensible au plaisir d'être aimée.
Au milieu d'une Cour attentive & charmée,
Un Trône vous attend.

ZEMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y pensez-vous ? Quel est donc ce langage ?

ZEMIRE.

Ah ! je n'ai pas besoin d'y penser davantage.

ASSAN.

Un Trône vous déplairoit !

ZEMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

ZEMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus est inoui.

ZEMIRE.

Il n'en est pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend si contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

Eh ! que croyez-vous voir, quoi ?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes.
Il est un inconnu, qu'un destin malheureux
A relegué dans ces retraites.

ZEMIRE.

Est-ce Azor ?

ASSAN.

Oui. Peut-être espérez-vous qu'un jour

Son amitié pourra ſe changer en amour.
S'il eût été ſenſible, il vous auroit aimée;
Son ame, dès long-tems, ſe ſeroit enflammée.
Depuis qu'il vous connoît il ſeroit votre Amant.
D'ailleurs, un tendre engagement
Eſt rarement le fruit d'une longue habitude.
La foudre eſt, dans les airs, moins lente à s'allumer
Que l'amour dans nos cœurs n'eſt prompt à ſe former:
Avec autant de promptitude
Il nous porte le coup qu'il nous a deſtiné;
On ne l'évite point; l'atteinte eſt imprévue.
Un regard, un coup d'œil, dès la premiere vue,
Le font éclore; auſſi-tôt il eſt né.
On a beau le cacher, il devient ſi ſenſible,
Que l'on ne tarde guére à le rendre viſible:
On le déclare: heureux ſi l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet!

ZEMIRE, *à part.*

Il n'a jamais rien eu que de triſte à m'apprendre.
haut.
Ne me trompez-vous pas?

ASSAN.

Voudrois-je vous ſurprendre?

ZEMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez.

ASSAN.

Beaucoup.

ZEMIRE.

Hé bien, quelle eſt votre eſpérance?

ASSAN.

De vous rendre ſenſible à ma perſévérance.

ZEMIRE.

L'amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un coup:
Dès le premier abord j'aurois eu l'ame épriſe:
Ainſi, vous voyez bien, ſans que je vous le diſe,
Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce qui n'eſt que pour nous.

C'eſt à nous, les premiers, à vous rendre les armes.
Nous devons commencer d'abord par vous aimer.
Il faut qu'auparavant eſclaves de vos charmes,
Nous cherchions à vous enflammer,
Pour arriver enfin à ce bonheur ſuprême.
Ainſi Zémire, en vous aimant,
Je pouvois me flatter que mon amour extrême
Obtiendroit un retour charmant.

ZEMIRE.

Ces diſtinctions-là ne vous avancent guére.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor; Zémire, en bonne foi,
Ce rival eſt-il fait pour obtenir ſur moi
La préférence la plus chére?
Par où mérite-t-il un don ſi précieux?
Ce n'eſt qu'un mortel ordinaire:
Je ne vois rien en lui qui puiſſe tant vous plaire.

ZEMIRE.

Je ne ſçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout différe entre nous, nos rangs, nos biens, nos âges,
Je crois avoir ſur lui d'aſſez grands avantages.

ZEMIRE.

Ils peuvent être vrais; mais je ne les ſens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, ſongez qu'à vos divins appas
Son cœur ne s'eſt jamais offert en ſacrifice:
Il ne l'en croit pas digne; il s'eſt rendu juſtice:
S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
Je vous l'ai déja dit, je le répéte encore,
Croyez que, dès long-tems, il en eût fait l'aveu.
Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

ZEMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'amour, par hazard,
N'a-t-il point quelqu'autre langage
Où la bouche n'a point de part?

ASSAN.

Celui des yeux eſt quelquefois d'uſage:

Mais c'eſt lorſqu'on ne peut ſe parler autrement.

ZEMIRE.

Et les ſoupirs ?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre & malheureux Amant.
Mais, au ſujet d'Azor, ſans chercher davantage
A vérifier un ſoupçon
Qui bleſſe votre gloire autant que ma tendreſſe ;
A l'objet de votre foibleſſe,
Zémire, gardez-vous, en aucune façon,
D'en laiſſer échapper les moindres témoignages.

ZEMIRE.

Pourquoi ?

ASSAN.

D'un inſenſible ils ſeroient mal reçus.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.
Ce ſeroit mandier l'opprobre d'un refus.
Qu'un myſtére ſi déplorable
Ne ſe découvre point. Forcez-le de reſter
Dans l'ombre & le ſecret d'un cœur impénétrable,
Et ne vous l'avouez que pour le déteſter.
A part.
Que n'ai-je mieux ſuivi les conſeils que je donne ?

ZEMIRE.

Je n'eſpére jamais aucune guériſon :
Mais vous perſuadez ma gloire & ma raiſon.
A vos ſages avis mon amour s'abandonne :
Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet.
Hélas ! quoi qu'il en coûte à ma tendreſſe extrême,
Azor ne ſçaura point que c'eſt lui ſeul que j'aime :
Oui, c'eſt Azor que j'aime.

ASSAN.

Le Théatre change, & repréſente un Boſquet orné d'orangers, avec un berceau de fleurs, au milieu duquel eſt la ſtatue de Zémire.

Arrêtez. C'en eſt fait,
Les mots ſont prononcés. C'eſt moi qui ſuis punie.

Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
Qui poursuivoit un cœur qui n'est fait que pour toi.
Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
Jouis de ton bonheur; ma vengeance est finie.

SCENE IV.

AZOR *en Génie, & habillé galamment.*
ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor, quoi, c'étoit vous?...

AZOR.

Oui, je suis ce Génie,
Heureux dans son exil, heureux dans son amour,
Puisque vous le payez du plus tendre retour.
Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZEMIRE.

Que n'ai-je sçû plûtôt qu'il étoit nécessaire?

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous,
Zémire, ce sera son effet le plus doux.



SCENE V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG.
Troupe d'Habitans & d'Habitantes des campagnes voiſines.

NADINE.

PEut-on ſçavoir où vous en êtes ?
Vos explications ſont-elles bientôt faites ?

ZEMIRE.

Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit
Qu'Azor brûloit pour vous d'une flamme ſecrette ?
Votre félicité rend la nôtre complette.
Hé bien, partons-nous pour les cieux ?

ZEMIRE.

Ah ! demeurons plûtôt en ces aimables lieux,
Où notre amour a pris naiſſance.
Qu'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux !

AZOR.

Etabliſſons ici notre heureuſe puiſſance,
Habitans, jouiſſez d'un ſort délicieux.

NADINE.

Allons, regnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg ?

ZALEG.

Je penſe aſſez de même.
Où peut-on être mieux que dans l'heureux ſéjour
Où l'on trouve Amour pour Amour.

FIN.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'Habitans & d'Habitantes des Hameaux voisins, ornés de fleurs & de guirlandes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

VEnez tous, venez tous
Faitt éclater vos transports les plus doux.

On danse autour d'elle.

AIR adressé à Zémire.

Pour éternifer notre hommage,
Nous vous consacrons ce boccage.
Regnez; & qu'il serve à jamais
De Temple à vos attraits.

On danse.

AIR chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes desirs :
Regner sur ce qu'on aime,
C'est regner sur tous les plaisirs.

On danse.

VAUDEVILLE.

ZEMIRE.

Le cœur dans cet heureux séjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne,
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

❁

Aimer & trouver du retour,
Eſt ſur quoi mon bonheur ſe fonde ;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.



ZALEG.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville ;
Il eſt trop difficile
D'y trouver amour pour amour.



Le tems d'aimer fuit ſans retour,
Sçachez en faire un bon uſage :
Au-delà du bel âge,
Il n'eſt plus d'amour pour amour.



Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.



On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime ;
Quel étrange ſyſtême
De vouloir amour ſans amour ;



A tous les échos d'alentour,
Adonis même eût fait redire ;
Ah, que n'eſt-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.



Coquette & légere, à mon tour,
Je sçais me venger d'un volage :
Mais je change d'usage
Quand je trouve amour pour amour.



Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me disoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé ! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?



Mon Amant trouve, chaque jour,
Mille Beautés qu'on me préfére,
Mais je lui suis plus chére,
Il ne veut qu'amour pour amour.

Le Divertissement finit par une contre-danse.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre, *Amour pour Amour, avec un Divertissement*, & je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir. Ce 20 Mars 1742.

CRE'BILLON.

Le Privilége se trouve dans les Œuvres de Poesies & de Théatre du Sieur DE LA CHAUSSÉE.

L'ECOLE DES MERES.

COMEDIE NOUVELLE

De M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoise.

EN CINQ ACTES EN VERS.

Représentée pour la premiere fois le 27. Avril 1744. sur le Théatre de la Comédie Françoise, & reprise le 9. Décembre de la même année.

Neque enim soli judicant qui maligne legunt. *Plin. Lib.* IX. *Ep.* XXXVIII.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, vis-à vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

ACTEURS.

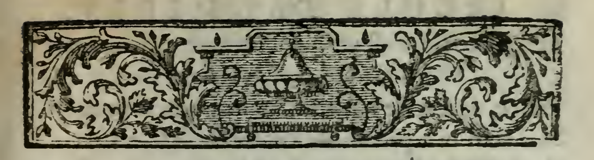
M. ARGANT.	*M. Sarazin.*
Mme. ARGANT.	*M . Dumenil.*
LE MARQUIS, fils de M. & de Mme. Argant.	*M. Grandval.*
MARIANNE, fille de M. & de Mme. Argant.	*M . Gaussin.*
M. DOLIGNI, pere.	*M. de la Torrelliere.*
M. DOLIGNI fils.	*M. de la Nouë.*
ROSETTE, Suivante de Mme. Argant.	*Mle. Dangeville.*
LAFLEUR, Valet de Chambre du Marquis.	*M. Armand.*

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. & Mme. Argant.



L'ECOLE DES MERES,

COMEDIE EN VERS, & en cinq Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI *pere*, M. DOLIGNI *fils*.

DOLIGNI *fils*.



ON Pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI *pere*.

Pourquoi ?

DOLIGNI *fils*.

Madame Argant tient ſa fille en Convent ;

Et son dessein n'est pas de se donner un Gendre.

DOLIGNI *pere.*

Projets de femme! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille ;
Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI *fils.*

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre . . . ;

DOLIGNI *pere.*

Doligni, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons en pareille rencontre
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI *fils.*

Et si j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI *pere.*

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI *fils.*

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI *pere.*

Pour qui donc ?

DOLIGNI *fils.*

Je le croirois presque ;
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un jeune homme est toûjours romanesque.

J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette;
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrette.

DOLIGNI *fils*.

Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.

DOLIGNI *pere*.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI *fils*.

Hé, quand elle en auroit quarante!

DOLIGNI *pere*.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI *fils*.

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI *pere*.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils*.

J'ignore comme elle est d'esprit & de figure.

DOLIGNI *pere*.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toûjours assez.
Elle est jeune, au surplus; & tout ce que j'en sçais
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI *fils*.

Qui sçait si le rapport d'humeurs ....

DOLIGNI *pere*.

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage?
A quoi sert l'examen avant le mariage?

A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoît à fond.
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême
Le naturel caché prend alors le deſſus ;
Le maſque tombe de lui-même,
Et malheureuſement on ne le reprend plus :
Mais enfin le bien reſte ; & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient ſe brouiller ſans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI *fils.*

Il ceſſera d'être inflexible.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI *pere*, DOLIGNI *fils.*

DOLIGNI *pere.*

C'Eſt Roſette !

ROSETTE.

Monſieur, ma Maîtreſſe eſt viſible.

DOLIGNI *pere.*

Bon. Et Monſieur Argant n'arrive donc jamais ?
L'œil du Maître eſt pourtant chez lui fort néceſſaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI *pere.*

Voilà bien des délais !

ROSETTE.

C'eſt qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'eſt jamais ſi preſſé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI *pere.*

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'eſt le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.
Mais allons voir ſa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout eſt dit. Adieu, juſqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI *fils*, ROSETTE.

DOLIGNI *fils.*

A part.

Il m'aime, je le ſçais ; c'eſt ſur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'eſt-ce ? Vous n'êtes pas le plus content du monde ?

DOLIGNI *fils.*

C'eſt que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils ſont toûjours orageux.

DOLIGNI *fils.*

J'aime ; & mon pere veut que j'en épouſe une autre.

ROSETTE.

Il a tort : & ſon goût devroit ſuivre le vôtre.

DOLIGNI *fils*.

Ce n'eſt pas ce qui doit m'embarraſſer le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment ſont-ils reçus ?
Marianne ayant mis en toi ſa confiance ....

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela ?

DOLIGNI *fils*.

Si j'ai plû, tu le ſçais.

ROSETTE.

Mauvaiſe conſéquence !
Nous ne vous faiſons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI *fils*.

Eh que diantre avez-vous à vous dire ;
Si l'amour & les cœurs ſoumis à votre empire
De tous vos entretiens ne ſont pas le ſujet?

ROSETTE.

Oh ! ce n'eſt pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI *fils*.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet ?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle ;
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point.
Quand on eſt en gayeté, quelquefois on y joint
Des hiſtoriettes de fille,
Des contes de Couvent. Enfin, que ſçais-je, moi ;
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,

Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſçavoir pourquoi.

DOLIGNI *fils*.

Non, jamais on n'a vû de fille ſi diſcrette.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI *fils*.

Sois un peu moins ſecrette.

Le Marquis, par hazard, n'eſt-il point mon Rival ?

ROSETTE.

Qui, lui ?

DOLIGNI *fils*.

Sa Couſine eſt ſi belle ! . . .

Il fait profeſſion d'être un galant banal.
Il peut s'être aviſé d'employer auprès d'elle
Ses talens ſéducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI *fils*.

Ses ſuccès ont cent fois couronné ſon adreſſe.
Il ne poſſede que trop bien
L'art de rendre ſenſible à ſa fauſſe tendreſſe :
Et tant de cœurs conquis bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'eſpoir qui pouvoit me ſéduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros ?

DOLIGNI *fils*.

Comment puis-je en effet balancer, ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux ?
Mon malheureux amour m'éclaire.

Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne ;
Mais pour une jeune personne
L'hommage du Marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'Amour que je m'abuse !

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme,
Le Marquis choisit mieux.

DOLIGNI *fils.*

Eh, peut-il mieux choisir ?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable :
La bonté de son cœur la rend inestimable.
C'est un thrésor : heureux qui pourra s'en saisir !
Mais enfin par vous seul en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la Ville, à la Cour :
Et les Gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.

Un des plus grand travers qui troublent ſa cervelle,
C'eſt qu'aucune Beauté ne ſçauroit le tenter
Qu'autant qu'elle eſt de mode, & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à ſupplanter.
Plus le concours eſt grand, plus il la trouve belle.
Auſſi, pour parvenir juſqu'au ſuprême honneur
De l'avoir ſur ſon compte, il n'eſt rien qu'il n'employe;
En un mot, ce qui fait ſa gloire & ſon bonheur,
C'eſt l'opprobre éclatant dont il couvre ſa proye,
Et la rage qu'il porte au ſein de ſes Rivaux.
Voilà le ſeul exploit digne de ſes travaux.

DOLIGNI *fils*.

Quels travers! car il a de l'eſprit, ce me ſemble!

ROSETTE.

L'eſprit & le bon ſens vont rarement enſemble.

DOLIGNI *fils*.

Tout ce que tu me dis, ne me raſſure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ſes pas.



SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils*. ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH bon-jour, Doligni... parbleu, que je t'embrasse !

ROSETTE, *à part*.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ? mon abord te trouble ! il t'embarasse !

Regardant Rosette.

J'en vois la cause. Allons, rassure-toi mon cher ;
Je fais profession d'être un Rival commode :
Avant qu'il soit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les Amans sur le pied des Maris.
Elle n'est pas si mal au moins !

DOLIGNI *fils*.

Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI *fils*.

Il faut te l'avoüer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaîra.

Rosette hausse l'épaule.

Tiens, Rosette rougit ; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI *fils.*

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah tu fais le discret !

Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
Il est bien mal aisé de lui parler d'une autre ;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de Panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Treve entre-nous de gentillesse.
Si Madame vous croit un Estre si parfait,
Hé bien, à la bonne heure ; elle est fort la Maîtresse,
Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait :
Mais comme je n'ai pas la même yvresse qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des Railleurs :
Ainsi, Monsieur, cherchez vos passe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, & me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais ;

Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite Cousine étoit donc entre vous
Le sujet prétendu d'un entretien si doux ?

DOLIGNI *fils*.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui moi, j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh vrayment oui ; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, Ah !

ROSETTE.

Comme il vous croit un Rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre)
Il me communiquoit sa crainte & son erreur.
Il ne pourroit voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre
De ceux que Marianne a soumis à ses Loix.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI *fils*.

Mais si j'avois le choix
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.

A Rosette.

Eh, que lui disois-tu pour calmer ses allarmes ?

ROSETTE

Mais, nous en étions-là quand vous êtes venu ;

Et j'allois à peu près lui dire ce me ſemble,
Qu'il ne peut ſe fonder aucune liaiſon.
Entre deux cœurs qui n'ont enſemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raiſon.
Il faut ſçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il ſe forme entre Amans de ces nœuds pleins de charmes
Que l'Amour & le tems ne font que redoubler;
L'Etoile n'y fait rien; voilà tout le myſtere;
C'eſt qu'au moins par le cœur & par le caractere
Il faut un peu ſe reſſembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute: & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure?
Et d'où diable le tires tu?

ROSETTE.

Le bon ſens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce ſiécle commode,
Marianne ſuivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au ſurplus, ſi dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond reſpect:
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

SCENE V.

LE MARQUIS. DOLIGNI *fils*.

LE MARQUIS.

ELle a le caquet amusant ;
Mais elle a l'esprit faux.

D'OLIGNI *fils*.

Pas tant. Mais à présent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI *fils*.

Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI *fils*.

Plaît-il ?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI *fils*.

Quelle est cette folie ?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu, c'est-ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer.... c'est avoir de l'amour.
C'est.....

LE

LE MARQUIS.

Eſt-ce que l'on aime encore ?

DOLIGNI *fils*.

Eſt-ce qu'on n'aime plus ?

LE MARQUIS.

De quel Païs viens-tu ?

DOLIGNI *fils*.

Du Païs où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vêcu ?

DOLIGNI *fils*.

Quelle extravagance eſt la vôtre !
Vous croiriez qu'il n'eſt point de véritable amour ?

LE MARQUIS.

De véritable amour ? A l'autre !
Non ; je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour ;
Et ſi j'ai beaucoup vû, mais beaucoup.

DOLIGNI *fils*. *à part*.

Quelle tête !
Quant à moi, je ſoutiens ſans me faire de fête,
Qu'on aime, & que ſans doute on aimera toujours.
Le monde eſt plein d'Amans ; il s'en fait tous les jours, ...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaiſirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour propre, & ſemblables raiſons
Engagent à former entr'eux des liaiſons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI *fils.*

J'ose croire

Qu'il en est dont le cœur est vrayment enflâmé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de se croire aimé.

DOLIGNI *fils.*

Mais Marianne a-t'elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI *fils.*

Ha ! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser ?

LE MARQUIS.

Hé bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage ?

DOLIGNI *fils.*

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la deshonnorer
Et d'en rire après son naufrage?
Ah, Marquis, quel projet ! quelle malignité !
Si vous réüssissez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte.
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plûtôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI *fils.*

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh, que devient la probité ?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.
L'uſage & la nature, en faveur des plaiſirs,
En ont toujours banni juſqu'au moindre ſcrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ſes deſirs :
La Morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI *fils.*

Par ma foi, ce ſyſtéme eſt plein d'abſurditez.
C'eſt un aſſaſſinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu ſeras en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjoüir, je t'allarmois exprè
Marianne, aujourd'hui, n'eſt point ce qui m'occupe.
Laiſſons-la marier ; & nous verrons aprés.

DOLIGNI *fils.*

La confidence eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant-à-préſent, j'aſpire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner ; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de ſon nouvel éclat.

DOLIGNI *fils.*

La célébre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui ; ce n'eſt qu'elle-même.

DOLIGNI *fils.*

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI *fils*.

J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, & que jusques ici
De mille & mille Amans pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI *fils*.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI *fils*.

Comment fais-tu pour plaire ? Est-ce un don ? Est-ce un art ?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI *fils*.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI *fils*.

Mais vraymeut j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal

Qui sans nulle raison te saisit & te glace ;
Si-tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plûtôt dans l'autre extrémité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par tout, on est hors de sa place ;
Elle suspend, arrête, & fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit & du corps :
Elle en ôte l'usage ; elle en ôte la grace ;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait ;
Elle répand un air gauche, épais, & stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide ;
Auroit dequoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout. Et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :
Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide & sensé.
Tu ne sçaurois parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, & jamais tu ne causes :
Déraisonnne, morbleu, plûtôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon sens, & plus de badinage.
Un Homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison que tu crois un si bel appanage,
Fut toujours le fléau de la Société :
Elle en chasse les ris, les jeux & la gayeté ;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :
On la vante mal-à-propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle ;

La raiſon, tout au plus, ne convient qu'à des ſots.

DOLIGNI *fils.*

Tu traites la raiſon d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI *fils.*

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.

Je ne me cite pas ; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI *fils.*

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'eſt la Fleur.

DOLIGNI.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCENE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

OUF!

LE MARQUIS.

Hé bien, mes Commiſſions?

LA FLEUR.

Oh! palſambleu, Monſieur, ſouffrez que je reſpire,
Si vous continüez ainſi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'avec moi la fatigue eſt extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturez,
Vous allez à votre aiſe, & vous parlez de même;
Il n'en eſt pas ainſi des malheureux Piétons.

LE MARQUIS.

Reſte en place; reſpire; & point de ces Dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je ſuis bien las de ces Courſes maudites.

LE MARQUIS.

Quels Papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La Liſte des viſites.

LE MARQUIS.

J'ai vû celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle eſt de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LA FLEUR.

Demandez au Suiſſe; oui, rien n'eſt plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais, la matinée eſt un tems ſolitaire.

LA FLEUR.

Il eſt certaines gens, pour certaine raiſon,

Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le Propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien !

LA FLEUR

Le Tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-dà !

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peste !

LA FLEUR.

Le Loüeur de Carrosse.

LE MARQUIS.

Après ?

LA FLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces Messieurs sont venus ?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens ?

LA FLEUR.

Leurs gens sont des Sergents.

Et

Et voici, Monſieur, de leur Proſe,
Et de leurs Billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Il chante

Je n'en ai jamais vû. Contentez-vous, mes yeux ...

LA FLEUR.

Chantez, c'eſt bien prendre la choſe.

LE MARQUIS *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu ſçû t'introduire?

LA FLEUR.

Plus inviſiblement que n'eût fait un Eſprit.

LE MARQUIS.

Comment ſe porte-t'on?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'inſtruire;
Comment a-t'on reçû les Bijoux?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA FLEUR.

C'eſt qu'il n'étoit pas jour chez elle;

Et qu'ainsi je n'ai pû voir que sa Demoiselle.

Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi, pas même, Monsieur, ce qu'on me donnera ?

LE MARQUIS.

Non ; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR *à part.*

Ah! ce ne sera pas de rendre.

haut.

On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

LA FLEUR.

Tout-à-fait ;

A ce Baron qui la pourchasse :

Il prétend, dès demain, que la nôce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon !

LA FLEUR.

Un petit Billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS *rêvant.*

Il faut que tout cela finisse.

à la Fleur, qui rit.

Dequoi ris-tu ? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour assez falot,

Dont la suivante d'Arthénice

Vient, à votre sujet, de régaler un sot.

J'étois dans l'Antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
» Va-t'en (m'a t'elle dit) au Diable avec ton Maître.
» Depuis assez longtems, il a dû reconnoitre
» Qu'il prend un inutile soin.
» Ma Maitresse n'en veut, ni de près, ni de loin.
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'est que le vieux Baron lui-même, à pas de loup;
Venoit d'arriver tout à coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste Cavalier,
M'a flatté, si jamais le hazard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh, non pas, s'il vous plait; souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, & de là chez Passeau.
J'ai vû vos deux habits; ma foi, rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Eté chez la Duchapt; & puis, chez la Boutray;

Leurs filles ſont après à garnir vos deux veſtes ;
L'une eſt en petit jaune ; & l'autre, en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt ?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu ;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou Mons la Fleur eſt yvre ;
Ou ces gens ſont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus ſervir.

LA FLEUR.

C'eſt ce qu'ils diſent tous.
Par l'homme en queſtion j'ai fini mes meſſages.
Seriez-vous aſſez fou pour en tâter encor ?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent ?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un Billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirez dans le mois,
Ils lui ſont dévolus. Ignorez-vous l'uſage ?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai beſoin, en un mot comme en cent,
De deux mille loüis.

LA FLEUR.

Quel beſoin ſi preſſant
En pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce donc qu'à mon âge
Il n'eſt pas naturel de chercher à joüir ?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut ſe réjoüir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin ? Le ſuis-je ?

LA FLEUR.

Ah ! mon cher Maître ;
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le moi : j'y conſens.

LA FLEUR.

Et parbleu, tout vous ſuit à la fois ; ſomme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne ſont-ce pas là des plaiſirs innocens ?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chaſſe ;
Et vous indiſpoſez le Public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah ! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y faſſe ?
Peut on empêcher les jaloux ?
Crois-moi, va, je connois le monde ;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, sçachez-vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empéchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :
Songez-y ; je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Convent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut être encor davantage.
Vous sçavez que Monsieur l'en presse assez souvent !

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse & de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant je roulerois Carrosse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Me. ARGANT, ROSETTE.

Me. ARGANT.

LE Marquis viendra-t'il ?

ROSETTE.

Un peu de patience.

Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il acheve à présent de donner audience.

Me. ARGANT.

Ah, Rosette !

ROSETTE.

Comment, qui vous fait soupirer ?

Me. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conspirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere ?

Me. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'est-il donc passé ?
Vous seroit-il moins cher ?

Me. ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

Me. ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vîte.
haut.
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

Me. ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh! peut-il être mieux, sans y perdre? Il est bien.
à part.
S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.
haut.
Madame, dépouillons les préjugez vulgaires.

Me. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

Me. ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le ſoutiens, & nous ſerons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il ſoit l'homme de
France
Qui ſçait le mieux choiſir une étoffe de goût;
Qui s'habille & ſe met avec une élégance
Qu'on cherche à copier, ſans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité?
Qu'il cherche à reſſembler aux gens de qualité?
Qu'il aime le plaiſir, & contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour?

Me. ARGANT.

C'eſt le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

Me. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en ſuis point en peine.

Me. ARGANT.

J'en accepte l'augure.... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande eſt nouvelle!
Eſt-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Me. ARGANT.

Son obſtination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né ...

Me. ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontez, & qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité :
Il faudroit arrêter cette témérité....
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(Aux dépend du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du Cloître.

Me. ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire ?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien ?

Me. ARGANT.

Et m'empêcher par là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien !
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître ?

Me. ARGANT.

Non vraiment ; si cela peut-être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,

Suppléer au défaut d'une illuſtre naiſſance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus naturel qu'un ſi grand ſacrifice.
Ce projet vous eſt cher; vous l'avez réſolu.
Il faut bien, à ſon tour, que Monſieur obéiſſe.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il enconir acteroit l'habitude importune.
C'eſt bien aſſez d'avoir reçû, dans la maiſon,
Cette Niéce Orpheline & preſque ſans fortune;
Qu'il vous fit accueillir, par la ſeule raiſon
Qu'elle porte ſon nom. *à part.* Notez, par apoſtille,
Qu'elle reçoit ſa Niéce & refuſe ſa fille.

Me. ARGANT.

Que dis tu ?

ROSETTE.

Que c'eſt vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuſe
Qu'on puiſſe jamais rencontrer.

Me. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà! l'Avanture eſt heureuſe!

Me. ARGANT.

Qu'il eſt mis agréablement!

SCENE II.

LE MARQUIS, Me. ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je ſuis réellement
Outré, déſeſpéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, & ne point m'amuſer.
Il lui baiſe la main.
Me pardonnerez-vous ?

ROSETTE, *à part.*

Ah, comme il ſçait la prendre !

Me. ARGANT.

Roſette a ſçû vous excuſer.

LE MARQUIS.

Roſette ?

ROSETTE.

Moi, Madame ?

Me. ARGANT.

Oui ; ſoyez content d'elle ;
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Me. ARGANT, *à Roſette.*

Va, compte qu'il ſçaura récompenſer ton zele.

ROSETTE.

à part.
Oui-deà!

Me. ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

J'Aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

Me. ARGANT.

Il n'en est pas besoin, restez.
J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

Me. ARGANT.

Vous me la promettez.

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie;
J'en fais profession, & sur tout avec vous.

Me. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'eſt unir à la fois les titres les plus doux.

Me. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes;
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dreſſer mille embuches ſecrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foibleſſe;
J'excuſerois votre jeuneſſe;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous paſſez pour avoir un tendre attachement:
C'eſt une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée;
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint . . .
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à préſent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer ſans répugnance
Dans des projets, pour vous, formez dès votre enfance;
Et que, juſqu'à ce jour, je n'ai point négligez.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous éxigez:
Oui, l'on vous a dit vrai: mais ſoyez plus tranquille:
C'eſt un amuſement frivole & paſſager,
Que mon cœur, ſans vouloir autrement s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la ville;
Seulement pour remplir un loiſir inutile.
Pareil attachement . . . (Si pourtant c'en eſt un)
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile;

Rien n'eſt plus ſimple & plus commun.
De ſemblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer, ſans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on eſt leur Amant, ſans en étre amoureux.

Me. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime, & mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiſcrettes.
Votre établiſſement eſt l'objet le plus doux
Que ma tendreſſe ſe propoſe;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'eſt ſur vous auſſi que mon cœur s'en repoſe.

Me. ARGANT.

J'ai de l'ambition; mais pour vous ſeulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

Me. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai deſtiné.
Mais ce n'eſt pas aſſez; & vous n'êtes pas né
Pour vivre & pour paſſer ſimplement votre vie
Dans l'indolente oiſiveté
D'une opulente obſcurité.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas là mon plan.

Me. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez deſſein de paroître au grand jour;
Que votre but ne ſoit de percer à la Cour:
Un bien conſidérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il ſeroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

Me. ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appuy d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penſer. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, eſt un état bien grave.
Quoi! voulez-vous ſi-tôt que je devienne eſclave?

Me. ARGANT.

Un mari ne l'eſt pas. Auriez-vous ſur ce point
Un peu d'averſion?

LE MARQUIS.

Moi, Madame: Eh qu'importe?
Quand mon averſion ſeroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le ſacrifice eſt prêt: Ce n'eſt pas une affaire.
Le déſir de vous ſatisfaire

Me

Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon Pere ?

Me. ARGANT.

Ah ! je sçais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus ; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaise, & finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous feriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

Me. ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t'il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état.
Au sujet de ce Marquisat
Sa répugnance étoit extrême ;
Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le desiriez ; c'est sur quoi je me fonde ;
Aussi l'ai-je forcé de l'aller achetter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un Titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avouë ingénûment.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon Pere à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

Me. ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai ; c'eſt ce qui m'étonne.

Me. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui ; l'avis m'en eſt venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à ſon retour la Scene ſera bonne.
Il ne ſera pas mal ſurpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de ſon abſence.
Il ne pourra pas voir, ſans jetter les hauts cris,
Ces embelliſſemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, & ce Suiſſe ſur tout,
Ne ſeront pas trop de ſon goût.

SCENE IV.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

Mr. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte !

LE SUISSE.

Que voulez-vous ?

Mr. ARGANT.

Hé que t'importe ?

Mais eſt-ce ici chez moi ?

LE SUISSE.

C'a, Monſieur, votre nom ?

Mr. ARGANT.

Mon nom ?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

Mr. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponſe.

Un Laquais - à ſon camarade.

Connois-tu ça ?

Un autre Laquais.

Moi ? ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Monſieur, pardonnez . . . Madame, c'eſt mon Pere.

Excuſez des valets . . . .

Mr. ARGANT.

Quel eſt donc ce myſtere ?

Me. ARGANT.

C'eſt vous, Mr. Argant ?

Mr. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci ;

Qu'une eſpece de ſinge, avec ſa barbe torſe,
Ne vouloit point du tout laiſſer entrer ici :
Il a preſque fallu que j'uſaſſe de force.

LE MARQUIS.

Un Suisse comme un sot fait toûjours son métier.

Mr. ARGANT.

Vous avez pris un Suisse ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

Mr. ARGANT.

Pour quoi faire ?

LE MARQUIS.

Un Suisse est à la porte un meuble nécessaire.

Mr. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l'antichambre en pleine,
Est-il d'ici ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

Mr. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine ?

LE MARQUIS.

Chacun a son emploi.

Mr. ARGANT.

Fort bien, j'en suis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage !

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monsieur ?

Mr. ARGANT.

Déjà deux ou trois fois

Ce titre de Monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithete pareille.
Le nom de Pere est-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche ?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche;
Je croyois vous traiter avec plus de respect;
Et j'ignore pourquoi Monsieur s'en formalise.

Mr. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sçais que chez les Grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusques dans la roture:
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sçachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de Pere est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

Me. ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sçais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

Mr. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'est une affaire à part; je n'en veux point connoître;

SCENE V.

UN COUREUR, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

QUelle eſt cette autre eſpéce ? Où s'adreſſent tes pas ?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. ARGANT.

Qu'es-tu ?

LE COUREUR.

Coureur.

Mr. ARGANT.

Qui cherches-tu ?

LE COUREUR.

Mon Maître.

Mr. ARGANT.

Quel eſt-il ?

LE COUREUR.

Hé, parbleu, c'eſt Monſieur le Marquis.

Mr. ARGANT.

Quel Marquis ?

LE COUREUR.

Le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui donc ?

Me. ARGANT.

Hé, c'eſt mon fils.

Mr. ARGANT.

Lui ?

Me. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au Coureur, qui lui donne un Billet.*

Va-t-en.

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

C'Eſt ainſi qu'on vous nomme ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

De quel droit ? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux,

Mr. ARGANT.

Qui-sont-ils donc ?

LE MARQUIS.

D'abord,

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme ?

Mr. ARGANT.

Un peu : Mais est-ce assez pour s'appeller Marquis ?

Argant, vous êtes fou.

Me. ARGANT.

N'avez-vous pas acquis ? . . . .

Mr. ARGANT.

Eh quoi ?

Me. ARGANT.

Ce Marquisat que nous avions en vûe ?

Est-ce que ce n'est pas une affaire concluë ?

Mr. ARGANT.

Un Marquisat ?

Me. ARGANT.

Est-il acheté ?

Mr. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame . . . .

Me. ARGANT.

Ah ! Monsieur . . . .

Mr. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

Mr. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

Me. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

Mr. ARGANT.

Palsembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel! est-il possible!

Me. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

Mr. ARGANT.

Entre nous pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Etre aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix;
Acquis trois bonnes Métairies,
Pays gras, Terre à bled.

LE MARQUIS *à part.*

Mais quelles gueuseries!
Mon pere est bien désespérant!

Mr. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur,

M. ARGANT.

Sçachez vous contenir;
Ou plutôt, laiſſez-nous; je vais l'entretenir.

SCENE VII.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

VOus êtes bien crüel!

Mr. ARGANT.

Moi? la plainte eſt nouvelle!

Me. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez
point.

Mr. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le paſſé s'oublie, & n'eſt plus rien pour elle.

Me. ARGANT.

Oui, je ſuis une ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah, que je ſuis outrée!

Mr. ARGANT.

Ma femme, ſans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée?
Que Diable! un Marquiſat n'a pas le ſens commun.

Me. ARGANT.

Eh, pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un ?
Il n'eſt pas aſſez noble, & la Terre eſt trop chere :
Sont ce là des raiſons d'un homme de bon ſens ?
Non, Monſieur ; vous voulez, je le vois, je le ſens,
Mortifiér le fils, déſeſpérer la mere.
Vous vous laſſez de moi.

Mr. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon ?

Me. ARGANT.

Que je ſuis malheureuſe !

Mr. ARGANT.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Ayons ce Marquiſat. Il faut vous ſatisfaire.

Me. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Eſt-il tems d'écouter un frivole ſcrupule ?

Mr. ARGANT.

Argant ſera Marquis.

Me. ARGANT.

Eh, ſans doute. Autrement
Ce ſeroit le couvrir du plus grand ridicule.

Mr. ARGANT.

Je vais écrire.

Me. ARGANT.

Promptement . . . ;

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande Alliance
Pour mon fils.

Mr. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Me. ARGANT.

On propose une fille aimable & de naissance ;
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

Mr. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

Me. ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage ;
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

Mr. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

Me. ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'assure mon bien.

Mr. ARGANT.

C'est une bagatelle.
Et ma fi

Me. ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet ;
Réveiller le Procès que nous avions ensemble ;

Au lieu d'embraſſer mon projet ?

Mr. ARGANT.

Mais, ma femme . . .

Me. ARGANT.

Mais quoi ! tout eſt dit, ce me ſemble ;
Dans cet azile heureux & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoûtumé ſa vie,
J'aurai ſoin de lui faire un ſort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux ?

Mr. ARGANT.

Avec un bon mari.

Me. ARGANT.

Rien n'eſt plus incertain. Mais qui vient nous ſurprendre ?
C'eſt Monſieur Doligni. Je vous laiſſe avec lui.
Songez que l'on attend ma réponſe aujourd'hui.

SCENE VIII.

Mr. DOLIGNI, Mr. ARGANT.

Mr. DOLIGNI.

VOus voilà de retour ! On vient de me l'apprendre :
Auſſi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je penſe ?

Mr ARGANT.

Ma femme. . . .

Mr DOLIGNI.

Hé bien, quoi donc ?

Mr ARGANT.

Vient de me désoler.

Mr DOLIGNI.

Si-tôt ?

Mr ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence.

Mr DOLIGNI.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler ?

Mr ARGANT.

Non.

Mr DOLIGNI.

Pourquoi, je vous prie ?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent ?

Mr ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bien-tôt dans les plus grands chagrins.

Mr DOLIGNI.

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes Amis.

Mr ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,

Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Eprise, pour son fils, d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul & ne veut point de Gendre.

Mr DOLIGNI.

Je le sçavois déjà. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

Mr ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

Mr DOLIGNI.

N'ayez point, là-dessus, de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce Mariage-là n'auroit pas pû se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune Personne,
Digne de sa tendresse & de mon amitié.

Mr ARGANT.

Il a donc votre aveu?

Mr DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

Mr ARGANT.

Helas!

Mr DOLIGNI.

Son choix fera mon bonheur & le sien.

Mr ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette Beauté qu'il aime, quelle est-elle?

Mr DOLIGNI.

Marianne.

Mr ARGANT.

Ma niéce.

Mr DOLIGNI.

Oui, depuis quatre mois;
Il n'a pas pû la voir ſans y fixer ſon choix.

Mr ARGANT.

Marianne eſt l'objet dont ſon ame eſt charmée !

Mr DOLIGNI.

La préſence décide ; on ſe prend par les yeux :
S'il eût vû votre fille, il l'eût ſans doute aimée.

Mr ARGANT.

Son choix revient au même : Il n'en ſera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur & ma joye.
Ouvrez-moi votre ſein : que mon cœur s'y déploye ;
Comme un dépôt ſacré, recevez un ſecret
Que ma tendre amitié vous taiſoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que vôtre fils adore, & que vous chériſſez. . . .

Mr DOLIGNI.

Hé bien. . . . Vous vous attendriſſez ?

Mr ARGANT.

Cette Niéce. . . .

Mr DOLIGNI.

Achevez.

Mr ARGANT.

Marianne eſt ma fille;

Mr DOLIGNI.

Que m'apprenez-vous-là ?

Mr ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'inſçû de ſa mere,
De retirer ici cette fille ſi chere
Qu'elle vouloit laiſſer dans un Cloître éternel.
Marianne ſe croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle ſoit chez ſon pere.

Mr DOLIGNI.

Bon !

Mr ARGANT.

Elle eſt dans la bonne foi.

Mr DOLIGNI.

Comment a-t'elle pû vous croire ?

Mr ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une Hiſtoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'eſt ce qui m'a ſervi ; d'autant plus que ma fille
Qui fut miſe en Couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de ſa famille,
Et n'a vû de ſa vie aucun de ſes parens.
N'ayant pas pû gagner ſur ma femme obſtinée
D'aller, juſqu'à Poitiers, voir cette infortunée ;
Et n'étant que trop ſûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à ſon fils cette triſte victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'eſt la néceſſité qui m'en a fait la Loi ;
Et c'eſt, pour m'excuſer, ſur quoi je me retranche.

Mr DOLIGNI.

Le ſcrupule eſt plaiſant ! Vous me faites pitié.
Eh ! trompez ſans regret votre chere moitié.
Attrapper une femme, eſt prendre ſa revanche.

Mr ARGANT.

En un mot j'ai pris ce détour.

Mr DOLIGNI.

Il eſt aſſez bon, ce me ſemble.

Mr ARGANT.

Et je n'ai ſi long-tems retardé mon retour,
Que pour les mieux laiſſer s'accoûtumer enſemble.
Marianne a de quoi charmer :
Et je m'en vais ſçavoir ſi, pendant mon abſence,
Ses charmes & ſon innocence,
De ſon aveugle mere ont pû la faire aimer.....
La voici qui paroît. Laiſſez-nous, je vous prie.
Sur tout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils.

SCENE IX.

MARIANNE, Mr ARGANT.

Mr ARGANT.

Comment vont nos projets ?
Apprends-moi quel ſuccès a couronné ton zele.
Sur le cœur de ta Tante as-tu fait des progrès ?
Dis-moi, ma chere Niéce, es-tu bien avec elle ?

Tu ſçais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point néceſſaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pû.

Mr ARGANT.

Tout a donc réüſſi ;
Car tû plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Préſumez un peu moins de mon foible talent.
Il eſt vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma Tante,
Je ne me faiſois point un effort violent :
Que dis-je ? un ſentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéïſſance a ſervi de ſoutien ;
Et mon cœur, étonné de ſe trouver ſi tendre,
N'a, je crois, rien obmis pour mériter le ſien ;
Mais ....

Mr ARGANT.

L'heureuſe nouvelle ! Acheve ton ouvrage ;
Je ne te dis qu'un mot ; qu'il ſerve à t'animer.
Mariage, fortune, eſpérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur eſt la vôtre !

Mr ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits ;
Ma femme eſt ta reſſource ; & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

Mr ARGANT.

Comment donc ?

MARIANNE.

Etouffez une douce espérance
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pû dissiper,
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur ; il m'est inaccessible:
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible :
Il l'occupe & n'y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage ;
Je ne sçais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister d'avantage.

Mr ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi ?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir ;
Et rentrer au Convent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame est déchirée.

Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous ſupporterez ma retraite.

Mr ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raiſons pour ne pas conſentir
A te laiſſer aller ſuivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon déſert empoiſonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes deſirs
Dans ſa tranquillité profonde.
C'eſt lorſqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaiſirs.
Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me ſera chere !
Je n'y ſentirai plus le poids de ma miſere.
Hélas ! je l'ignorois dans mon obſcurité :
J'y vivois, ſans me voir ſans ceſſe humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puiſſe être oubliée.

Mr ARGANT.

Non : c'eſt un deſſein pris, où je ſuis affermi.
Je te veux marier ; & je t'ai deſtinée
Au fils de mon plus cher Ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il eſt à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toûjours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il ſera ton Epoux....
Quel eſt cet Inconnu qui marche ſur nos traces !

SCENE X.

UN MAISTRE D'HOSTEL, Mr ARGANT, MARIANNE.

LE Mtre D'HOSTEL.

MAdemoiselle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il !

LE Mtre D'HOSTEL.

Tout doux.

Ce vieux Monsieur-là, sauf son respect & le vôtre,
Hé bien . . . est-ce Monsieur ?

MARIANNE.

Oui.

LE Mtre D'HOSTEL.

Lui ? j'en suis ravi.

Mr ARGANT.

Quel est cet importun ?

LE Mtre D'HOSTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'est le Maître d'Hôtel.

LE Mtre D'HOSTEL. *mettant sa serviette sur l'épaule.*

Monsieur, on a servi.

Mr ARGANT.

à Marianne.

Présente-moi . . . je crains de faire des bévûes.
Que diable ! A chaque pas je tombe ici des nuës.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MR ARGANT, MR DOLIGNI.

MR DOLIGNI.

Vous rêvez ?

MR ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvû de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épousai Madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

Mr DOLIGNI.

Ami, c'est l'un & l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,

Tout vous paroît nouveau. Ne ſoyez pas ſurpris
Si vous ne ſçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous juſtice, & n'ayons plus d'humeurs.
Nous ſommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conſervé celles de nos Ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance, une autre eſt abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au ſujet du dîner,
Je vous faſſe un aveu naïf & véritable.
Excepté le roty, je n'ai pû deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a ſervis à table.

Mr DOLIGNI.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr ARGANT.

Il faut être ſorcier pour ſçavoir ce qu'on mange.
C'eſt encore au deſſert où j'ai ri de pitié,
De nous voir aſſommez d'un fatras de verrailles,
Garni de Marmouſets & d'arbuſtes confus
Qui font un bois-taillis où l'on ne ſe voit plus
Qu'au travers de mille brouſſailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres eſcorté,
Eſt une heure à ranger ſur le lieu de la ſcene;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,
Oui,

Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

Mr DOLIGNI.

Doucement. Vous n'y penſez pas.
Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſſemble;
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

Mr ARGANT.

Miſéricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'Inſectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes.
Mais enfin laiſſons-là ces propos ſuperflus.
Revenons au ſujet qui me touche le plus.
C'eſt Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme?

Mr DOLIGNI.

Oui, mais je ne tiens rien;
Elle veut au Marquis aſſurer tout ſon bien;
Et je ne compte pas que ce deſſein lui paſſe,
A moins que votre fille . . . .

Mr ARGANT.

Il n'eſt donc plus d'eſpoir:
J'eſpérois que ſes ſoins, ſa tendreſſe & ſes charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir;
Elle n'a recueilli que des ſujets de larmes.

Mr DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laiſſer charmer?

Mr ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour ! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piége ont tourné contre moi.

Mr DOLIGNI.

Votre position est fâcheuse.

Mr ARGANT.

Ah ! sans doute...

Mr DOLIGNI.

Votre embarras est des plus grands ;
Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme ?

Mr ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formez.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimez,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De Parens qui pouvoient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plûtôt sa constance,
Après bien des refus & de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une Epouse adorable,
Qui jouissoit déjà d'un bien considérable,

Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

Mr DOLIGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au Couvent.

Mr ARGANT.

Entre-nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, Monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chere.

Mr DOLIGNI.

Hé bien, quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son Pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mistere.
Si vous n'osez le hazarder,
Je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
Entre la mienne & moi la paix étoit si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfans mutins & volontaires:
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir;

Qu'il eſt tems de parler en Pere de famille,
En Maître, s'il le faut, & ſi vous le pouvez.

Mr ARGANT.

Que j'appréhende !....

Mr DOLIGNI.

Quoi ? qu'eſt-ce que vous avez ?

Mr ARGANT.

Et ſi ma femme alloit faire enlever ſa fille;
Et ſe rendre en ſecret maîtreſſe de ſon ſort !
Voilà ce que je crains ſi je romps le ſilence.
Suppoſé que l'accès d'un aveugle tranſport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les perſécutions feront le même effet;
Et ſa mauvaiſe humeur ne ceſſant de s'accroître;
Obligera ma fille à préferer le cloître.

Mr DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut-être....

Mr ARGANT.

C'eſt un fait.

Je voudrois conſerver la paix dans ma famille..;
Il me vient un moyen. S'il eſt de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente;
Hé bien, feriez-vous homme à vous en contenter ?

Mr DOLIGNI.

Ceci change la théſe; elle eſt bien différente.

Mr ARGANT.

e le ſçais, je n'oſois preſque vous en parler;

Mr DOLIGNI.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

Mr ARGANT.

Ah ! mon cher.....

Mr DOLIGNI.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mene;
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

Mr ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCENE II.

MARIANNE, Mr ARGANT, M. DOLIGNI.

MARIANNE.

MAdame Argant m'envoye ...

Mr ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joye.

MARIANNE.

Ah! mon Oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois, elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

Mr DOLIGNI.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message.

MARIANNE.

Elle en eſpere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié ſi tendre
Qu'il n'eſt rien, près de vous, dont je ne vienne à bout;
Et ſi je réuſſis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit ſoin de mon deſtin.
C'eſt au ſujet de mon Couſin.

Mr ARGANT.

Juſtement.

MARIANNE.

Et pour ſa fortune,
Que je viens, au hazard de vous être importune.

Mr ARGANT.

Ha! ſi c'eſt pour Argant, le ſort en eſt jetté.
Que veut-elle? quelle eſt cette grace ſi grande?

MARIANNE.

C'eſt l'hymen de ſon fils, tel qu'il eſt projetté.

Mr ARGANT.

Marianne eſt-ce à toi d'appuyer ſa demande?

MARIANNE

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontez.
C'eſt l'établiſſement le plus conſidérable.
Vous la déſeſpérez, ſi vous n'y conſentez;
C'eſt faire à votre fils un tort irréparable.

Mr ARGANT.

Prétendre que ſon fils ſoit le ſeul Poſſeſſeur
Et l'unique héritier de toute ſa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une ?

Mr ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la sœur ?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal ; & si mon zele . . .

Mr ARGANT.

Mais, tiens : pour me résoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sçais ce qu'on propose ;
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
A qui sa mere apprête un sort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE

Je me serois déja prononcé mon arrêt.

Mr ARGANT.

Quoi ! malgré les soupirs & les larmes d'un pere . . .

MARIANNE.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma Mere ?
A quoi me serviroit de m'obstiner toujours,
A braver mon destin ? Quelle en seroit l'issuë ?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'Amour,
De déchirer toujours le sein qui m'a conçûë,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, & votre fille aussi,

Vous en diroit autant ; & je ne ſers ici
Que d'interprete à la nature.

Mr ARGANT.

A M. Doligni.

Tu me perces le cœur. Jugez donc ſi j'ai lieu
De déclarer ſon ſort.

Mr DOLIGNI.

C'eſt votre femme ; Adieu.

Mr ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

Mr ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE bien votre entremiſe
A-t'elle eu la faveur que je me ſuis promiſe ?
Ce que j'en attendois étoit des plus aiſez.

Mr ARGANT.

Ah ! Vous pouvez compter ſur elle en toute choſe.
On ne peut mieux plaider une méchante cauſe.

Me. ARGANT.

Eh, l'a-telle gagnée ? . . Hé quoi, vous vous taiſez ?

M.

Mr ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi ?

Me. ARGANT.

Quel eſt donc ce langage ?

Mr ARGANT.

Ne vous ſouvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'eſt pas l'unique & le ſeul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné ?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçû dans votre ſein.
Voyez quel eſt votre deſſein,
Si vous en conſervez un ſouvenir fidelle ?

Me. ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le ſort ;
Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée en Couvent,
Etoit dans ſa plus tendre enfance.

Mr ARGANT.

Hélas ! je me le ſuis reproché bien ſouvent.

Me. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revûë.
Dans mon cœur, il eſt vrai, l'abſence a triomphé,
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendreſſe que j'aurois euë,
Si vous aviez laiſſé cet enfant ſous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire ;
Eh ! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulutes pas : Il a fallu vous plaire ;

Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma Tante a raiſon ; elle ſe juſtifie.
C'eſt votre faute à vous.

Mr. ARGANT. *à Marianne.*

Laiſſe-moi, je te prie.
Vous verrez que c'eſt moi qui manque d'équité !
Tout peut ſe réparer. Daignez voir votre fille ;
Que je vous la préſente ; accordez-moi ce bien.

Me. ARGANT.

Que faire d'une enfant, qui n'eſt au fait de rien ;
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, ſans doute, en a pris l'air, l'eſprit & le goût ?
Monſieur, il n'eſt plus temps. Et j'oſe vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triſte rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de Province eſt une triſte école.

MARIANNE.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle ſort du Couvent. Voyez un peu ma niece ;
Oui, voyez comme elle eſt : vous connoiſſez auſſi
Son eſprit & ſa gentilleſſe ;
Elle a tout-à-fait réuſſi.

Me. ARGANT.

On ne compare point une perſonne unique.

Mr. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Me. ARGANT.

Il vous plaît au ſurplus de me faire un Procès ?
Bien gratuit au ſujet de cette préférence,
Que j'accorde à mon fils.

Mr. ARGANT.

Mais oui, c'eſt un excés.

Me. ARGANT.

Eſt-ce une nouveauté ? Suis-je la ſeule en France ?
Nous avons deux enfans : mais l'uſage m'abſout,
Si j'en laiſſe un des deux au fond d'une clôture.

Mr. ARGANT.

L'égalité, Madame, eſt la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Me. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon eſpoir & le vôtre ?
Il eſt bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçû du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. ARGANT.

La nature ſans doute en a fait un prodige !

Me. ARGANT.

Elle a verſé ſur lui ſes plus précieux dons.
Il peut aller à tout, ſi nous le ſecondons.

Mr. ARGANT.

Peut-on donner dans ce preſtige ?

Me. ARGANT.

Il eſt homme d'eſprit.

Mr. ARGANT.

Qui diable ne l'eſt pas?

Me. ARGANT.

Homme d'eſprit!

Mr. ARGANT.

Mais oui; rien n'eſt plus ordinaire,
C'eſt un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cerveaux brûlez, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour eſprit dans le ſiecle où nous ſommes
N'eſt, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole efferveſcence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un tranſport;
Que l'on nomme autrement, faute de connoiſſance;
Proverbes, quolibets, folles alluſions,
Pointes, frivolitez, plaiſamment habillées,
Quelque ſuperficie, & des expreſſions
Artiſtement entortillées;
Joignez-y le ton ſuffiſant,
Voilà les qualitez de l'eſprit d'apréſent.
Pour moi, mon avis eſt, dût-il paroître étrange;
Que ces petits Meſſieurs, qui ſont ſi floriſſans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient, en échange,
Tout ce qu'ils ont d'eſprit pour un peu de bon ſens.

SCENE IV.

LE MARQUIS, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

LE MARQUIS.

MAis, Madame, à propos, ſuivant toute apparence,
Mon mariage projetté
Pourroit ce ſoir être arrêté.

Me. ARGANT.

J'en ai du moins quelque eſpérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçû vingt complimens :
Et nous ne ſongeons pas aux préſens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il ſeroit néceſſaire
D'aller, chez l'Empereur, choiſir des Diamans.
Il convient d'envoyer demain les Pierreries :
C'eſt l'ordre ; & l'on ne peut, quand on eſt régulier,
Manquer à ces galanteries.

Me. ARGANT.

Il eſt vrai : j'allois l'oublier.
Vous avez bien raiſon ; c'eſt penſer à merveille.

Mr. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mît vos chevaux.

Mr. ARGANT.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

Me. ARGANT.

au Marquis.

Est-ce là son affaire ? Allez, je vais vous suivre.

Mr. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
Je comptois y passer des jours pleins de douceur ;
Et mourir satisfait de son sort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sçais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit regner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste ?
Parlez. Mes sentimens vous sont assez connus.
Parlez donc ; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un & l'autre à regler sa fortune.
Je ne sçais point blamer la générosité.

Mr. ARGANT.

La générosité ! Mais ce n'en est point une :
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.

Quant à moi, j'ai, Monſieur, un trop profond reſ-
pect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naitre.

Mr. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu ſuſpect.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas qu'une ſœur, que je n'ai jamais vuë ;
Ne m'intéreſſe auſſi. Vous n'avez pas beſoin
De me piquer d'honneur. Le ſang parle de loin :
Mais . . .

Mr. ARGANT.

Hé bien, quelle eſt donc cette crainte imprévuë ?
Daigneriez-vous m'en éclaircir ?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremiſe . . :
Et . . . ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir,
D'échoüer dans cette entrepriſe,
Hé bien, vous m'en accuſerez.
Qu'en arrivera-t'il ? Que vous me haïrez.
Cette affaire eſt trop délicate.
Et Madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner aſſez nettement
De ne m'en pas mêler.

Mr. ARGANT.

Vôtre prudence éclate !

LE MARQUIS.

Mon ſilence pourtant n'empéche pas mes vœux.
Je ſerai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

AInsi, vous n'avez point de reproche à lui faire!

Mr. ARGANT.

à part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.

haut.

Nous avons, ou plûtôt vous avez en bon bien;
Cinquante mille écus de rente
Francs & quittes de tout; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restrains pour elle au tiers, & même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Me. ARGANT.

Que me dites-vous là?

Mr. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Me. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger ?

Mr. ARGANT.

Acceptez ſeulement.

Me. ARGANT.

à part.

C'eſt encore un prétexte, une ruſe nouvelle,
Pour m'engager toûjours, ſur ce trompeur eſpoir,
A retirer ma fille.

Mr. ARGANT.

Hé bien ?

Me. ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle ?

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Eſt-ce une affaire ſûre & prompte à terminer ?

Mr. ARGANT.

Bas à Marianne.

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.



SCENE VI.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

MAis eſt-ce un ſujet qui convienne?

Mr. ARGANT.

A merveille.

Me. ARGANT. *A part.*

Tant pis.

Mr. ARGANT.

Je ſuis ſa caution.

Me. ARGANT *à part.*

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. ARGANT.

A part.

Il faut fraper le coup.

Me. ARGANT. *A part.*

Quelle eſt donc ſa penſée?

Mr. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuſte & la plus dure
'A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiſer au fond d'une triſte Clôture;

SCENE VII.

Mr. DOLIGNI *pere*, MARIANNE, Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Quels qu'ils ſoient vrais ou faux ;
Telle qu'elle eſt enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monſieur, ſi vous le permettez. . . ;

MARIANNE.

A part.

Ah Ciel !

Mr. ARGANT.

Avec plaiſir deviendra votre gendre.

Me. ARGANT.

Bas à Mr. Argant.

Quoi ! le fils de Monſieur. . . . Vous me compromettez.

Mr. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE. *A part.*

Dieu ! que viens-je d'entendre !
Ah, quelle trahiſon !

Me. ARGANT.

Monſieur nous fait honneur ;

Mr. DOLIGNI *pere.*

Ce ſera pour mon fils le comble du bonheur.

Me. ARGANT.

A part. *Haut.*

Je ſçais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut ſe rendre.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Mon fils ne peut jamais être mieux aſſorti.

Me. ARGANT.

A Marianne.

Qu'on le faſſe venir.

MARIANNE.

Madame, il eſt ſorti.

Me. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans ; qu'on y voye.

MARIANNE.

Il doit avoir pris ſon parti.

Me. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez ; faites qu'on me l'envoye.

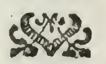
MARIANNE.

A part.

Bon, le voici qui vient.

Mr. ARGANT *bas à Doligni pere.*

Il n'eſt pas averti.



SCENE VIII.

Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT,
Me. ARGANT, Mr. DOLIGNI *pere*,
MARIANNE.

Me. ARGANT.

MEssieurs, il vous plaira de garder le silence ;
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument ;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance ;
Autrement, marché nul : je vous le dis d'avance ;
Je reprens ma parole & mon consentement.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Le Marquis vous attend avec impatience.

Me. ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Vous voyez mon saisissement,

Me. ARGANT.

La désireriez-vous ?

M. DOLIGNI *fils*.

Ah, si je la désire !
Si je soupire après ce précieux instant !

C'eſt avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE *à part.*

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit?

Me. ARGANT.

Hé bien, ſoyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre eſpoir.

MARIANNE.

A part.
Hélas! c'en eſt donc fait.

Me. ARGANT.

Il m'eſt bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Votre fille?

Me. ARGANT.

Eh qui donc?

Mr. DOLIGNI *fils.*

La foudre m'a frappé.
Ah Ciel! quelle erreur m'a trompé!

Me. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je!

Mr. DOLIGNI *fils.*

Il eſt inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez ſans doute un bien ineſtimable.
Mon pere, épargnez-vous ces ſignes ſuperflus:
Je ne puis, mon déſordre a trop ſçu me confondre.

Me. ARGANT.

A M. Doligni pere. *A M. Doligni fils*

De grace, laissez-donc. . . Ne pourrai-je sçavoir? . . .

Mr. DOLIGNI *fils*.

L'excès de vos bontez ne pouvoit se prévoir :
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

Mr. DOLIGNI *pere.* *Bas à son fils.*

Tu ne sçais pas le bien que tu vas refuser.

Mr. DOLIGNI *fils*.

A son pere. *A Me. Argant.*

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai crû qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret :
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

Me. ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

Mr. DOLIGNI *fils*.

Il l'ignore.

Me. ARGANT.

Eh, Monsieur, quel est-il?

Mr. DOLIGNI *fils.* *Montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.

Me. ARGANT *à Messieurs Argant & Doligni pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

Mr. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sçachez, à votre tour ....

Me. ARGANT. *En s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI *pere*
Mr. DOLIGNI *fils*, MARIANNE.

Mr. DOLIGNI *fils.*

A Mr. Argant.

Ah! Monsieur, pardonnez. ...

Mr. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Comment donc!

Mr. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre & la plus efficace:

S'il

S'il avoit accepté, j'en ſerois moins content.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Vous me permettez donc de demeurer cònſtant ?

Mr. ARGANT.

A Mr. Doligni pere.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.

A Mr. Doligni fils.

Ne t'embarraſſe pas, va, tu ſeras mon gendre.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encor à ſon âge !
Eh, que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens ?
Si la vieilleſſe n'eſt pas ſage.

LAFLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou ſoyons indulgens.
Suppoſé que l'amour ait part à ce myſtere ;
Il me ſemble qu'un fils devroit, avec raiſon,
Ignorer, ou cacher les foibleſſes d'un Pere.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ma faute à moi ſi toute la Maiſon
En parle ? Mais cela ne m'embaraſſe guere.
N'eſt-il venu perſonne apporter un Billet ?
Il doit en venir un ; j'en ſuis fort inquiet.

LAFLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LAFLEUR.

Mais à propos, j'eſpere....

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'eſpere-tu ?

LAFLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

LAFLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage ?

LAFLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raiſon les attend au fond de leur ménage.
L'hymen eſt ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Aſſurément ;
Oui, l'exemple me rendra ſage.

LAFLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant;
Renoncer au plaiſir qui convient à mon âge,
Conſacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems;
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un ſot.

LAFLEUR.

Ah, pauvre malheureuſe!

LE MARQUIS.

Hem?

LAFLEUR.

Moi, je ne dis mot.

On entend quelque bruit.

LE MARQUIS.

ſeul.

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente eſt un ſupplice.
Ah, ſi ce pouvoit être un Billet d'Arthénice!

LA FLEUR.

Tenez, c'eſt un Billet joliment tortillé.

LE MARQUIS *liſant à part.*

„ Mes réſolutions ſont priſes.
„ Venez où vous ſçavez à huit heures préciſes.

LA FLEUR *à part.*

Comme il a l'air émouſtillé!

LE MARQUIS *continüant.*

„ Malgré tous mes parens . . . La maudite Cohorte!

„ Pour vous ſuivre ce ſoir, je les tromperai tous.
„ Je ſens que mon devoir en murmure...Qu'importe?
„ Mais on n'eſt plus à ſoi, lorſque l'on eſt à vous.

Ah pour moi quel bonheur ! ou plutôt quelle gloire !
Ne perdons point de tems.

Il tire un écrain de ſa poche.

LA FLEUR.

Quelle eſt donc cette hiſtoire ?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent ;
Cours emprunter deſſus à l'un de nos Corſaires
Les deux mille Loüis qui me ſont néceſſaires.
Viens me les apporter : ſur tout, ſois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner enſuite.
Voici Madame Argant, ſauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

OU va-t-il porter cet écrain ?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Me. ARGANT.

Eh pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai craint
Pour quelques diamans, qui du moins à ma vûe
Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revûë.
Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

Me. ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! ah, pour le moins; & j'en suis très-content.

Me. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obstiné m'embarasse pourtant:
Il paroît opposer la même résistance.
En vain j'ai de sa niece employé l'assistance.
Ce refus me paroît d'autant plus surprenant
Qu'elle a, sur mon époux, un empire étonnant;
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez?

LE MARQUIS.

Qui, moi?

Me. ARGANT.

Peut-on sçavoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

Me. ARGANT.

Une mere aussi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi. . . .

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser. . .

Me. ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penser ;
Je veux absolument entrer dans ce mystere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre. . .

Me. ARGANT.

Hé quoi ?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

Me. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoiqu'il en soit de cette confidence ;
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connuë ?
Oui, lorsqu'avec mon Pere elle est ici venuë,

Sçaviez-vous, comme un fait bien sûr & bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre Demoiselle Argant ?

Me. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere assurance ?

Me. ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

Me. ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir oüi parler du Pere & de la fille :
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

Me. ARGANT.

En quoi ?

LE MARQUIS.

Sur tout point de courroux.

Me. ARGANT.

Je n'entens rien à ce mystere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon Pere.

Me. ARGANT.

Elle ne ſeroit point ſa niece ?

LE MARQUIS.

Hé vraiment non :
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Me. ARGANT.

Ah, quelle découverte !

LE MARQUIS. *A part.*

Il l'entend à merveille !

Me. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une hiſtoire pareille ?
D'où la ſçait-on ? Comment ? quel en eſt le témoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le Suiſſe, a fort innocemment
Révélé tout ce beau myſtere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

Me. ARGANT.

Après ;

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle eſt morte avant lui, que rien n'eſt plus conſtant :
Que c'eſt une hiſtoire publique ;
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

Me. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux ſont morts depuis long-tems;
Il eſt ſûr de ſon fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je penſe trop bien
Pour oſer en conclure rien.

Me. ARGANT.

A part.

Quoi! chez moi! ſous mes yeux! feignons de n'en rien croire;
Et ne dégradons point le Pere aux yeux du fils.

Haut.

Non; plus je penſe à cette hiſtoire.
Plus je vois que ce ſont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, ſur cet article, aſſurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours yvres ou ſots.
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Impoſez-leur ſilence;
Et du premier d'entr'eux, qui ne ſe taira pas,
En le chaſſant d'ici, puniſſez l'inſolence.

LE MARQUIS.

Madame....

Me. ARGANT.

N'ayons point là-deſſus de débats:
Il le faut; je le veux; la choſe eſt expliquée.

LE MARQUIS.

Vous ſerez obéie.

Me. ARGANT. *A part.*

Ah, que je ſuis piquée !

Haut.

Mon Mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des Gens d'importance,
Quand il ſe verra devant eux,
Indubitablement vaincra ſa réſiſtance.

A part. *Haut.*

Je ſçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un Billet d'aſſez bon augure.
Chez le Comte d'Ausbourg on nous attend ce ſoir.
Il eſt Oncle de la future.
C'eſt chez lui qu'on s'aſſemble ; & l'on y ſoupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Me. ARGANT.

Vous ſçavez ſa demeure ?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

Me. ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

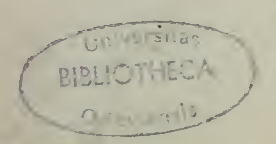
Mais.... au ſortir de l'Opera.

Me. ARGANT.

Si vous veniez plûtôt !

LE MARQUIS.

Ah ! ce n'eſt pas l'uſage ;
Et par tout où l'on ſoupe, il faut arriver tard.



Me. ARGANT.

Oui, mais l'occaſion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en ſera tems.

Me. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

RIen n'eſt plus raviſſant que cette conjoncture.
Deux Rendez-vous enſemble ! un d'hymen ! un d'amour !
Ceci veut de l'ordre ... Oui ... Chacun aura ſon tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere avanture,
Quand ... C'eſt la Fleur.



SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU ſont mes deux mille loüis ?

LA FLEUR.

Dans votre Cabinet.

LE MARQUIS.

Bon ; je m'en réjoüis.
Allons, preſte, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous preſſe !

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maiſon ;
Commande un ſouper propre & ſuivant la ſaiſon ;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque eſpece ;
Que tout ſoit à la glace & qu'on faſſe grand feu ;
Qu'on éclaire par tout.

LA FLEUR.

La fête ſera belle !
Et la Future y ſera-t'elle ?

LE MARQUIS.

Point de ſotte demande.

LA FLEUR

Allons.

LE MARQUIS

Attends un peu.

Que voulois-je dire ? . . . ha !

LA FLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma Chaise de Poste y soit & des Relais.
Fais-y porter aussi . . . .

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts !

LE MARQUIS.

Combien ? deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge ?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR

Est-ce que vous voulez y faire une retraite ?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curiosité te travaille l'esprit ?

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci .... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre ! ha ! parbleu, je t'admire !
Fait-il tout-à-fait nuit ?

LA FLEUR.

Bon ! le jour eſt bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture griſe.
Hé bien, va donc.

LA FLEUR.

A part.

Allons. Il a de l'argent frais;
Je n'en ſerai jamais payé que par ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas ?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

A part.

Oui, riſquons le Paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde ?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'eſt qu'avec votre argent . . . .

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié ?

LA FLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin !

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent ?

LE MARQUIS.

Qu'importe ?

Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here ; il n'avoit pas le sou :
Et puis six cens écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA FLEUR.

Mais d'honneur ?

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier ?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi ?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur, vous n'aurez plus la bourse.

Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre courſe.
Et vite & vite, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE *à part.*

D'Où viennent, tout à coup, de ſi crüels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'eſt aigrie!
Il faut abſolument quitter cette maiſon.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Mais il faut vous laiſſer dans votre rêverie.
Vous avez beſoin d'y penſer.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en diſpenſer.
Ma chere petite couſine,
Tout ne réüſſit pas toûjours ſelon nos vœux.

Il arrive par fois des contretems fâcheux ;
Pour y remédier, il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

SCENE VI.

MARIANNE *seule.*

QUoi, tout le monde ici se trouve réüni
Pour me désespérer ? Mais qu'a-t'il voulu dire ?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCENE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

ROsette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême ?
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? que m'est-il arrivé ?
J'ai beau m'éxaminer moi-même ;
Dans le fond de mon cœur, hélas ! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque & si crüelle ;

D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:
„ Il faudra s'en laisser charmer;
„ Cette petite créature
„ Finira par se faire aimer.
Il faut bien que le Diable ait ici fait des siennes:
Je ne connois que lui pour joüer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours;
Vous ne sçavez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point Madame est en courroux;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas;
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise.

SCENE VIII.

Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

Marianne! Et pourquoi te trouvai-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas ! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont, par vous seul ici, je me vois honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe à mon deſavantage ?
Il doit m'ètre, en ce jour, arrivé des malheurs ;
Tout inconnus qu'ils ſont, ils m'arrachent des pleurs,
Ne me les laiſſez pas ignorer d'avantage ;
Innocente, ou coupable, inſtruiſez-moi de tout.

Mr. ARGANT.

De quoi ?

MARIANNE.

Cette infortune eſt réelle & publique.

Mr. ARGANT.

C'eſt une Enigme obſcure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah ! vous diſſimulez.

Mr. ARGANT.

Non, je n'en ſçache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à préſent, attirai-je les yeux
De tout ce qui nous environne ?
D'où viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en ſecret ſur toute ma perſonne ?

Mr. ARGANT.

Eh mais, tout cela vient du plaiſir de te voir ;

C'eſt qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc, ai-je changé ? Ne ſuis-je plus la même ?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis ſçavoir.
Et par quelle avanture, à nulle autre pareille,
N'eſt-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainſi ;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Soûrit avec malice, & ſe parle à l'oreille ?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus crüelle,
Vient de me chaſſer de chez elle.
Elle a pouſſé la cruauté
Juſques-à me defendre à jamais ſa préſence.

Mr. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux ſi ſoudain ?

MARIANNE.

Et moi, toute éperduë, éxaminant en vain
Ma triſte & timide innocence,
Je ſuis venuë ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laiſſée incertaine & flotante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on eſt venu m'avertir que ma tante,
Toûjours, de plus en plus, en courroux contre moi,
Veut ſe débarraſſer de ma vûë importune,
Et me faire enlever.

Mr. ARGANT.

Ah! tout eſt découvert ;

Un indiſcret ami nous perd :
Elle ſçait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

Mr. ARGANT.

Grand Dieu! quelle infortune!
Mon ſecret eſt trahi.

MARIANNE.

Quel eſt donc ce regret?

Mr. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir. . . . Vous parlez de ſecret!

Mr. ARGANT.

Il faut que je le cherche . . . . Ah! le voici lui-même.

SCENE IX.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

CRüel! qu'avez-vous fait?

Mr. DOLIGNI.

Qui moi ? Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mr. ARGANT.

Eh ! morbleu , l'on ſçait tout.

Mr DOLIGNI.

Doucement, s'il vous plaît.

Mr. ARGANT.

Je ſuis déſeſpéré.

Mr. DOLIGNI.

Quel courroux eſt le vôt!

Mr ARGANT.

Votre indiſcrétion . . . .

Mr. DOLIGNI.

Quoi ?

Mr. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre,
Vous aviez mon ſecret !

Mr. DOLIGNI.

Il eſt encor entier.

Mr. ARGANT.

M femme eſt furieuſe.

Mr. DOLIGNI.

Elle fait ſon métier.

Mr. ARGANT.

Que la plaiſanterie eſt ici mal placée !
Je vous dis que ma femme eſt ſi fort courroucée

Contre elle & contre moi, qu'elle eſt dans le deſ-
ſein,
Comme je l'ai prévû, d'uſer de violence,
De me l'arracher de mon ſein,
De la mettre en lieu ſûr.

Mr. DOLIGNI.

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'eſt qu'elle ſçait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'eſt point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre Maîtreſſe.

MARIANNE.

A Mr. Doligni.

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?

A Mr. Argant.

Ce n'eſt pas ſur la foi du lien le plus doux
Que je ſuis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?..
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! ceſſez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah Dieu! peut-on former un ſi crüel projet?
Du plus affreux Roman je me vois le ſujet.

Mr. DOLIGNI.

Elle ne ſçait donc pas ſa véritable hiſtoire?

Mr. ARGANT.

Hé non. Vous me jettez dans un autre embarras.

MARIANNE.

MARIANNE.

Je veux sçavoir de qui j'ai reçû la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parens . . . .

Mr. ARGANT.

Dans peu tu le sçauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma tante . . . .
Quel nom m'échappe encor !

Mr. DOLIGNI.

Elle vient de partir.

Mr. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus longtems l'opprobre où je me vois.

Mr. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. ARGANT.

Je ſuis moins criminel que tu ne l'oſes croire.
Sois inſtruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te bleſſe
Trouvera dans ton ame un retour éternel ;
Apprends que toute ma tendreſſe
N'eſt que de l'amour paternel.
Ah ! . . ma fille . . . .

MARIANNE.

Qui vous . . . mon pere ?
Hé pourquoi ſi longtems me cacher mon bonheur ?

Mr. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à préſent le fond de ce myſtere.
Puiſque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le ſort peut, à ſon gré, regler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en ſçauroit détruire.

Mr ARGANT.

Non ; j'ai pris mon parti, puiſqu'on me pouſſe à bout,
Mais pour toi, laiſſe-moi le ſoin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'eſt point fils unique ;
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne ſouffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un uſage crüel, au gré de ſon pouvoir,
Me réduiſe à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plûtôt cet injuſte hyménée ;

Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maitre.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien !

Mr ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en sera tems, je te ferai paroitre.

MARIANNE.

Hé pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore ;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr ARGANT.

On m'attend ; obéis. Et vous, Ami fidelle,
Ne m'abandonnez pas ; daignez prendre soin d'elle.
Restez ; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

Mr DOLIGNI.

.... Partez : mais en chemin ....

Mr ARGANT.

Hé bien, quoi ?

Mr DOLIGNI.

N'allez pas user votre courage.

Mr ARGANT.

Oh ! j'en aurai de reste.

Mr DOLIGNI.

On est brave de loin .... :
Le Ciel lui soit en aide ! Il en a bien besoin.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

LA FLEUR *seul.*

LA bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle !
Comment donc! hé pour qui Madame me prend elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t'on jamais fait païer au serviteur
Les sottises du Maître ? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chasse : où diantre faire voile ?

SCENE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

LA Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment eſt-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t'il dans tes affaires ?

LA FLEUR.

J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon Enfant ?

LA FLEUR.

Oui, pour préſent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?

LA FLEUR.

Moi ?

ROSETTE.

Tu ments.

LA FLEUR.

Mon crime eſt d'être un ſot.

ROSETTE.

Hé bien, tu ments encor.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon Maître a baclé, ſans m'en dire un ſeul mot ;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence eſt miſe à la porte ;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti ;
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton Maître ; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on sçavoir d'où vient tout ce grabuge?

SCENE III.

Me. ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

Me. ARGANT.

Comment, ce misérable est encore en ces lieux ?
Fidelle confident d'un trop coupable Maître ....

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'Enfant qui vient de naître...

Me. ARGANT.

Tais-toi ; sors ; & jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

Me. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrettes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous ?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes,

Me. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus ſenſibles coups.
On vient d'empoiſonner le bonheur de ma vie ...
Mon cœur eſt ſuffoqué .... je ne puis reſpirer.

Roſette lui donne un fauteuil.

Avec indignité ma tendreſſe eſt trahie.
Ai-je aſſez de ſujets de me déſeſpérer ?
L'objet, dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils .... Ce n'eſt qu'un fourbe. Il m'a toujours
    trompée.
Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laiſſe aucun doute.
Je faiſois tout pour lui ; Roſette, tu le ſçais ;
Et je craignois toûjours de n'en pas faire aſſez.
J'aurois donné mon ſang juſqu'à la moindre goutte
Pour aſſurer le ſort, la fortune, & l'état
Du cruel qui m'a fait l'offence la plus noire.
Une famille illuſtre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus ſûr qui conduit à la gloire ;
Dans leur ſein, dans leurs bras il alloit être admis ;
Il alloit devenir leur plus chere eſpérance,
L'objet de tous leurs ſoins. Ah, quelle différence !
Ils vont être à jamais ſes plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refuſé cette grande alliance ?

Me. ARGANT.

Apprends comment il s'eſt perdu.
Nous étions aſſemblés : il étoit attendu.

Moi-même j'aſpirois, avec impatience,
Au plaiſir de le voir, de joüir des effets
Que devoit produire ſa vûë ;
Je comptois les momens .... attente ſuperfluë !
Au mépris des ſermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ;
De l'erreur de ſes ſens loin d'être détrompé,
Il s'y ſacrifioit ; & n'étoit occupé
Que du ſoin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne ſçachant que penſer d'un retard indiſcret,
Pour l'excuſer encore je faiſois mon poſſible ;
Enfin, l'on eſt venu m'en inſtruire en ſecret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins ſenſible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu ſortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confuſion que j'ai dû reſſentir.
Je ſuis déſeſpérée ... Oh, déplorable mere !
C'en eſt fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le ſauver.

Me. ARGANT.

Ah ! la raiſon m'éclaire ;
Je penetre plus loin que jamais je ne fis.
Suppoſé que l'on puiſſe appaiſer cette affaire,
Et dérober ſa tête aux rigueurs de la loi,
En eſt-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendreſſe ?
Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux
Je vois qu'il a toûjours abuſé ma foibleſſe.

Ce

Ce trait de lumiere eſt affreux.
Ah, grand Dieu ! que j'étois cruellement ſéduite !
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour . . .

Me. ARGANT.

Non, quand la confiance eſt une fois détruite,
C'en eſt fait, pour jamais il n'eſt plus de retour.
Roſette, laiſſe-nous.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT *ſe levant.*

HE' bien, quelle nouvelle ?
En a-t'on ? l'avanture eſt-elle auſſi cruelle
Qu'on le dit ?

Mr. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec ſon bel eſprit qui vous avoit ſéduite,
Votre fils, comme un ſot, a donné tout de ſuite
Dans un piége groſſier tendu par des fripons ;
Et le premier exploit de ſes premieres armes
Eſt un enlévement bien conditionné.
Dans un azile détourné

Il croyoit emmener, ſans trouble & ſans allarmes,
Son illuſtre conquête ; il n'avoit rien prévû ;
Lorſque trahi par elle & pris au dépourvû,
On eſt venu troubler ſa joye.
L'indiſcret, qui pouvoit échapper ſans éclat ;
Au lieu d'abandonner ſa proye,
A tous ſes aſſaillans a livré le combat ;
Mais, étant le plus foible, il a fallu ſe rendre.
Il eſt entre leurs mains, pris & même bleſſé.

Me. ARGANT.

Bleſſé ? le malheureux ! quel parti faut-il prendre ?

Mr. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laiſſé,
Croit avoir quelque eſpoir d'empêcher les pourſuites;
Et, comme il eſt intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette avanture-là n'aura pas d'autres ſuites.

Me. ARGANT.

Les ſuites n'en ſeront funeſtes que pour moi.
Idole de mon cœur ! malheureuſe chimere !
Fils indigne ! Ah ! le Ciel te devoit une Mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Eſt-ce au fond de mon ſein qu'il a puiſé ces vices ?
Pour lui ſeul j'ai laiſſé ma fille dans l'oubli ;
La moitié de mon ſang y reſte enſeveli ;
Je faiſois à l'ingrat les plus grands ſacrifices :
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer !
Ma honte eſt mon ſalaire ! hélas, qui l'eût pû croire ?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer :

Mais je remporterai cette affreuſe victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.

A Mr. Argant.

Triomphez... le Ciel me punit.

Mr. ARGANT.

Hé! ne ſéparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémiſſons l'un & l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toûjours vû d'un œil un peu ſévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de Pere;
Je l'aimois comme vous; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendreſſe un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée,
Que de cacher l'excès de ſon enchantement.
Hélas! Si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excuſez le motif; trop ſûre d'être aimée,
La jeuneſſe abuſe aiſément
Du foible qu'on a pour ſes charmes.
Plus les enfans ſont chers, plus il eſt dangereux
De leur trop laiſſer voir tout ce qu'on ſent pour eux.
Je gémis du ſujet qui fait couler vos larmes:
Votre courroux eſt juſte; Argant l'a mérité.
Mais ſi vous le voyez, comme je l'enviſage,
Au milieu des tranſports & des fougues d'un âge
Où la raiſon n'eſt pas à ſa maturité,
Vous devez conſerver un rayon d'eſpérance.
Je l'ai laiſſé confus, honteux, mortifié.
Je crois que ſon état eſt digne de pitié.
Un malheur inſtruit mieux qu'aucune remontrance.

Il peut se corriger. Il est encore à temps.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son yvresse.
Hé! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

Me. ARGANT.

Discourez un peu moins, & montrez-vous plus sage.

Mr. ARGANT.

Moi?

Me. ARGANT.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

Et mais, s'il vous plaît;
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Me. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

Mr. ARGANT.

Je ne sçais ce que c'est.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

Me. ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Hé! comment voulez-vous que je ne sçache pas,
Ce qu'ici personne n'ignore?

Mr. ARGANT.

Voyons, que sçavez-vous encore?

Me. ARGANT.

Que vôtre fils n'a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle.
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

Mr. ARGANT.

J'entends ; voilà l'effet d'un rapport infidelle !

Me. ARGANT.

Et quel moyen, hélas ! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere ?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit ?
Ah ! c'est, de plus en plus, ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs ? Qui fermera mes yeux ?

Mr. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.
Calmez-vous sur mon compte ; & jugez un peu mieux . . .
Mais on vient ; suspendez vos larmes.

SCENE VI.

Mr. DOLIGNI PERE, Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Quoi ! déjà de retour ?

Mr. DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

Mr. ARGANT.

Vous n'aurez pû conclurre avec ces coquins-là ;
Leurs propositions sans doute vous effrayent ?

Mr. DOLIGNI.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
De raison & d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai reglé, moyennant une somme assez forte
Dont ces honnêtes gens sont contens.

Mr. ARGANT.

Eh qu'importe?

Mr. DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer & consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre Notaire,
Où l'Acte est tout dressé.

Mr. ARGANT.

Courons-y promptement;

à Me. Argant.

Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Me. ARGANT.

Allez, Messieurs.

Mr. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

Me. ARGANT, *seule.*

Et nous, reglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.

Rosette ? Holà, quelqu'un ? Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est ; perçons l'obscurité,
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi ? tout ce qui m'est cher s'unit & se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble !
Mon Epoux & mon fils ? . . . J'adorois deux ingrats ! . . .
Ma Rivale paroît ; . . . ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCENE VIII.

MARIANNE, Me. ARGANT.

MARIANNE.

à part.

Que s'est-il donc passé ? Je vois, sur son visage,
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

Me. ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux ?
N'en pouvez-vous joüir, si ce n'est sous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace ?
Ou faut-il vous céder ? Prononcez entre nous.

MARIANNE.

à part.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage ?

Me. ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux.

Me. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les ſoupirs, les pleurs ſont ſuperflus.
Ce ne ſont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Diſpoſez de mon ſort. Que voulez-vous de plus ?
N'eſt-il pas en votre puiſſance ?
Ordonnez ; & comptez ſur une obéïſſance
Qui ſervira du moins à me juſtifier.
Délivrez-vous de ma préſence.
Je ne demande, hélas ! qu'à me ſacrifier.

Me. ARGANT.

Qu'à vous ſacrifier ? Eſt-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

Me. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t'il fait venir ?

MARIANNE.

Accuſez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'eſt une vérité qui peut être atteſtée.
Si j'avois été libre, y ſerois-je reſtée ?
D'aujourd'hui, ſeulement, mon ſort eſt éclairci.
Et dès que je l'ai ſçû, j'ai tout mis en uſage
Pour qu'on me laiſſât fuir ; Je n'ai pû l'obtenir,

Ai-je rien de plus cher que de vous réünir ?

Me. ARGANT.

à part.

O ciel! d'une rivale est-ce là le langage ?
J'ai peine à résister à son air ingénu.

à Marianne.

Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel est donc ce Roman ?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous sçavez qui je suis ?

Me. ARGANT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

Me. ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Me. ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE *à part, en regardant par-tout.*

Hélas ! je ne vois point mon Pere.

M. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE.

à part.

Cet abandon me désespere.

Me. ARGANT.

Que cherchent vos regards? Epargnez-vous ces ſoins.
Parlez en liberté, nous ſommes ſans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez. . . .

Me. ARGANT.

Quelle eſt votre fortune?

MARIANNE.

Qui moi? je n'en poſſede & n'en prétends aucune.

Me. ARGANT.

Que faiſiez-vous auparavant?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnuë.

Me. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un Couvent,
Depuis que je ſuis née, on m'a toûjours tenuë.
Fixez-y mon deſtin. Je ſuis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais ſortir.

Me. ARGANT.

A part.

Je n'en avois jamais été ſi bien frappée.

Haut. *A part.*

Comptez ſur mes ſecours... On peut l'avoir trompée,

Haut.

Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Couvent? Parlez avez franchiſe.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Me. ARGANT.

Où vous avoit-on miſe?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Me. ARGANT.

A part.

De Poitiers, dites-vous? Uſeroient-ils d'adreſſe!

Haut.

C'eſt un fait qui peut être aiſément éclairci.

MARIANNE.

Je le ſçais.

Me. ARGANT *à part.*

En effet, ſeroit-elle ma niece?

Haut.

C'eſt le même Couvent où ma fille eſt auſſi.

A part.

Que je ſuis coupable envers elle.

Haut.

Vous l'avez donc vûë?

MARIANNE.

Oui.

Me. ARGANT.

Si vous la connoîſſez;

Je ſuis Mere, excuſez des deſirs empreſſez;
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.
Faites-moi ſon Portrait... Quoi! vous ne l'ôſez pas?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas

Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me preſſez pas davantage
De vous entretenir de ſes foibles attraits.

Me. ARGANT.

En ſeroit-elle dépourvûë ? . . . . . .
Vous rougiſſez toûjours, & vous baiſſez la vûë ?

MARIANNE.

Connoiſſez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle ;
C'eſt ſa ſoumiſſion & ſon profond reſpect.
Cet Eloge n'eſt point ſuſpect.
Quels que ſoient vos deſſeins, elle y ſera fidelle.
Votre fille, à jamais, ſçaura s'y conformer.
Vos projets lui ſont tous auſſi chers qu'à vous-même,
Il me reſte à vous informer . . . .

Me. ARGANT.

De quoi donc ? Achevez.

MARIANNE.

De ſa tendreſſe extrême.

SCENE IX.

Mr. ARGANT, M. DOLIGNI *Pere,*
Au fond du Théatre.
Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE pour qui!

MARIANNE.

Le demandez-vous?
Pour une Mere qu'elle adore.

Me. ARGANT.

Moi, puis-je mériter des ſentimens ſi doux?
Elle ne m'a point vûë encore.

MARIANNE.

Hélas! Pardonnez-moi.

Me. ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Eclairciſſez en ce moment
Le myſtere que vous me faites.
Seriez-vous!... Plût au Ciel!... Dites-moi qui vous êtes.
Ma Niece.... Si j'en crois des tranſports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

Mr. ARGANT *s'approchant.*

Vôtre cœur ne vous trompe pas.
Embraſſez votre fille.

Me. ARGANT, *embrassant sa fille qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse Mere !

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers !

Me. ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, & partagez ma joie.
Dans la félicité que le Ciel me renvoye,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

Mr. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente !

Me. ARGANT.

Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.

Mr. DOLIGNI *pere*

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !

Mr ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abbatu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

Me ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon Pere !
Pour qui réservez-vous un généreux pardon ?
Me refuserez-vous une premiere grace ?

Me. ARGANT.

L'ingratitude la plus baſſe
Mérite un entier abandon.

A Mr. Doligni.

Appellez votre fils ; qu'il vienne en diligence.

Mr. Doligni va pour faire avancer ſon fils.

Mr. ARGANT.

Je croirois que c'eſt trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un ſi cher criminel
Doit être paſſager & non pas éternel.

SCENE X.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT *à Mr. Doligni pere.*

MOnſieur, voici ma fille & ma ſeule héritiere.
Je déshérite Argant ; j'en prononce l'Arrêt :
Ma fille occupera ſa place toute entiere.
Je ſçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéreſſe.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendreſſe.

MARIANNE.

Eh ! Madame, croyez le ſerment que j'en fais,
S'il en coûte ſi cher à mon malheureux frere,

J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

Me. ARGANT.

Hé, que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grace. Elle ſera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

Me. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de ſa douleur,
Et de ſon déſeſpoir extrême.

Me. ARGANT.

Qui me garantira ce retour ſur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute & ſes remords.

Me. ARGANT.

Tu m'impoſes la loi.
Puiſſe ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui faſſe partager ma tendreſſe avec toi,
Je veux d'un œil ſévere obſerver ſa conduite.
L'ingrat, juſqu'à ce jour, ne m'a que trop ſéduite.

A Mr. Dol gni fils.

Vous, recevez ma fille & vivez avec nous:
Je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'elle;
C'eſt la condition que j'éxige de vous.

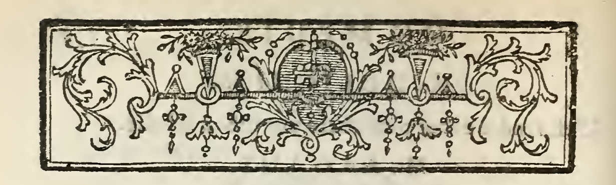
Mr. DOLIGNI *fils.*

C'eſt rendre encor plus chere une union ſi belle.

Mr. ARGANT.

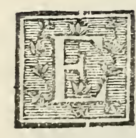
Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ſes Enfans, c'eſt ſoi-même qu'on aime.
Mais, pour joüir d'un ſort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur ſuprême
Qu'en partageant ſon ame également entr'eux.

FIN.



COMPLIMENT AU ROY,

PAR M. DE LA CHAUSSE'E, de l'Académie Françoise.



NFIN je te revois, cher & nouvel AUGUSTE,
Que mon cœur, en ſecret, a toûjours encenſé .....
Pardonne, en ce moment, le tranſport le plus juſte;
Qui le ſçait exciter n'en peut être offenſé.
Non, l'eſſor que je prends ne ſçauroit te déplaire:
Le moindre des mortels, ſans être téméraire,
Peut laiſſer voir aux Dieux tout ce qu'il ſent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis, le même amour t'inſpire;
Tu n'as plus qu'à joüir du ſort le plus heureux
Tu viens de recouvrer l'Ame de ton Empire.

ET TOI, daigne agréer l'hommage mérité
Que t'offre, par ma voix, la ſimple Vérité.
La ſeule Flatterie a beſoin d'être ornée :
Eh, quand nous t'offririons ſes dangereux attraits ;
Tu ne recevrois point la Coupe empoiſonnée
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits :
Fuis Malheureuſe, ailleurs va porter tes preſtiges,
Tu n'élevas jamais de véritable Autel.

POURSUIS, PRINCE, pourſuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton AYEUL immortel....
Que dis-je... A peine entré dans la méme carriere
Quel amas de Lauriers *! La plus forte Barriere
N'eſt qu'un frivole obſtacle à tes premiers travaux ;
Et l'altiere Cité ** qui bravoit ton Tonnerre,
Sur ſes débris ſanglans ſert d'exemple à la Terre :
Tremblez, fiers Ennemis.... Vous Amphions nouveaux,
Formez-vous deſormais à l'ombre de ſa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire !
Chantez, Muſes, chantez, voilà votre Apollon...

MAIS quels que ſoient les chants qu'elles faſſent éclore,
Vois au fond de nos cœurs, tu liras plus encore,
Que n'en peut exprimer tout le ſacré Vallon.

* Ypres, Furnes, Menin.

** Fribourg.

F I N.

Prononcé le 17 & préſenté le 20 Novembre 1744.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre: *l'Ecole des Meres*, & je crois que l'on en peut permettre l'impression. Ce 8. Janvier 1745.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien Amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Ecole des Amis, & les Œuvres de Poësie & de Théatre du Sr de la Chaussée*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle, sous le contre-scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant

Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites préſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la

date d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire

pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 436. fol. 397. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, le six Avril 1737.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LE TRIUMVIRAT OU LA MORT DE CICERON,

TRAGÉDIE.

Par M. DE CREBILLON, de l'Académie Françoise.

Représentée par les Comédiens François, le 20 Décembre 1754.

Prix 30 sols.

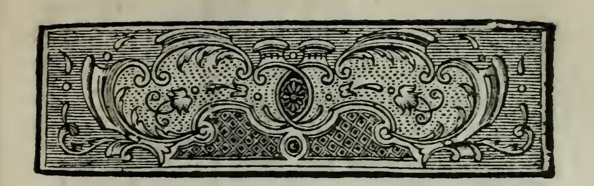


A PARIS,

Chez CHARLES HOCHEREAU, Libraire, Quai de Conti, au Phénix.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



EPITRE A MADAME Mme BIGNON,

Maîtresse des Requêtes.

MADAME,

Vous dédier le Triumvirat, c'est offrir un enfant à sa mere; heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation, plus heureux encore si vous eussiez

pû le douer d'une portion de ce génie ſi ſage & ſi éclairé qui fut votre partage ; mais qu'une modeſtie portée juſqu'à l'excès, vous force trop ſouvent de condamner à un ſilence injurieux pour vos amis : y en a-t'il qui ſe laſſent de vous entendre ? quand on ſçait ſi bien penſer & ſi bien parler, je crois, Madame, qu'il eſt honteux de ſe taire ; je ſouhaite que ce réproche faſſe plus d'effet ſur vous, que n'en ont fait ſur moi vos judicieux avis ; mais on n'eſt pas Poëte impunément : malgré un grand nombre de fautes que j'aurois pû éviter ſi je n'euſſe conſulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter ſans répugnance l'hommage que je vous rends, avec ſerment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez d'entreprendre ; vouloir bien devenir à votre âge le Précepteur d'un homme de quatre-vingt & un ans ; eſt un trait digne de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.
JOLYOT DE CREBILLON.

PRÉFACE.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt & un ans, âge qui ſemble inviter à l'indulgence, ſe ſoit vû auſſi cruellement traité par la cabale que je le fus à la premiere apparition de cet Ouvrage; il eſt rare en même-temps que le Public ſe ſoit jamais déclaré ſi vivement & ſi promptement contre des manœuvres odieuſes qui l'avoient indigné, puiſqu'à la ſeconde repréſentation de cette Tragédie, il me prodigua plus d'applaudiſſemens que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Piéces: on eût dit qu'il ſe faiſoit un point d'honneur de protéger un vieux nourriſſon qu'il a paru adopter dès ſes premieres productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'abſurdités contre cet Ouvrage, juſqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel; ſi j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la ſatisfaire, qu'une méchanceté ſi ſtupide: je laiſſe à penſer quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour propre, ce déchaînement me

ſeroit croire que je puis encore exciter l'envie ; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les ſuffrages du Public, & de lui donner des marques de ma reconnoiſſance ; je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaiſe humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé : *Le Triumvirat, ou la Mort de Cicéron*, par M. DE CREBILLON, de l'Académie Françoiſe ; & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire déſirer l'impreſſion. On y verra avec plaiſir que l'âge de l'Auteur n'a rien diminué du feu & de la force de ſa Compoſition. A Paris, ce 4. Janvier 1755.

GIBERT.



ACTEURS.

OCTAVE CESAR, LEPIDE, CICERON, } TRIUMVIRS.

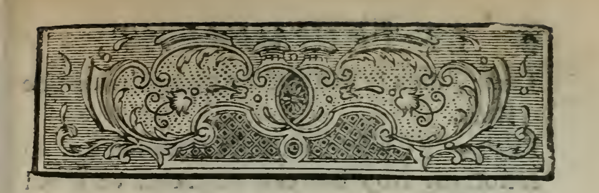
TULLIE, Fille de Cicéron.

SEXTUS, Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.

MECENE, Favori d'Octave.

PHILIPPE, Affranchi du grand Pompée.

LE



LE TRIUMVIRAT

OU

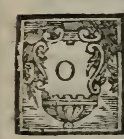
LA MORT DE CICERON,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE *ſeule.*


U vais-je infortunée, & quel eſpoir me luit ?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuſe nuit !
Effroyable ſéjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du ſang des Maitres de la terre,

Lieux, dont le ſeul aſpect fit trembler tant de Rois,
Palais, où Cicéron triompha tant de fois,
Deſormais trop heureux de cacher ce grand Homme,
Sauvez le ſeul Romain qui ſoit encor dans Rome.

(*Tableau des Proſcrits.*)

Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau?
Ah que de noms ſacrés proſcrits ſur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta miſere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux Pere,
Qu'on peut ſans t'offenſer nommer auſſi le tien;
Hélas! après les Dieux il eſt ton ſeul ſoutien.

(*A la Statuë de Céſar.*)

Toi, qui fis en naiſſant honneur à la Nature;
Sans avoir des vertus que l'heureuſe impoſture,
Trop aimable Tyran, illuſtre ambitieux,
Qui triomphas du ſort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eſt ton fils, a plus fait pour ta gloire
Que ce Tigre adopté pour flétrir ta mémoire:
Céſar, vois à quel tître il prétend t'égaler,
Mais c'eſt en proſcrivant qu'il ſait ſe ſignaler,
Sacrifie à nos pleurs ce Succeſſeur prophane,
Si ton cœur l'a choiſi ta gloire le condamne;
Ce n'eſt pas ſous ſon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin;
Sous un joug annobli par l'éclat de tes armes

Nous reſpirions du moins ſans honte & ſans
allarmes,
Loin de rougir des fers qu'illuſtroit ta valeur;
On ſe croyoit paré des lauriers du Vainqueur;
Mais ſous le joug honteux & d'Antoine &
d'Octave,
Rome arbitre des Rois va gémir en eſclave.
Quel ſpectacle nouveau vient me remplir d'effroi?
(A la Statue de Pompée.)
Ah! Pompée eſt-ce-là ce qui reſte de toi?
Miſérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monument de vengeance & de
haine!
Plus on diſperſera vos reſtes immortels
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels:
Et toi digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ſes malheurs chaque jour elle im-
plore,
Pour nous venger d'Octave, accours vaillant
Sextus,
A ce nouveau Céſar, ſois un nouveau Brutus.
Octave eſt ſi cruel qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ſes yeux pourroit paroître un
crime....
Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas, que je le plains! c'eſt le Chef des Gaulois;
Tandis que pour mon Pere il expoſe ſa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.

SCENE II.

TULLIE, CLODOMIR.

TULLIE.

QUe cherchez-vous ici généreux Clodomir ?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir ;
Madame, c'en est fait, la colere céleste
Va bientôt des Romains détruire ce qui reste ;
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux,
Les Autels ne sont plus qu'un refuge effroyable
Que souille impunément le glaive impitoyable,
Un Tribun massacré par ses propres soldats
Ne sert que de signal pour d'autres attentats ;
Un fils, presqu'à mes yeux, vient de livrer son pere ;
J'ai vû ce même fils égorgé par sa mere :
On ne voit que des corps mutilés & sanglans,
Des Esclaves traîner leurs Maîtres expirans,
Le carnage assouvi réchauffe le carnage ;
J'ai vû des furieux dont la haine & la rage
Se disputoient des cœurs encor tout palpitans,
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,

Que c'eſt le dernier jour de la nature entiere ;
Et pour comble de maux dans ces cruels inſtans ;
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends :
D'infortunés proſcrits, une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie ;
J'ai ſauvé Meſſalla, Metellus & Piſon,
Mais ce n'eſt rien pour moi ſi je n'ai Cicéron ;
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux Amant ;
C'eſt pour vous, digne objet, qui cauſez mes allarmes,
Que le plus fier des cœurs a pû verſer des larmes.

TULLIE.

Moi fuir! Ah, Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin ;
Les pleurs, pour m'ébranler ſont de trop foibles armes ;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au déſeſpoir ;
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeſte :
De ce Pere ſi cher, le ſeul bien qui vous reſte,
L'implacable Fulvie a juré le trépas ;

Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras ;
Et couvrir de son sang cette auguste retraite
Qui n'est pour Cicéron ni sûre ni secrete ;
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux,
Rien n'échape aux regards de cet ambitieux ;
Dangereux & prudent, plus adroit que sincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre Pere ;
Mécène est avec lui. Ce sage Courtisan
Peu digne du malheur de servir un Tyran
Vient flater Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être, il travaille à sa perte.
Octave vous adore, & prétend à son tour
Que votre Pere & vous couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle adorable Tullie ;
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang ? Ah ! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense ;
Eh quel sang fut jamais si précieux pour nous,
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous ?
Clodomir, il est tems de vous ouvrir mon ame :
J'ai vû sans m'offenser éclater votre flâme.
J'ai souffert sans couroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretint de ses feux ;

Et cedant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi longtems inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu,
L'amour pour vos pareils devient une vertu :
Et la vôtre d'accord avec mon innocence
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux,
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine,
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois
Notre union ne peut dépendre de mon choix ;
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-cy mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre,
Si ce cœur pénétré de vos ſoins généreux
N'avoit crû vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaîne ;
Plaignez-moi, plaignez-vous, mais reſpectez mon cœur,
Ses regrets, ſon devoir, ſa gloire & ſa candeur.
Un Rival .... A ces mots, ne craignez rien d'Octave,
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Eſclave ;

Un Rival plus heureux va causer nos malheurs;
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs.
Pour la derniere fois, écoutez leur langage,
Votre amour n'en doit pas exiger d'avantage.
Le Fils du grand Pompée, hélas! que n'est-ce vous;
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux!
C'est vous en dire assez, & j'en dis trop peut-être;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître;
Consultez mon devoir.... Ah! fuyez, Clodomir,
Quelqu'un vient, & je crois que c'est un Triumvir:
Mon Pere vous attend.

SCENE III.

LEPIDE, TULLIE.

LEPIDE.

VErtueuse Tullie,
Arrêtez un moment, c'est moi qui vous en prie;
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux?
Triumvir malgré moi, tyran sans barbarie,
Je venois avec vous pleurer sur la Patrie

Et dire à votre Pere un éternel adieu ;
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu ,
Dont je ne puis chaſſer mes Collégues impies ,
Monſtres dans les enfers nourris par les Furies ,
Et le Senat en proye à ces deux inhumains ,
Me charge des forfaits reſervés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage ,
La haîne & le mépris vont être mon partage ;
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité ,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité ;
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile
Dans l'Eſpagne, où j'ai ſû me choiſir un azile ,
Je vais chercher , Madame , un ciel moins corrompu
Pour ſauver mon honneur , mon nom , & ma vertu.

TULLIE.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage ,
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort ,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort ?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre Mere ?
Demeurez , imitez l'exemple de mon Pere ,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire ou du moins un combat.

On n'encensa jamais la vertu fugitive
Et celle d'un Romain doit être plus active ;
On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir,
Son honneur est de vaincre, & vaincu de mourir ;
De toute autre vertu rejettez le mensonge,
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe ;
Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand Homme n'est rien, s'il ne l'est que pour soi.

SCENE IV.

LEPIDE, CICERON.

CICERON.

PRêt de voir consommer mon destin déplorable
Et parer de mon nom cette odieuse table,
(*Le Tableau des Proscrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir ;
Hélas ! c'est aujourd'hui tout ce que je desire,
Vous n'aurez pas besoin cruels de me proscrire.

LEPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICERON.

Eh ! quel autre dessein peut vous conduire ici ?

Lepide, eſt-ce bien vous? Quoi! ce même Lepide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs ſacrilége Artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un Tyran.

LEPIDE.

Cicéron reſpectez l'amitié qui nous lie,
La mienne vous révére, & la vôtre s'oublie:
Quoi, ſi ſavant dans l'art de lire au fonds des cœurs,
C'eſt vous qui des Tyrans m'imputez les fureurs?
Ah! de leur cruauté loin que je ſois complice
Il n'eſt point de momens où mon cœur n'en gémiſſe.

CICERON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne ſert qu'à prouver que vous manquez de cœur;
Pourquoi donc vous unir à la toute-puiſſance
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence;
Ni ſoutenir un rang qui doit regler vos pas?
Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas,
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre,
C'eſt vous qui le verſez en le laiſſant répandre;
D'Antoine & de Céſar Collégue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur
A peine vous oſez diſputer votre tête,

Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête ;
Inutile Tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un Tyran courageux ;
Et si c'est à regner que votre cœur aspire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire ;
Unissons nos efforts & notre déséspoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir :
Lorsque de Rome en feu, les cris se font entendre,
Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre ?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous ;
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour à tour Peres de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie ;
Dussions-nous à la mort nous livrer sans succès
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LEPIDE.

Pour le salut de Rome inutile espérance,
Abandonez aux Dieux le soin de sa défense ;
Il n'est plus de Romains, ni de Loix, ni d'Etat,
C'est votre nom lui seul qui fait tout le Sénat ;
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême
Ne songez qu'à sauver votre Fille & vous-même ;
Tout l'Univers envain s'intéresse à vos jours
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.

Echauffé par les cris d'une Femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine,
Ce Cruel veut vous mettre au nombre des Proſcrits,
Et vous pouvez juger quel en ſera le prix :
Je crains qu'à vos dépens Octave ne ſe vange
Et que de Lucius vous ne ſoyiez l'échange ;
Octave qui pourſuit l'Oncle du Triumvir
Ne ſe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir,
Et l'on n'appaiſera la haine de Fulvie
Que de tout votre ſang on ne l'ait aſſouvie ;
Il eſt vrai que contr'eux Octave vous défend,
Mais de ſes intérêts ſon amitié dépend ;
La ſeule ambition gouverna ſa jeuneſſe,
Et le gouvernera juſques dans ſa vieilleſſe,
Ainſi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui ;
J'ai fixé mon ſéjour ſur les rives du Tage,
C'eſt ſur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir uſurpé reſtes injurieux,
Que je veux tranſporter Cicéron & mes Dieux ;
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune

CICERON.

Quentends-je ?

LEPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir ?

CICERON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir,
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome :
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom,
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe
Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe ?
Dans les tems orageux ou mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Silla triompher l'inſolence,
Le reſpect, ſur Céſar m'impoſa le ſilence,
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut ainſi que la gloire habiter un grand cœur :
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage
Si l'on m'a reproché de manquer de courage
Les deſordres préſents, ma mort, & mes revers
Vont me juſtifier au yeux de l'Univers.

LEPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que lon vous juſtifie ?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie,
Je crains un déſeſpoir. Ah, mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICERON.

L'exemple de Caton feroit honteux à fuivre,
Plus le malheur eft grand, plus il eft grand de vivre.

LEPIDE.

Voilà les fentimens qu'a dû vous infpirer
Cette gloire où vous feul avez droit d'afpirer :
Mais laiffez-moi le foin d'une tête fi chere,
Daignez me confier & la fille & le pere,
Que je puiffe, en fauvant des jours fi précieux,
Me flater avec vous d'un retour en ces lieux :
Confervons au Sénat un ami fi fidelle,
A Rome, un Magiftrat qui fut fi digne d'elle,
Dans notre exil commun venez me confoler,
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler ?
D'Octave prévenant redoutez les fineffes,
Mais craignez encor moins fon art que fes promeffes,
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICERON.

Partez,
J'aurai moins à rougir de me donner un Maître
Que de fuivre un ami fi peu digne de l'être :
Que Céfar me foutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout eft égal pour moi.
Si le deftin me garde une fin malheureufe

La fuite ne pourroit que la rendre honteuse
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté ;
Je l'ai perdu, grands Dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'envain votre couroux reserve à l'infamie.

LEPIDE.

Je ne vous presse plus, mais avant mon départ
D'un secret important je veux vous faire part :
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Ostie,
Est depuis quelque tems caché dans l'Italie ;
Je soupçonne de plus qu'il pourroit-être ici,
Gardez-vous d'embrasser ce dangeureux parti,
Celui des Conjurés seroit moins sûr encore,
Ce sont des assassins que l'Univers abhore ;
Et si jamais César peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainsi que Métellus.

CICERON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire ?

LEPIDE.

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire,
En vain vous prétendez, sous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un Guerrier connu par tant d'exploits :
Cicéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre,

Je

Je sçai tout; j'ai tout vû; cessez de vous défendre;
J'ai trop aimé Pompée & trop connu ses fils
Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris,
Je viens de l'entrevoir.

CICERON.

Eh bien si de son pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere;
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous;
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
Et d'un fils malheureux embrassez la défense;
Détruisons les Tyrans & le Triumvirat
Où formons-en un autre appuyé du Sénat;
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les soutiens & les maîtres du monde,
Mais ne le soumettons à notre autorité
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LEPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse,
J'en conçois la grandeur encor mieux la foiblesse;
Je vois des Généraux qui n'auront pour soldats
Que des Proscrits errants de climats en climats;
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est du pouvoir d'Antoine éviter la vengeance:
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi,

Choisissez l'un de nous, & comptez sur ma foi;
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile,
Pour la derniere fois, je vous offre un azile;
Adieu.

CICERON *seul.*

Foible Tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte, & tes conseils,
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine
Déja le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès longtems rentré dans ce palais.
Allons, mais il est tems que j'instruise ma Fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma Famille;
Sur nos desseins communs craignons moins d'allarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer:
De ses frayeurs pour moi, Sextus qui se défie,
Ne connoit pas encor tout le cœur de Tulle;
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret,
Clodomir devenu le Fils du grand Pompée
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée;
Unissons-les, donnons à César un Rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal;

Essayons cependant de fléchir un barbare
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare ;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain ;
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomptable génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie.
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

OUi, Mécène, je sais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime & l'inocence,
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,
Que la haine est injuste & n'examine rien ;
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence
Loin d'arrêter le crime en nourrit la licence ;
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux ;
Quelque soit mon couroux, il est si légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime :
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos decrets
C'est l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,

Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore ;
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces augustes lieux,
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie ;
Tu l'as vû cette nuit, conçois-tu quelqu'espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir ;
Il est bon qu'en public il prenne ma défense
Pour disposer le peuple à plus d'obéissance,
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César, pour rétablir l'Etat en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance ;
Il sentit, & j'ai dû le sentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul Maître aujourd'hui.

MECENE

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique
C'est de vous voir, Seigneur, sauver la République.
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur,
Sur tout autre projet il sera peu flexible,
Cependant, à vos soins il m'a paru sensible ;
Essayez d'engager ce fier Républiquain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain ;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire :

Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous
nuire
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le
sauver,
Le plus digne de vous est de le conserver.
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pres-
sant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux dans un Etat naissant
Que ces hommes de bien que le Public admire,
Qui sur le préjugé d'un vertueux délire
N'embrassent le parti des Autels ou des Loix
Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.
J'apperçois Cicéron, laisse-nous seuls, Mécène,
Que sa douleur me trouble & me cause de peine.

SCENE II.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

A Votre nom célébre on doit trop de respect
Pour croire que le mien vous puisse être suspect;
Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre
Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre;

Comme il s'agit de Rome, à ce nom ſi chéri
Je ſuis ſûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici ſans répugnance.

CICERON.

Comment avez-vous pû deſirer ma préſence;
Céſar, en quel état vous offrez-vous à moi?
Ah! ce n'eſt ni ſon Fils, ni Céſar que je vois,
Vos mains n'en ont que trop ſouillé la reſſemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence:
Malheureux pouvez-vous, ſans l'inonder de pleurs,
Sur ſon ſein déchiré déployer vos fureurs?
O, Céſar, ce n'eſt pas ton ſang qui l'a fait naitre,
Brutus qui l'a verſé méritoit mieux d'en être;
Le meutre des vaincus ne ſouilloit point tes pas,
Ta valeur ſubjuguoit, mais ne proſcrivoit pas,
Si tu verſois du ſang pour ſoutenir ta gloire
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire,
Et vous, ſans redouter l'exemple de ſa mort,
Vous ſemblez n'envier que ſon funeſte ſort,
Peu jaloux d'hériter de ſes ſages maximes,
Cruel vous ne ſongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui bleſſe mon honneur,
Cicéron, moderez l'indiſcréte rigueur,
Mais pour juſtifier un diſcours qui m'étonne

Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaisser vous égalez aux Dieux;
En quels lieux, répondez, a t'il perdu la vie
Fut-ce aux bords de la Seine ou dans Alexandrie?
Est-ce aux champs de Pharsale où pour votre bonheur
La victoire à genoux couronnoit sa valeur?
Non, ce fut au Sénat, & dans le sein de Rome
Que l'on osa trancher les jours de ce grand homme.
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!
Quel autre ai-je proscrit, Orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre:
Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier
Je n'en connois aucun digne de l'expier.
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence.

CICERON.

Un meurtre, quelqu'en soit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait;
Mais les Républiquains ne se font pas un crime
D'immoler un Tyran même digne d'estime;
Il ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi,
Et sans avoir pour lui les loix ni la naissance
César

César osa des Rois s'arroger la puissance
Non, que des Conjurés j'approuve la fureur,
Je déteste leur crime encor plus son vengeur;
Car vous multipliez à tel point les supplices,
A Brutus, vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il semble que César renaisse chaque jour
Et que chacun de nous l'assassine à son tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ses ennemis se défaire à son choix,
Rendre le glaive seul l'interprête des loix,
Employer pour venger le meurtre de son pere
Des flames ou du fer l'odieux ministere,
Donner à ses proscrits, pour juges ses soldats;
Du neveu de César voilà les Magistrats.
Qui vous a confié l'autorité suprême?

OCTAVE.

Le besoin de l'Etat, mon épée, & moi-même;
Et de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui
Interroger César, & César votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale,
Un homme tel que moi, ne veut rien qui l'égale;
Dès que César n'est plus & qu'il revit en moi,
Qui, d'entre les Romains, doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir par votre politique
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?

Ce n'étoit qu'un vain nom dès le tems de Silla;
Qui s'eſt évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître,
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir,
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires,
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour & triomphe des Loix;
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſavoir ſe faire un heureux eſclavage;
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion,
Le nom de République, une autre illuſion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuſe chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'eſperez-vous enfin quand tout eſt renverſé,
Quand le Sénat n'eſt plus qu'un troupeau diſperſé?
Où ſont vos Légions pour ſoutenir la gloire
De ce Corps, dont ſans vous on perdroit la mémoire?
Envain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils impoſoient au reſte des humains;

L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle ;
Trop heureux les Romains, si pour ce haut emploi,
Ils n'avoient désormais à redouter que moi ;
Mon Collégue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,
Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir ;
Mais vous me choisirez, si vous savez choisir.
Le cruel Triumvir demande votre tête,
Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête ;
Un intérêt si cher doit nous concilier,
Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier :
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche longtems s'ouvrit en ma faveur,
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincere,
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICERON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille est à toi,
Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie

Je doute cependant qu'élevée en mon ſein ;
Un Tyran quelqu'il ſoit puiſſe obtenir ſa main :
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle,
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modelle ;
Rentre dans ton devoir, ſois Romain, à ce prix
Tu deviendras bientôt ſon Epoux & mon Fils ;
Mais ſi tu veux toujours tenir Rome aſſervie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

OCTAVE *ſeul.*

L'excès où Cicéron vient de s'abandonner,
M'éclaire & d'un complot me le fait ſoupçonner ;
C'eſt lui qui doit trembler, & c'eſt lui qui menace ?
Sans Brutus ou Sextus il auroit moins d'audace.

SCENE III.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TAndis que pour lui ſeul je venois en ces lieux,
Ciceron tout-à-coup diſparoît à mes yeux ;
Je n'en ai pas moins vû qu'une peine mortelle ;
Accabloit ſon grand cœur d'une douleur nouvelle.

Se peut-il qu'un objet si digne de pitié,
Ne puisse triompher de votre inimitié ?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelqu'offense ?
J'ai vû que tout en pleurs il s'éloignoit de vous ;
Et vos yeux sont encor enflâmés de couroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,
Ils seroient peu troublés du couroux qui l'enflâme,
Et vous jugeriez mieux des sentimens d'un cœur
Digne de s'enflâmer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que fasse éclater votre pere,
Pour oser le haïr sa fille m'est trop chere :
Je n'oublirai jamais qu'en vous donnant le jour
C'est à lui que je dois l'objet de mon amour ;
Ah! loin de l'outrager, c'est Cicéron lui-même,
Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime :
Plus il est malheureux, plus je m'attache à lui ;
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi seul pour appui ;
C'est pour lui conserver & les biens & la vie ;
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie ;
Lorsque César enfin s'offre pour votre Epoux ;
Cicéron est encor plus injuste que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'Epoux de Scribonie ;
Mais avec vos pareils, malheur à qui s'allie :
A vous voir d'un hymen nous impofer la loi,
On croiroit que Céfar peut difpofer de moi ;
Et qu'au mépris des Loix, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force ;
Et qu'enfin au-deffus d'un Citoyen Romain,
Il veut de fes amours traiter en Souverain :
Encor, fi vous aviez abdiqué la puiffance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'efpoir.

OCTAVE.

Si J'ofois abdiquer le fouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déformais à Tullie ?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, pere de la patrie,
D'un Romain, qui ne fait briguer d'autres honneurs,
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chiméres Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour regler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t'il abdiquer à fon tour ?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix ni République?
Impérieux Amant qui me parlez en Roi,
Savez-vous que Brutus eſt moins Romain que moi?
Regnez, ſi vous l'oſez, mais croyez que Tullie
Saura bien ſe ſouſtraire à votre tyrannie;
Si du ſort des Tyrans vous bravez les hazards,
Il naîtra des Brutus autant que de Céſars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux ſilence
Eût été plus ſéant que tant de violence;
Je ne m'attendois pas qu'un ſi cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix:
De l'ingrat Cicéron j'ai ſouffert les caprices,
Sans me plaindre de lui ni de ſes injuſtices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ſes emportemens il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis ſon cœur d'intelligence
N'a jamais reſpiré que haine & que vengeance,
Tandis qu'avec ardeur je combattois les ſiens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;
Je viens d'en eſſuyer la plus ſanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure,

Et l'on m'outrage, moi ; je ſuis un inhumain
Dont ſans crime, à ſon gré, l'on peut percer le ſein ;
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux ſupplices
Du meurtre de Céſar l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc
S'abreuve dans le mien du reſte de ſon ſang.
Céſar, qui juſqu'au Ciel vit élever ſa gloire,
Immortel ornement du Temple de Mémoire,
Céſar, indignement traîné dans le Sénat,
N'eſt point encor vengé d'un ſi noir attentat ;
Et ſi je veux vous plaire, il faut que je l'oublie ;
Que je laiſſe un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de Céſar les lâches meurtriers,
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers ;
Et que ſacrifiant à Brutus ſon Idole,
J'aille de ſon poignard orner le Capitole.

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres ſoumis,
Cicéron à vos coups dût livrer ſes amis ;
Que de vos cruautés ſpectateur immobile,
Son cœur déſeſperé vous laiſſeroit tranquille ?

OCTAVE.

D'autres ſoins le devroient occuper aujourd'hui ;
Antoine avec fureur ſoulevé contre lui,
Me demande à grands cris le ſang de votre pere,
Notre hymen peut ſauver une tête ſi chere ;

Quoique d'un Triumvir tout soit à redouter,
A peine sur ce point on daigne m'écouter ;
Le péril cependant redouble, & le tems presse :
Au sort de Cicéron, Rome qui s'intéresse,
Sans doute avec plaisir verroit notre union,
Le terme spécieux de la proscription:
Devenez de la paix le lien & le gage,
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant ;
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant ;
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me destine ;
Si je m'en dépouillois ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre :
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,
Que de me voir un jour unie à votre sort ;
Cependant si César veut déposer l'Empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire,
Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix :
Mais si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le Diadême;

Que ne peut ma mort ſeule en relever le prix,
Et ſauver de vos coups tant d'illuſtres Proſcrits ?

OCTAVE.

Ah, ç'en eſt trop ! ſongez, orgueilleuſe Tullie,
Que c'eſt vous qui livrez votre pere à Fulvie.

TULLIE *ſeule.*

Barbare que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous ſaurons mieux mourir que tu ne ſais regner.
Dieux cruels, épuiſez ſur moi votre colere,
Ou de ſon déſeſpoir daignez ſauver mon pere.
O ! Romains, que l'honnneur de mériter ce nom,
Coûte cher, ſi l'on veut imiter Cicéron.
Tout eſt perdu pour moi.

SCENE IV.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, Madame;
Quel trouble à mon aſpect s'empare de votre ame ?
Quoi, vous levez au Ciel vos yeux baignez de pleurs,

N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance ;
Ah Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux,
L'heureux César va-t'il devenir votre époux ?

TULLIE.

Eh plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre,
Vous & moi nous serions peut-être moins à plaindre !
Offrez à ma douleur de plus dignes objets ;
Accablé de ses maux, consumé de regrets,
Mon pere avant sa mort veut que notre hyménée
Eclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh, que lui servira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du sort le plus affreux !
Quel tems a-t'on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être ?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main,
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin ;
Lorsque j'ai désiré que vous fussiez Pompée,
Hélas, qu'en ce souhait mon ame s'est trompée !
A peine mon amour voit combler ce desir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir :
Pourquoi de votre nom ma-t'on fait un mystere ?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere,

Je craignois de jetter dans un cœur génereux
Trop d'effroi s'il avoit à trembler pour nous deux:
D'ailleurs convenoit-il au fils du grand Pompée,
De se montrer ici sans éclat, sans armée ?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Césars.
Et que ne veut-on pas quand l'amour est extrême ?
Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même ;
Sextus, sans votre amour pouvoit-il être heureux ?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez ! depuis quand votre cœur intrepide,
N'opposé-t'il au sort qu'un desespoir timide ?
Je viens de rassembler quelques soldats épars,
Dispersés sous leurs Chefs autour de ces remparts,
Vous les trouverez tous ardents à vous défendre ;
Et si de la valeur le succès doit dépendre,
J'espere que la mienne y pourra concourir ;
Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'est plus d'espérance,
Allons de la Sicile implorer l'assistance :
Ma flotte nous attend, je régne sur les eaux ;

Engageons votre Pere à fuir ſur mes vaiſſeaux;
Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire ;
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Venez, faiſons-lui voir qu'un glorieux retour,
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner je réponds de ſa vie,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON, TULLIE, SEXTUS.

CICERON.

HEritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vît parer son char du globe de la terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguste nom,
Vous daignez allier celui de Cicéron :
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême;
Je n'ai plus de trésors que cet autre moi-même,
O mon Fils, puisse-t'il faire votre bonheur :
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur,
Et vous, unique bien, que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs.
Je veux avant ma mort que ma main vous unisse;

J'ai promis à Sextus ce tendre ſacrifice,
Mais après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux:
Je ne veux plus vous voir dans une triſte Ville,
Où les morts même ont peine à trouver un azile.
Approchez, mes enfans, venez, embraſſez-moi;
Jurez-vous dans mon ſein une conſtante foi,
De nos derniers adieux ſcellons une alliance
Que nous deſirions tous avec impatience.
Que vois-je? On ſe refuſe à mes embraſſemens:

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi? lorſqu'avec bonté votre amour nous aſſemble,
Ne nous uniſſez-vous que pour mourir enſemble!
Et comment ſans frémir pouvez-vous ordonner,
A Sextus comme à moi de vous abandonner?
Quel nouveau déſeſpoir contre nous vous anime?
De nos ſoins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'eſt vous-même, Seigneur, qui dans ce triſte jour,
Me faites malgré moi douter de votre amour,

Quoi ! ce Pere, l'objet de toute ma tendresse,
Qui me cherchoit encor quoiqu'il me vît sans cesse,
Ce Pere qui sembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi.
Quel transport imprévu de votre ame s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare ?
La flotte de Sextus nous attend tous au Port,
Faites-vous sur vous-même un généreux effort.
C'est votre Fille en pleurs, cette même Tullie,
Du Pere le plus tendre, autrefois si chérie,
Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie est dans vos mains & ne tient qu'à la vôtre,
Daignez en ce moment nous suivre l'un & l'autre :
Ce lieu n'est point encor entouré de soldats
Qui puissent observer ou retenir vos pas,
Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre ;
Mon Pere, suivez-nous, puisque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Proscrits.

CICERON.

Ah ! c'est moins par respect pour moi, que par mépris,

Ne

Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie ;
Si ſa main m'eût proſcrit, l'Univers auroit ſçû
Que parmi ces Héros, du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome,
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs,
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma patrie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie ;
Si je fuyois, Céſar qui me redoute encor,
A ſes projets bien-tôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine ;
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine ;
Dans ſes murs malheureux, Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle, il ſoit beau de tomber,
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidelle,
Nous pouvons eſperer de renaître avec elle ?
N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés ?
La Sicile, Brutus, Rhodes, les Conjurés.

CICERON.

Qui moi, mon Fils, que j'aille errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile ?

SEXTUS.

Eh, comment pouvez-vous déſormais l'éviter ?
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs qui l'allez ſuſciter.
Il n'eſt point aujourd'hui de climat ſur la terre,
Qui puiſſe être à l'abri des fureurs de la guerre ;
Traverſez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains partout.
Enfans infortunés d'une Ville déſerte,
Qui ne peut plus ſentir vos ſoins ni votre perte,
Pourquoi vous obſtiner à mourir dans ſes murs ?
Donnons-lui des ſecours plus brillans & plus ſûrs.
Croyez-vous qu'il ſera pour vous plus honorable,
D'être aux yeux de Céſar traîné comme un coupable,
Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux,
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie ;

C'eſt-là que notre honneur nous appelle aujourd'hui,
Rendons-nous à ſa voix & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi?
(Il montre la Statue de Pompée renverſée.)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi.
Ces marbres mutilés dont le morne ſilence,
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance,
Il ne leur reſte plus que le nom précieux,
D'un Héros que l'on vît marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout Mortel fameux exemple formidable.
Et pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir;
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir:
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain;
Mais, mourir pour mourir, n'eſt qu'une folle yvreſſe,
Triſte enfant de l'orgeuil que nourrit la pareſſe;
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux,
De la haute vertu, que j'admirois en vous.

CICERON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il regle donc ſes ſoins, ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble & ne nous point quitter.

CICERON.

Ah Sextus, quoi, c'eſt vous qui voulez que je fuye?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie;
Ni que des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux, j'aille flétrir le cours;
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie,
Cependant je ſuis prêt pour contenter Tullie,
De ſortir avec vous de ce triſte Palais,
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après,
Au bois le plus prochain, ma fille ira m'attendre,
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre,
Avec quelques Soldats, au Pont Suplicien;
Le tems ne permet pas un plus long entretien,
A dieu; mais avant tout, je veux revoir Mécène.

(*Il ſort.*)

TULLIE.

Ah Sextus, notre fuite eſt encore incertaine;
Mécène, à Cicéron, ſera changer d'avis,
Et les plus généreux, ne ſeront point ſuivis;

On vient ; éloignez-vous, c'eſt Céſar qui s'avance.

SEXTUS.

Il ſeroit dangereux d'éviter ſa préſence,
Le Tyran nous a vûs ; je me rendrois ſuſpect ;
Si je diſparoiſſois à ſon premier aſpect.
Il croit que ſur ſes bords, la Seine m'a vû naître;
Et d'ailleurs je crains peu Céſar, quel qu'il puiſſe être.

SCENE II.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

JE cherchois Cicéron, je veux encor le voir ;
Quoique ſa dureté me laiſſe peu d'eſpoir :
Mais ! que fait près de vous, ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me diſputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie, auriez-vous prétendu ;
Pour croire qu'à tout autre, il ſeroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès, on ne doit point paroître,
Et ſur-tout un Gaulois, qu'il retourne en ſon camp,

C'eſt parmi ſes Soldats, qu'il trouvera ſon rang.

SEXTUS.

Depuis quand ſommes-nous ſous ton obéiſſance,
Pour oſer me parler avec tant d'arrogance ?
Le ſort de mes pareils, ne dépend point de toi,
Je ne releve ici que des Dieux, & de moi,
Aux loix du Grand Céſar, nous rendîmes hommage ;
Mais ce ne fut jamais à titre d'eſclavage ;
Comme de la valeur il connoiſſoit le prix,
Il eſtimoit en nous, ce qui manque à ſon fils.
Sans le fer des Gaulois, le Céſar qui me brave,
Eût vû borner ſa gloire, au ſimple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entens-je ? hola, Licteurs.

TULLIE.

Céſar, modere-toi.
Apprens que ce Guerrier eſt ici ſur ma foi,
Sur celle des Romains, dont tu n'es pas le Maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être,
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu ?
Penſe-tu n'outrager que des cœurs ſans vertu ?
S'il te faut des garands, je réponds de la ſienne ;
Commence à nous donner des preuves de la tienne,
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés, reſpecte au moins les droits.
Sois humain, généreux, & ceſſe de proſcrire,

Si tu veux fur les cœurs t'établir un empire.
L'art de fe faire aimer, & celui de regner,
Sont deux arts que ton Pere auroit dû t'enfeigner.
Mais envain tu prétens livrer à ta vengeance,
Un Guerrier qui n'eft point foumis à ta puiffance.
Jufqu'au dernier foupir je défendrai fes jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous juftifiez trop le couroux qui m'anime;
Ce n'eft pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans fes divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité fuprême;
Je fais qu'il a fauvé Meffala, Métellus,
Lucilius, Pifon, les Fils de Lentulus:
Mais malgré fon orgueil, je lui ferai connoître,
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En fauvant tes Profcrits, j'ai fait ce que j'ai dû;
Ton Pere, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même applaudiffant à mes foins magnanimes
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,

Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, soit plus Romain que toi.
Violes nos traités, punis-moi d'aimer Rome;
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire Etranger, tu m'appiens mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir;
De ce rival des Dieux interroge l'image,
(Elle lui montre la Statue de César.
Que sa clémence au moins devienne ton partage,
Du grand nom de César, si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter,
Epargne ce Guerrier, je demande sa vie,
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de regner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons.
De la vertu du moins, empruntez le langage;
J'aurois trop à rougir d'en dire d'avantage.

Mais

Mais, je ne crois pouvoir mieux vous humilier
Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.

(*aux Licteurs.*)

Vous; ſuivez-moi.

SCENE III.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon couroux, puiſqu'il eſt ſans effet?
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colere,
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon Pere,
Octave n'eſt pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux;
Tenté plus d'une fois d'en punir l'inſolence...
Qu'il rende de ſes jours, grace à votre préſence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en eſt pas un pour vous;

Un Amant mépriſé ne fait point de jaloux :
Mais un grand cœur doit-il ceder ſans eſpérance?
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance,
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort
Son trépas ſeul peut-il relever votre ſort?
Tous vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui ſans gloire en ces lieux ſe verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus, fuir n'eſt un deshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles
Tandis qu'en ce Palais on nous laiſſe tranquiles,
Allons ſans plus tarder rejoindre Cicéron,
La vertu de Mécène exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins allarmer ſur ſon zéle.
Je vois, ſur ſon départ que mon Pere chancelle,
Courons le raffermir, Octave eſt violent,
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah, ne redoutez rien, je connois la prudence;
De ce nouveau Tyran peu ſûr de ſa puiſſance;
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a beſoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

TULLIE.

Jugez de ſes frayeurs à l'objet qui s'avance,

C'eſt l'affranchi chargé du ſoin de ſa vengeance,
Qui vient vous immoler ou s'aſſurer de vous,
Ah Sextus, laiſſez-moi m'offrir ſeule à ſes coups.

SEXTUS.

Vous expoſer pour moi, c'eſt m'outrager Tullie,
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

SEXTUS.

Approche, digne chef des infames humains;
Que Céſar entretient pour ſes lâches deſſeins.

PHILIPPE *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éléve ſa préſence;
O mes yeux, contemplez, voilà ſa reſſemblance,
Le port majeſtueux de cet homme divin,
Qui tout percé de coups vint mourir ſur mon ſein.
Hélas ! ſi c'étoit lui .... Mais puis-je méconnoître,
Et les traits & la voix de mon auguſte Maître ?
Qu'elle horreur en ces lieux regne de toutes parts ?
Dieux, quel ſpectacle affreux vient frapper mes regards !

(Il s'appuye sur les débris de la Statue de Pompée.)

Chers débris, monuments de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un vertueux Esclave,
Ou plutôt revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? Et qu'est-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance, à m'immoler ta main est-elle prête ?
Que voi-je ? Quel mortel se présente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'est-il donc plus de vertus sous les cieux ?
L'erreur qui me flatoit malgré moi se dissipe :
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidelle affanchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couverts de gloire ;
Ce Philippe autrefois si cher a ma mémoire,
Qui sçut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrents de larmes,
Il faudroit pour laver tes parricides armes.
Vas, combles tes forfaits, si tes barbares mains

N'ont point aſſez trempé dans le ſang des Romains ,
Viens cruel, dans le mien annoblir t'on épée ,
Plonge - la dans le ſein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah ! Sextus !

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord ?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi , mon Maitre , où me donnez la mort ;
Daignez-vous rappeller l'hiſtoire de ma vie ,
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Léve-toi.

PHILIPPE.

Non , Seigneur , ſouffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir , je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Léve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illuſtre Eléve ;
Contre un infortuné s'indigne & ſe ſouléve ?
A-t'il pû ſoupçonner un cœur tel que le mien ,
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien ?

(*Il montre la Statue de Pompée.*)

Hélas ! depuis la mort de ce Maitre adorable ,

Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter sur ma fidélité,
Me prévint, & bientôt m'accorda son estime;
On sait que ce Tyran s'est fait une maxime,
D'attacher à son sort les hommes généreux,
Qui par quelques vertus se sont rendus fameux,
C'est ainsi que j'ai sû gagner sa confiance;
Mais dans l'art de tromper imitant sa science,
Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits;
Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidéle,
Doit vous justifier son amour & son zéle.
Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois;
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos soins pour les Proscrits, échappés vers Ostie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Allarment à tel point ce cœur né soupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux;
Et sans bien pénétrer quelle est votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous assassine,
Sans croire cependant que vous soyez Sextus;
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie,
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous sont chers, & c'est fait de vos jours,

Si de ceux du Tyran je n'abrége le cours.
Pour ſauver l'un de vous, il faut immoler l'autre ;
Choiſiſſez du trépas de Céſar ou du vôtre.
Rien n'eſt ſacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'aſſaſſinat, Philippe, eſt indigne de nous ;
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre ;
Mais, inſtruit du projet, je dois te le défendre :
Je m'en ferois un crime, après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un ſoin ſi magnanime ;
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime ;
Le deſtin n'a point mis des ſentimens égaux
Dans l'ame de l'Eſclave & celle du Héros :
Mon devoir le plus ſaint, c'eſt de ſauver mon Maître ;
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être ?
Céſar ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi,
Et le plus fier Tyran n'eſt qu'un homme pour moi.
Si, pour vous ſoutenir, une égale fortune,
Rendoit entre vous deux la puiſſance commune;
Et que de l'immoler vous euſſiez le deſſein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un aſſaſſin ;

Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous
 destine,
Ce n'est que le punir, alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abbatu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse;
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse:
Bientôt de toutes parts vous serez observé;
Prévénez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE.

Rejettez les conseils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puisqu'ainsi votre honneur nous
 l'ordonne.
Allons trouver mon pere, & remettons aux
 Dieux,
Le soin de nous sauver de ces funestes lieux.

PHILIPPE.

Moi! je vais retrouver César, daignez attendre
Que je sois en état du moins de vous défendre;
Vous verrez, si mon bras ne peut vous secourir,
Que Philippe avec vous est digne de mourir.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

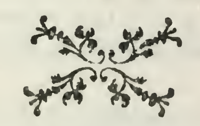
CICERON *seul.*

ORgueilleux monumens d'une grandeur passée,
Qui par celles des Dieux n'étoit point effacée,
Et vous, marbres sacrés de nos premiers ayeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux :
En vain de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire,
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris :
Déja les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mêlange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(Il jette les yeux sur le Tableau des proscriptions & il y voit son nom.)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévûe
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vûe ?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.

Enfin je ſuis proſcrit ; que mon ame eſt ravie !
Je renaîs au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés, ſouffrez que ce tableau,
Me ſerve, ainſi qu'à vous, de trône & de tombeau,
Je mourrai dans ton ſein, ô ma chere patrie,
Et que ne peut mon ſang épuiſer la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien ?
Qu'avec plaiſir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourmens, je ſerois mort tranquille,
Je vivois pour toi ſeule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient, ç'en eſt fait, voici l'heureux inſtant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'eſpere en vain ; c'eſt le ſage Mécène ;
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être acccablé de douleur,
A l'aſpect du ſeul bien qui peut toucher mon cœur.



SCENE II.

CICERON, MECENE.

MECENE.

MAlgré les ſoins divers dont vous étiez la proye,
Je lis dans vos regards une ſecrete joye
Qui diſſipe ma crainte & flatte mon eſpoir ;
Céſar l'augmente encor dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, ſouffrez que je vous concilie,
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre Fille aux ſoins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus auſteres,
Qu'en des tems moins cruels ſe preſcrivoient nos Peres.
Ce n'eſt qu'en ſe pliant à la néceſſité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité;
Un torrent n'a jamais cauſé plus de ravage,
Que lorſqu'à ſon courant on ferme le paſſage;
Laiſſez-le s'écouler, & nous donnez la paix,
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICERON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclure;
Rebutté d'outrager les Dieux & la Nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts?
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes,
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des Edits nouveaux,
Ordonnent de fouiller juſque dans les tombeaux?
Que ſon avidité, par des loix inhumaines,
Impoſe des tributs juſqu'aux Dames Romaines?
Vous fait-il eſperer que de notre union,
L'inſtant ſera la fin de la proſcription?

MECENE.

C'eſt pour vous que d'hier Céſar l'a ſuſpendue.

CICERON.

Eh bien, ſur ce Tableau daignez jetter la vûe,
(Il lui montre le Tableau de la Proſcription.)
Pour mieux me diſtinguer; c'eſt mon funeſte nom
Qui ſeul en fait le prix.

MECENE.

Dieux, quelle trahiſon!
Céſar auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire,
Qui ſeul aura tracé cet horrible decret:

Eh quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait ?
Céſar, juſqu'à ce point, eût-il fletri ſa gloire ?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier ;
S'il eſt vrai que Céſar ait voulu vous proſcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu, ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combatre & mourir avec vous.

CICERON *ſeul.*

Eh ! qu'importe à Céſar que nous mourions enſemble,
Et qu'un même ſupplice aux enfers nous raſſemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtiſan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran !
Je le vois, terminons ma courſe infortunée ;
Par l'emploi que m'avoit commis ma deſtinée :
Parlons, faſſent les Dieux que mes derniers accens,
Ne ſe réduiſent point à des cris impuiſſans !



SCENE III.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vû Mécène ?

CICERON.

Je ne l'ai que trop vû pour accroître ma peine ;
Mais, ſur un autre point, Céſar écoute-moi,
C'eſt l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre ſur toi-même ;
Si pour nous accabler de maux & de douleurs ;
La terre a ſes Tyrans, le ciel a ſes vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te puniſſe un jour de tant de barbarie.
Quels monſtres ont jamais immolé des enfans ?
Peut-on trop reſpecter ces Etres innocens ?
Hélas, de tes fureurs, victimes lamentables,
Leurs Meres ne ſont pas pour toi plus redoutables,
Et cependant tu veux les priver de leurs biens,
Céſar leur eût plutôt prodigué tous les ſiens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure,
Son Fils, pour ſe venger, détruiroit la nature ;

Eſt-ce ainſi que tu veux ſuccéder à Céſar,
Ce Héros, qui trainoit tous les cœurs à ſon char ?
Imites ſa bonté, crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces decrets,
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets ?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable ?

CICERON.

Et qui pourroit fléchir ce Tigre inexorable,
Dans l'yvreſſe, l'orgueil, & le luxe allaité ?
Monſtre que le Deſtin n'a que trop bien traité ;
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur ſauvage.
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux ?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure,
Reſpectes les faveurs que te fit la Nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main,
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain !
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine ou de n'être qu'un homme ?

Sois César, sois un Dieu, tu le peux, tu le dois,
Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un sexe timide embrassé la défence,
Je souscrits à tes soins, je veux en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur;
Au sort des malheureux une ame si sensible,
Pour moi seul aujourd'hui sera-t-elle inflexible?
Je viens sur ta fierté faire un dernier effort,
Qu'avec mon amitié la tienne soit d'accord.
Je ne refuse rien lorsque ta voix m'implore,
Laisse-moi triompher du fiel qui te dévore,
Réunissons deux cœurs divisés trop long-tems,
Pour des cœurs vertueux, j'ose dire aussi grands.

CICERON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance:
J'attendois encor plus de ton adolescence,
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition,
Sont sans foi, sans honneur, & sans affection.
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de sermens, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.

Et

La gloire d'un grand homme eſt pour eux un ſupplice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice :
Je n'eſpere plus rien & je crains encor moins,
Gardes pour tes amis, tes bontés & tes ſoins ;
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie ;

OCTAVE.

Déchires le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'eſt laiſſé prévenir,
Et rougis des diſcours que tu m'oſes tenir.
Que peut me reprocher ton injuſte colere ?
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eût fait ici mon Pere ?
N'obéiſſoit-on pas lorſque Céſar vivoit ?

CICERON.

Sois ſeulement ſon ombre, & je ſuis ton ſujet
Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toujours bien, ne ſonges qu'à bien faire,
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix ;
Mais tant que je verrai des Tygres en furie,
Déchirer les enfans de ma triſte patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai juſque dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'aſſurance,
Des hommes & des tems péſe la circonſtance ;

Mon Pere n'eut jamais que ſa gloire à venger;
Ainſi Céſar pouvoit pardonner ſans danger ;
Pour un autre Céſar il n'eut point à proſcrire.
Qui d'ailleurs eût oſé lui diſputer l'Empire ?
Je ne ſuis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que ſe fût immolés la juſtice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même ſe défaire,
Et que ce Meurtrier n'a laiſſés dans ces lieux
Que pour m'aſſaſſiner ou me rendre odieux.
Car de mes ennemis l'indigne politique,
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains diſcours, c'eſt trop nous engager,
Je ne ſuis pas venu pour me faire juger,
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICERON.

Faut-il que juſque-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour ſimulé laiſſons-là les attraits :
Vas, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois;
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflame;
C'eſt la ſoif de regner, voilà ce que tu veux.
Mais comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en impoſer par l'Hymen de Tullie,

Faire croire aux Romains, puiſqu'à toi je m'allie,
Que j'épouſe à mon tour ta haine & ta fureur;
En faveur d'un Hymen qui me comble d'honneur,
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur ſuprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin, c'eſt moi ſeul qui dicte tes arrêts;
Prétexte ſpécieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une ſecrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent Orateur, ſonge que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil;
S'il me faut pour regner l'appui d'une famille,
Qu'ai-je beſoin, dis-moi, de toi ni de ta Fille?
Ingrat, ſi tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICERON.

Je l'ai vû, Céſar, je t'en rends grace.
Mais il ne s'agit pas du ſort qui me menace;
Il s'agit des Romains, pour la derniere fois;
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami ſi perfide;

Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce Rival odieux,
Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux,
Injurieux objet d'une lâche tendresse,
Est le seul où ton cœur aujourd'hi s'intéresse.
C'est l'Amant de Tullie, ose me le nier.

CICERON.

Je ne chercherai pas à m'en justifier.
Pourquoi de ce Rival te ferois-je un mystere ?
A-t'il trempé ses mains dans le sang de ton pere ?
Ou si c'est un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable Tyran, détruis tous les humains.
C'est dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah ! C'est pousser trop loin le mépris & l'outrage
Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICERON.

Va, fuis, je l'aime mieux encor que ta pitié,
Celle de tes pareils à la fois deshonnore,
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.

(*Seul.*)

Mais que sont devenus mes enfants malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux ?
Ma fille dans sa fuite a-t'elle été surprise,
Où Sextus auroit-il manqué son entreprise ?

Hélas ! De Tufculum s'ils ont pris le chemin ,
Dans mes triftes foyers ils m'attendront en vain ,
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore ,
Eh ! Puis-je defirer de les revoir encore ,
J'obtiens le feul honneur que j'avois fouhaité ;
Et du moins je pourrai mourir en liberté . . . . .

SCENE IV.

CICERON , SEXTUS , TULLIE.

CICERON.

MAis, je vois mes enfants, chers temoins de ma joye,
C'eft pour la partager que le Ciel vous envoye ,
Le deftin va bien-tôt terminer mes malheurs ,
Et mon fort eft trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille , jouïs des honneurs de ton Pere :
Vois , lis fur ce tableau la fin de ma mifere ,
Sextus , vous m'avez vû le front humilié ,
Que parmi ces grands noms , le mien fut oublié ,
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare ,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare ,

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux ?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre, & dans l'ignominie,
Eh ! Comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joye annoncer votre mort ?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite,
A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccéde ;
Et plus le mal eſt grand plus on fuit le reméde ;
Céſar ne vous a point encore abandonné,
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné ;
Vous le ſavez, la mort n'a rien qui m'épouvante ?
Des cœurs infortunés, c'eſt la plus douce attente ;
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honnorer d'un trépas qui n'eſt qu'un deshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie

S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie,
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Je ſaurai malgré vous m'immoler à vos yeux.

CICERON.

Ah, ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon Pere, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux,
Des honneurs qu'un eſclave obtiendroit comme vous.
Quel miſérable orgueil pour une ame Romaine!
Ah, loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce tableau;
C'eſt dans le Ciel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau,
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,
C'eſt à mourir entr'eux que l'honneur nous invite;
Laiſſerez-vous perir ces Guerriers généreux,
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux?
Un Romain tant qu'il veut peut rétablir ſa gloire,
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire;

Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours,
Eſt-ce au fer des boureaux qu'il faut avoir recours ?

CICERON.

Ah, je n'aſpire point aux honneurs de la guerre,
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers,
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'inporter, dès qu'il faut que je meure,
Qu'elle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Loſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſavoir mourir,
Et ſe rendre quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême.
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie eſt un Héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra ſe lancer à travers les ſoldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille;
Et l'héritier qui peut relever ma famille,
Et comment oſez-vous hazarder vos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe.
Les ferez-vous perir pour toute récompenſe.

SEXTUS,

SEXTUS.

Eh bien, ſi rien ne peut nous ſauver de la mort,
Nous mourrons tous du moins digne d'un meilleur ſort.

CICERON.

C'eſt parler en ſoldat, dont l'ardente manie,
Mépriſe également & la mort & la vie,
Je ſuis Pere, & je dois penſer mieux qu'un Amant,
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte ?
Mon ſang appaiſera la fureur des Tyrans,
Ah, laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfants ;
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomptable,
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable :
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t'elle à pleurer ſon Pere & ſon Epoux ?
Adieu, mon cher Sextus ; adieu, chere Tullie,
Pour m'aimer plus long-tems, conſervez votre vie.
On vient. Ah ! C'en eſt fait ; Dieux quel moment affreux !
Hélas ! pour ma défenſe ils ſe perdront tous deux.

SCENE V.

CICERON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE *à Sextus.*

Vos amis assemblés sous diverses Cohortes,
Pour vous accompagner, sont déja loin des portes.

(A Tullie.)

Madame, en ce moment, daignez suivre ses pas;
Du sort de Cicéron ne vous allarmez pas :
Octave qui ne veut que semer l'épouvante,
A crû, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le couroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere :
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.

A Ciceron.

Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICERON.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus;
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE *seul.*

JE le connois enfin ce Rival trop heureux,
Que pour nous, son seul nom, rendoit si dangereux.
L'audacieux Sextus, que César trop facile,
Laissa vivre, ou plutòt regner, dans la Sicile;
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein:
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie;
Que de soins différens m'agitent tour à tour!
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont pour ton honneur, tu n'es que trop Esclave?
Regne, puisque tu veux soumettre l'Univers;
Mais en l'en accablant, partage moins ses fers.

Sextus, qui te bravoit échape à ta vengeance ;
Avec une valeur égale à sa naissance.
Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée :
Nous le verrons bientôt disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux ;
Mais je saurai bientôt prévenir son attente ;
Immolons à la fois Sextus & son Amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains ;
Et de Rome, son pere a repris les chemins ;
Bientôt Herennius qui devoit l'y conduire,
De son sort, quelqu'il soit, aura soin de m'instruire :
Mais, Mécène paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur !
Philippe m'a trahi, cet Esclave infidéle,
Que je croyois si sûr & si rempli de zéle,

Par ſes fauſſes vertus abuſant mes eſprits,
Etoit d'intelligence avec tous les Proſcrits :
C'eſt lui qui les a tous ſauvés de ma pourſuite ;
Et qui ſeul de Sextus a préparé la fuite.

MECENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir,
Qu'en trompant votre haine & votre fol eſpoir ;
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer ſon Eléve ?
A ce nom ſi chéri, déja l'on ſe ſouléve.
Si par malheur Sextus fût reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbarie,
Et d'exercer ici l'Empire des furies

OCTAVE.

Q'entends-je.

MECENE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zéle impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable ;
Mais aux cris comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs ;
Et que trop inſpiré par de vils délateurs,
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous vous voir ſans répandre des larmes.

L'ami que j'avois crû digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis deshonoré ;
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos Soldats rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déja reproché vos ordres inhumains.
On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire,
Fait du ſang des Mortels ſa ſubſtance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens ;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans,
Et bientôt à vos yeux dans ſon ſein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de fortfaits ;
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi, c'eſt ainſi que Mécène me quitte ?
D'où peut naitre, dis-moi, le tranſport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis, adoucis la rigeur ;
Tu ſcais que dès hier, j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom, ſes horribles décrets.

MECENE.

Eſt ce à vous de ramper ſous les loix d'un in-
fâme ?
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme,
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure,
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir,
On croiroit, à vous voir tour à tour vous flé-
trir,
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos con-
quêtes.
Il abandonne un Oncle, & vous, un Protecteur,
Dont vous avez long-tems recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer & me nomme l'objet,
Qui fait couler tes pleurs.

MECENE.

Ingrat, qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il exiſtoit un homme,
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome.
Mémorable à jamais par ſes talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers ;
Il n'eſt plus... Son ſalut vous eût couvert de
gloire,

Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?
Ah ! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui moi? J'aurois livré ce mortel admirable,
Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable.

MECENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré :
De sang & de fureur votre cœur enyvré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah Mécène, un moment du moins écoute-moi!
Je ne veux entre nous d'autre Juge que toi.
Moi-même, pour sauver le Pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insçu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Herennius ;
C'est par eux qu'en secret je le fesois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire,
Comment s'en défier, & sur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa ?
D'ailleurs à Cicéron Léna devoit la vie.

MECENE.

C'est à son défenseur, lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur, a vû sans s'ébranler,

Lever ſur lui le bras qui l'alloit immoler,
C'eſt toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne:
J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne,
Je ne me repens point d'avoir ſauvé tes jours;
Puiſque des miens, c'eſt toi qui doit trancher le cours.
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant, Léna, frappe, la voilà prête.
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris;
L'abbat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant loin d'attendrir ſon ame,
N'a fait que redoubler le couroux qui l'enflâme,
Les yeux étincellans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur;
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine,
En arrache... Epargnez à ma vive douleur,
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de ſon génie,
Répandre dans nos cœurs, le charme & l'harmonie;
Fulvie à déchiré de ſes indignes mains,
Cet objet précieux, l'Oracle des humains.
Mais, on ne m'a point dit après ce coup funeſte;
Ce que ſa barbarie à pû faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien, ſur Cicéron ſuis-je juſtifié ?

MECENE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute vengeance,
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ? Quoi tu peux en douter ?
Ta douleur ſur ce point n'a rien-à redouter,
Ma haine déſormais ne peut être aſſouvie,
Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.
Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon :
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor va me chercher ſa fille ;
Je veux de ce grand homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte,
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte ;
En croyant l'effrayer, hélas ! je l'ai perdu ;
Par pitié rend ſa fille à mon cœur éperdu,
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe.

MECENE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice ;
Et comment oſez vous ſouhaiter de la voir ?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir?

Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proye.

OCTAVE.

Ah n'importe, Mécène, il faut que je la voye.

MECENE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai crû qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux,
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
De ſon juſte couroux que ne doit-on pas craindre?
J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruiſit point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuſe;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés ſon bras,
Pour Sextus, entraîné par ſes propres Soldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus.
Et vous la renverrez ſi vous daignez m'en croire;
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'eſperez-vous d'un cœur épris d'un autre Amant?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

C'en eſt fait, j'y conſens, renvoyons-la, Mécène;
Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haine :
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux . . .
Je la vois . . . Juſte Ciel. . . Cachons nous à ſes yeux.

SCENE III.

OCTAVE, TULLIE, MECENE.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, Céſar, je ſuis vaincue ?
Les Soldats de Sextus l'ont ſouſtrait à ma vûe.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas ! dans mes malheurs où trouver un appui.
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie,
Il n'eſt point de fierté que le ſort n'humilie.
Loin de vous refuſer à mes triſtes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Céſars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(*Elle lui montre la Statue de Céſar.*)
Au nom de ce Héros daignez me faire grace.
Ah ! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron,
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des tems plus heureux votre haine endurcie,

Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ;
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne sçait que trop éterniser la flâme ;
Et malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux ;
Et j'ose me flater, que moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée.
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal,
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah César ! est-il tems de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes :
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon ;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre ;
Son austere vertu ne laisse rien à craindre ;
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ;
Il a toujours gardé le plus profond silence,
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance ;
Puisque vous-même avez ordonné son départ ;
Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part,
Avec Herennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et pour le soutenir corrompu mes Soldats ?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire,
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un Empire;
L'a-t-on vû contre vous soulever les esprits;
Ou d'un nom redouté ranimer les débris ?
Il en eût recouvré la puissance usurpée,
S'il se fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah ! du sort de Sextus, ne soyez point jaloux,
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous :
Son Maître infortuné qui n'a plus d'autre azile,
Va sans doute avec lui regagner la Sicile;
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il est digne de vous par ses nobles travaux;
César, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit sans Sextus privé de la lumiere :
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui;
Pour l'en récompenser, permettez que mon Pere
Aille près de Sextus terminer sa misere;
Prenez en leur faveur des sentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus est-il donc votre époux ?

Sitôt qu'à votre Hymen, je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival, je consens de vous rendre.

TULLIE.

Ah César ! vos détours sont trop ingénieux,
Plus sincere que vous, je m'expliquerai mieux;
De Sextus, il est vrai, je dois être l'épouse,
Loin de vouloir tromper votre flâme jalouse;
J'avouerai sans rougir que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs brûlé des mêmes feux.
Mais quelque soit l'amour qu'il inspire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie,
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux :
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux;
Un si grand sacrifice est le prix de mon Pere,
Rendez à ma douleur une tête si chere,
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Herennius ici n'a point encor paru.
Mécène, en attendant prenez soin de Tullie;
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez... mais quel objet nouveau,
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau?

Hélas ! e reconnois la céleſte tribune,
Que mon Pere occupoit avant ſon infortune ;
C'eſt de-là, que rempli d'un feu toujours divin,
Il ſembloit prononcer les arrêts du Deſtin ;
Plus j'oſe l'obſerver, plus ma frayeur augmente.
Mécène... la Tribune... elle eſt toute ſan-
glante
Ce voile encor fumant, cache quelque forfait.
N'importe, je veux voir : Dieux ! quel affreux
objet ?
(Elle monte à la Tribune & leve le voile.)
La tête de mon Pere.... Ah ! monſtre impi-
toyable,
A quels yeux offres-tu ce ſpectacle effroyable ?

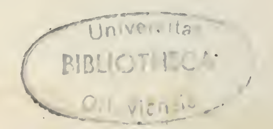
OCTAVE.

L'horreur qui me ſaiſit à ce terrible aſpect,
Pourroit juſtifier l'homme le plus ſuſpect.
On n'en peut accuſer que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteſte point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout eſt mort & pour vous & pour
moi.
Traître, pour aſſouvir la fureur qui t'anime ;
(Elle ſe tue.)
Tourne les yeux, voilà ta derniere victime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.






917

